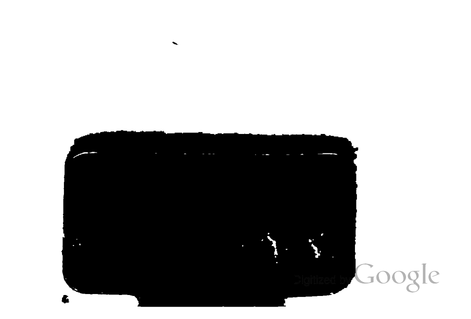
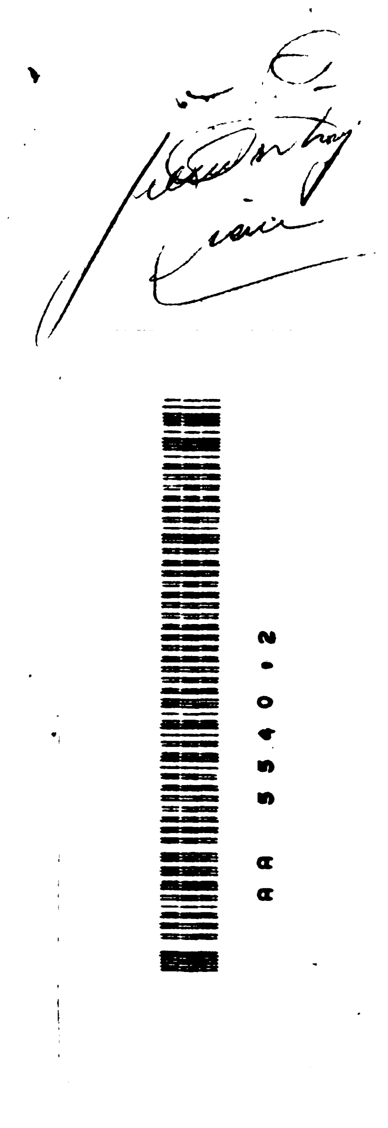


...ur emplu
..., termina
le spectacle, en faisant tomber l'acteur.





Marie Kergaru

LE
ROBINSON SUISSE,

OU

JOURNAL

D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ
AVEC SES ENFANS,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE M. VISS.

ET TERMINÉ PAR

LA BARONNE DE MONTOLIEU.

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée de Figures et de la carte de l'Ile déserte.

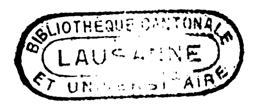
TOME SECOND.

GENÈVE,

LADOR, LIBRAIRE, RUE BASSE DU TERRAILLET.

—

1833.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

LE

ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE XII.

Le Dimanche et la Parabole.

Au réveil tout le monde était reposé et plein de courage. « Eh bien, messieurs, dis-je en riant à mes enfans, vous vous êtes accoutumés à coucher dans un hamac; je n'ai entendu cette nuit ni plainte ni gémissement, et tout est resté tranquille. — Ah! me dirent-ils en étendant les bras, nous étions hier si fatigués qu'il n'est pas étonnant que nous ayons si bien dormi.

LE PÈRE. Eh bien, mes enfans, voilà encore un des avantages du travail, celui de procurer un sommeil doux et paisible.

LES ENFANS. Oui, oui, papa! c'est bien vrai; aussi nous voulons aujourd'hui nous mettre vaillamment à l'ouvrage : qu'y a-t-il à faire? que faut-il faire?

LE PÈRE. Rien, absolument rien aujourd'hui, de toute la journée.

Les Enfans. Oh, vous badinez, cher papa; nous le voyons bien, vous vous raillez de notre paresse, parce que nous nous sommes peut-être éveillés trop tard.

Le Père. Non, mes enfans, je ne badine point. C'est aujourd'hui dimanche, et le Seigneur a dit : *Six jours tu travailleras ; mais le septième sera le jour de l'Eternel, ton Dieu;* et nous voulons le célébrer, mes chers petits amis.

Jack. Dimanche! il y a donc aussi des dimanches par ici! Ah, que c'est charmant! Alors je veux tirer mes flèches, me promener, m'amuser, et ne rien faire de tout le jour.

Le Père. Crois-tu donc, mon enfant, que ce soit uniquement pour qu'on puisse s'amuser et faire le paresseux que Dieu s'est réservé le dimanche? tu te trompes, mon cher Jack ; c'est pour qu'il y ait un jour marqué pour le servir, l'adorer, le remercier, sans que rien puisse nous en détourner ; et c'est à cela que nous devons trouver notre plus grand plaisir.

Ernest. J'ai cru, mon père, que le service de Dieu consistait à aller à l'église en-

tendre le sermon, à chanter des cantiques : nous n'avons point d'église ; comment pourrons-nous donc célébrer le dimanche ?

François. Nous n'avons point d'orgues non plus, et j'en suis fâché, car j'aime bien les entendre.

Jack. Vous voyez donc bien, papa, que nous ne pouvons pas célébrer le dimanche, comme vous le dites.

Fritz. Vous parlez comme des enfans : est-ce que papa, qui faisait des sermons chez nous, ne peut pas nous en faire ici? Dieu n'est-il pas partout comme dans une église? Ne peut-on chanter sans orgues de saints cantiques? Quand les soldats campaient chez nous, ils n'avaient ni église, ni orgues, et pourtant on leur faisait des sermons : nous avons un bon ministre, c'est l'essentiel.

Le Père. Votre frère aîné a bien raison, mes enfans ; Dieu est partout où l'on pense à lui sincèrement et de cœur, où l'on réfléchit à sa sainte volonté, où l'on se propose de la remplir. Dans ce sens, chaque endroit du monde peut servir d'église, parce qu'on peut avoir partout ces bons sentimens ; et cette belle et majestueuse voûte du ciel, ouvrage

du Tout-Puissant, doit encore plus élever l'ame et toucher le cœur qu'un édifice de pierres fait par la main des hommes. Nous allons donc ce matin faire un service divin; ce ne sera pas pour aujourd'hui un sermon, ceux que je sais par cœur ne conviendraient pas à votre âge; il faut vous parler de l'Être suprême selon votre intelligence, et non comme à un auditoire dont la raison et le jugement sont formés. A l'avenir, j'en composerai qui seront à votre portée; aujourd'hui donc nous ferons seulement la prière, nous chanterons un des beaux cantiques d'adoration que votre mère vous a appris: et puis je vous raconterai la parabole du grand Roi, que je crois propre à réveiller en vous des pensées et des sentimens pieux.

Les Enfans. Une parabole! une parabole! comme celle du semeur dans la *Bible?* Oh oui! mon papa, s'il vous plaît, nous voulons bien l'écouter, commencez vite, s'il vous plaît.

Le Père. Tout dans l'ordre, petit peuple; allons d'abord faire notre prière ordinaire du matin, avec attention et respect; puis nous descendrons pour déjeuner et soigner nos bêtes; c'est un ouvrage que Dieu permet, même le

dimanche ; pendant ce temps-là, je réfléchirai un peu à l'histoire que je veux vous raconter, et ensuite vous l'entendrez. » On fit selon mes ordres paternels. Après la prière, nous descendîmes de l'arbre, nous fîmes un bon déjeuner de lait chaud ; nous eûmes soin de nos bestiaux, puis nous nous assîmes sur l'herbe tendre, mes petits garçons, impatiens et curieux, les yeux fixés sur moi, leur mère dans une silencieuse réflexion, les mains jointes, et le regard souvent tourné vers le ciel, et moi avec le plus vif désir de graver profondément dans le jeune cœur de mes enfans ce que je regardais comme tout ce qu'il y a de plus important et pour ce monde et pour l'autre.

Après avoir fait debout la prière des liturgies saintes, que je savais par cœur, et chanté quelques versets du psaume CXIX^e, que tous mes enfans avaient appris, nous nous assîmes de nouveau, et je commençai :

« Mes chers enfans, il y avait une fois un grand Roi dont le royaume s'appelait *le pays de la Réalité et du Jour*, parce que la lumière la plus pure et la plus douce y règnait continuellement, et qu'on y était ainsi dans une

activité perpétuelle. Sur les frontières les plus éloignées, et tout-à-fait du côté du nord, il y avait une autre contrée qui appartenait aussi au grand Roi, mais dont personne ne connaissait l'immense étendue ; depuis un temps infini on en conservait un plan exact dans les archives. Ce second royaume s'appelait *le royaume de l'Insensibilité* ou *de la Nuit*, parce que tout y était sombre et inactif.

« Dans la partie la plus fertile et la plus agréable de son empire de Réalité, le grand Roi avait une résidence nommée *Bourg céleste*, où il demeurait et tenait sa cour, qui était la plus brillante dont l'imagination puisse se former une idée. Des milliers de ses gardes et de ses serviteurs, élevés en dignité, étaient autour de lui, et un bien plus grand nombre prêts à recevoir ses ordres. Les premiers étaient vêtus d'une étoffe plus légère que la soie, et blanche comme la neige : car le blanc, image de la pureté, était la couleur favorite du grand Roi. D'autres avaient en main des glaives étincelans, et ils étaient vêtus des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel ; chacun d'eux se tenait prêt à exécuter les volontés du Roi au premier signe, et avec la rapidité

de l'éclair. Tous étaient heureux d'être admis en sa présence; leur visage, resplendissant de la plus douce joie, portait l'empreinte du calme, de la sérénité, de l'absence de toute inquiétude et de toute peine; ils n'étaient entre eux tous qu'un corps et qu'une âme; un acccord fraternel les liait tellement, qu'il n'y avait jamais parmi eux ni rivalité ni jalousie : l'amour pour leur souverain était le centre commun où se réunissaient leurs pensées et tous leurs sentimens; il aurait été impossible de les voir ou de converser avec eux sans désirer passionnément, et au prix de tous les sacrifices, d'obtenir leur amitié et de jouir du même sort. Dans le reste des habitans du Bourg céleste se trouvaient aussi d'autres bourgeois moins rapprochés du grand Roi; mais ils étaient tous bons, tous heureux et riches par les bienfaits du monarque, et, ce qui était encore au dessus, ils recevaient sans cesse des marques de sa bonté; car tous ses sujets étaient égaux à ses yeux; il les aimait, il les traitait comme ses enfans.

« Le grand Roi avait encore, outre les deux royaumes dont je vous ai parlé, une

île très considérable et inhabitée, qu'il désirait peupler et faire cultiver, car tout y était dans une espèce de chaos; il la destinait pour être, pendant quelques années, le séjour des futurs bourgeois qu'il comptait recevoir dans sa résidence, car il voulait y admettre peu à peu tous ceux de ses sujets qui s'en rendraient dignes par leur bonne conduite : cette île s'appelait *Demeure terrestre*; celui qui y aurait passé quelque temps, et qui se serait rendu digne d'une récompense par ses vertus, son application au travail et au défrichement de ce pays, serait reçu ensuite au Bourg céleste, et ferait partie de ses heureux habitans.

Pour atteindre son but, le grand Roi fit équiper une flotte qui devait transporter les nouveaux colons dans cette île; il les prit dans le royaume de l'Obscurité, et leur accorda ainsi, pour premier bienfait, la jouissance de la lumière et d'une belle nature, dont ils avaient été jusqu'alors totalement privés dans leur demeure sombre et inconnue : on comprend combien ils arrivaient joyeux et contens, du moins lorsqu'ils s'étaient un peu accoutumés à tous les objets nouveaux qui frappaient leurs yeux débiles. Cette île était

belle et fertile lorsqu'elle était cultivée ; le grand Roi bienfaisant donnait à chacun de ceux qui y abordaient ce qui lui était nécessaire pour y passer le temps qu'il avait fixé, et tous les moyens d'obtenir la certitude d'être dans la magnifique demeure du souverain, et d'en devenir bourgeois en sortant de l'île terrestre : il ne fallait pour cela que s'occuper sans relâche à des travaux utiles, et obéir strictement aux ordres du grand Roi, qu'il fit connaître à ses sujets. Il leur envoya son fils unique, et voici ce qu'il leur dit de la part de son père :

« Mes chers enfans, je vous ai appelés du royaume de la Nuit et de l'Insensibilité pour vous rendre heureux par la vie, le sentiment et l'activité ; mais la plus grande partie de votre bonheur dépendra de vous-mêmes, vous serez heureux si vous voulez l'être : si c'est là votre sincère désir, n'oubliez jamais que je suis votre bon roi, votre tendre père, et observez fidélement ma volonté dans la culture du pays que je vous ai confié. Chacun recevra, à son débarquement dans l'île, la portion de terre qui lui est destinée ; mes ordres ultérieurs sur votre conduite s'y

trouveront tracés. Je vous enverrai des hommes sages et instruits qui vous exposeront mes ordres et vous les expliqueront; et, afin que vous puissiez vous-mêmes chercher la lumière nécessaire, et vous rappeler à chaque instant ma volonté, je veux que chaque père de famille ait une copie exacte de mes lois dans sa maison, pour les lire journellement avec les siens. Outre cela, chaque premier jour de la semaine doit être destiné à mon service; dans chaque colonie, tout le monde se rassemblera, comme des frères, dans un endroit commun, où l'on vous lira et où on vous expliquera les lois tirées de mes archives; le reste de la journée, on s'occupera sérieusement et avec réflexion sur les devoirs et la destination des colons, et sur les moyens d'atteindre le but désiré: de cette façon, il ne tiendra qu'à vous tous d'être instruits de la manière la plus avantageuse des moyens de faire valoir le terrain qui vous a été confié, et de travailler chaque jour à l'améliorer, à semer, planter, arroser, le purger d'ivraie et de tout ce qui pourrait étouffer la bonne semence. Ce même jour, chacun pourra aussi me présenter ses sup-

pliques, me dire ce qui lui manque, ce qu'il désire pour perfectionner son travail. Toutes ces requêtes passeront sous mes yeux, et je répondrai chaque fois, en accueillant celles que je trouverai raisonnables et conformes au but. Si votre cœur vous dit que les bienfaits variés dont vous jouissez méritent de la reconnaissance, si vous voulez me la témoigner par un redoublement d'activité, et en consacrant à me la prouver le jour qui m'est destiné, j'aurai soin que ce jour de délassement, loin de vous être préjudiciable, vous soit utile par le repos de votre corps, par celui des bêtes que je vous ai données pour vous être en secours dans vos travaux, et qui doivent aussi se reposer pour reprendre de nouvelles forces; je veux même que le gibier des champs et des forêts soit ce jour-là à l'abri des poursuites du chasseur.

« Celui qui, dans sa Demeure terrestre, aura obéi le plus strictement à mes volontés, qui aura rempli tous ses devoirs de bon frère avec les autres habitans, qui aura conservé sa plantation dans le meilleur ordre et dans le plus riche rapport, en sera récompensé, et deviendra bourgeois de ma ma-

gnifique résidence de Bourg céleste ; mais le négligent, le paresseux, le mauvais sujet, qui n'aura fait que troubler les autres dans leur utile travail, sera mis pour la vie aux galères, ou, suivant ses actions, condamné aux mines souterraines dans les entrailles de terre.

« De temps en temps j'enverrai des frégates pour chercher quelques uns des individus de *Demeure terrestre*, pour les récompenser ou les punir, suivant qu'ils auront bien ou mal fait; et, comme on ne saura point à l'avance quand je jugerai à propos de les faire partir, il vous sera bon à tous d'être sur vos gardes prêts à faire le voyage, et dignes d'arriver à *Bourg céleste*. Il ne sera permis à personne de se glisser sur les frégates et de partir sans mon ordre ; il en serait sévèrement puni. J'aurai la plus exacte connaissance de tout ce qui se passera dans *Demeure terrestre*, et personne ne pourra me tromper; un miroir magique me montre, de la manière la plus claire et la plus précise, tout ce qui se passe dans l'île, et chacun de vous sera jugé d'après ses actions et ses pensées les plus secrètes.

« Tous les colons furent très contens du discours du Roi ; et promirent monts et merveilles. Après quelque temps de repos pour prendre les forces nécessaires au travail, on leur distribua à chacun une portion de terrain et des instrumens pour le préparer. Ils reçurent aussi des semences, des plantes utiles, de jeunes arbres pour enter de bons fruits : on laissa ensuite chacun libre d'agir et de mettre à profit ce qui lui était confié. Mais qu'arriva-t-il ? Au bout de quelque temps, chacun voulut faire à sa tête : l'un établissait sur son terrain des bosquets, des parterres fleuris, des jardins anglais, très jolis à voir, mais d'aucun rapport ; un autre plantait des pommiers sauvages au lieu de les enter de bons fruits, comme le grand Roi l'avait recommandé, et se contentait de donner de beaux noms au misérable fruit qu'il cultivait ; un troisième semait, il est vrai, de bon grain ; mais ne sachant pas distinguer l'ivraie, il arracha le froment avant sa mâturité, et ne laissa dans son champ que le mauvais grain : la plupart laissaient leur terrain en friche, sans même le labourer, parce qu'ils avaient gâté leurs outils ou perdu

leurs semences, soit par négligence, soit par une légèreté ou une paresse qu'ils ne cherchaient pas à vaincre, aimant mieux s'amuser ou ne rien faire que de travailler. Plusieurs n'avaient pas voulu comprendre les instructions du grand Roi; d'autres cherchaient, par des subtilités, à en corrompre le sens.

« Peu, fort peu travaillèrent avec courage et diligence d'après les ordres qu'ils avaient reçus, et cherchèrent à mettre leur terrain en bon rapport. Leur grand mal venait de ce qu'ils ne voulaient pas croire tout ce que leur grand Roi leur avait fait dire : à la vérité, tous les pères de famille avaient une copie des volontés du souverain, mais la plupart ne la lisaient pas; quelques uns disaient qu'il était inutile de la lire, parce qu'ils la savaient par cœur; et cependant ils n'y pensaient presque jamais : d'autres prétendaient que ces lois étaient bonnes pour le temps passé, et ne valaient plus rien pour l'état actuel du pays; ilsavaient même l'audace de dire qu'il s'y trouvait des contradictions inexplicables, que ces lois étaient supposées ou falsifiées, et qu'ils étaient par conséquent en droit de s'en écarter autant qu'il leur

plairait. De temps en temps, il y en avait même qui osaient dire qu'il n'y avait point de roi au dessus d'eux; que s'il y en avait un, il visiterait ses Etats et se ferait voir quelquefois. D'autres croyaient bien que le grand Roi existait; « mais, disaient-ils, il n'a besoin ni de nous ni de notre service, puisqu'il est si grand, si heureux et si puissant : n'est-il pas trop élevé pour s'informer seulement d'une petite colonie aussi éloignée? » Quelques uns assuraient que le miroir magique était une fable; que le Roi était trop bon pour entretenir des galères; qu'il n'avait point de mines souterraines, et que tout le monde entrerait à la fin dans son Bourg céleste. On célébrait encore par habitude le premier jour de la semaine; mais la moindre partie en était consacrée à honorer le grand Roi : beaucoup se dispensaient d'aller à l'assemblée générale, ou par paresse, ou pour faire quelque travail, malgré la défense expresse; la plus grande partie pensaient que le jour du repos n'était destiné qu'au plaisir, et dès le matin ils ne songeaient qu'à se parer et à s'amuser. Il n'y avait donc qu'un très petit nombre de gens qui le célébraient d'a-

près sa destination; et même ceux qui se rendaient exactement à l'assemblée, au lieu d'écouter ce que leur disaient les préposés du souverain, étaient ou distraits, ou endormis, ou occupés de mauvaises pensées. Cependant le grand Roi suivait la marche immuable qu'il avait annoncée : de temps en temps paraissaient quelques frégates qui portaient les noms désastreux de plusieurs maladies, et qui étaient suivies d'un gros vaisseau de ligne nommé *le Tombeau*, sur lequel l'amiral *Mort* faisait flotter son pavillon de deux couleurs, verte et noire : il montrait aux colons, suivant la situation dans laquelle il les trouvait, ou la riante couleur de l'espérance, ou la sombre couleur du désespoir.

« Cette flotte arrivait toujours sans être annoncée, et ne faisait nul plaisir à la plupart des habitans. L'amiral envoyait les capitaines de ses frégates se saisir de ceux qu'il avait ordre d'emmener : bien des planteurs qui n'en avaient nulle envie furent subitement embarqués; d'autres, qui avaient tout préparé pour leur récolte, et dont le terrain était dans le meilleur état, le furent aussi;

mais ceux-là partaient gaîment et sans crainte, sachant bien quel bonheur les attendait : c'étaient ceux qui avaient le plus mal cultivé leur terrain qui partaient à contre-cœur; il fallait même quelquefois employer la force pour les y contraindre; la résistance ne servait à rien. Quand la flotte fut chargée, l'amiral cingla vers le port de la résidence royale, et le grand Roi, qui s'y trouva présent, répartit avec une sévère justice les récompenses et les punitions qu'il avait annoncées. Toutes les excuses que les colons négligens alléguaient pour leur justification furent inutiles; ils allèrent travailler aux mines et aux galères, tandis que les bons insulaires qui avaient obéi au grand Roi et bien cultivé leur terrain furent admis dans *Bourg céleste*, revêtus de robes brillantes, et élevés à différens grades, suivant qu'ils les avaient plus ou moins mérités. » J'ai fini ma parabole, mes chers enfans; puissiez-vous l'avoir comprise et la mettre à profit! faites-en le sujet de vos réflexions pendant cette journée. Toi, Fritz, mon aîné, tu es là tout pensif; dis-moi ce qui t'a le plus frappé dans ma narration.

Fritz. La bonté du grand Roi, et l'ingratitude des colons, mon père.

Le Père. Et toi, Ernest?

Ernest. Et moi, je les trouve d'une bêtise excessive de n'avoir pas mieux calculé : que gagnaient-ils à se conduire ainsi? Avec un peu de soins et de peine ils pouvaient déja passer une vie agréable dans l'île, et de là aller sûrement à *Bourg céleste.*

Jack. Aux galères, aux mines, messieurs; vous l'avez bien mérité!

François. Pour moi j'aurais bien préférr aller vers ces beaux hommes habillés comme l'arc-en-ciel : ah! que cela doit être beau!

Le Père. Fort bien, mes enfans; chacun, selon son âge et son caractère, a saisi le sens de ma parabole. Je vous ai représenté, par cette image, la conduite de Dieu envers les hommes, et celle des hommes envers Dieu; voyons maintenant si vous en avez bien saisi le sens. » Je leur fis alors des questions; je leur expliquai ce qu'ils n'avaient pas compris parfaitement, et après un court examen des principaux points de mon discours, je le terminai par une application morale.

«Nous autres hommes, dis-je, nous sommes

ici-bas les colons de Dieu ; nous devons, pour un peu de temps, faire nos épreuves, et partir ensuite plus tôt que plus tard. Notre destination ultérieure est le ciel, et la parfaite béatitude dans la communauté avec des êtres plus relevés et plus parfaits, et dans la présence de notre Père miséricordieux. La culture qui a été confiée à chacun de nous est son ame; et, suivant qu'il la cultive et l'ennoblit, ou qu'il la néglige et la déprécie, sera tout naturellement son sort futur et ce qu'il doit attendre. A présent, chers enfans, que vous savez le vrai sens de ma parabole, faites-vous-en l'application, chacun selon votre conscience : toi, Fritz, pense aux planteurs de pommes sauvages qu'ils veulent faire passer pour des fruits doux et savoureux, d'une nature supérieure : ce sont ceux qui font parade de quelques vertus naturelles qui tiennent à leur caractère, et qu'ils n'ont par conséquent aucune peine à exercer, telles que le courage, la force; qui les préfèrent aux qualités plus essentielles que d'autres ont acquises avec travail, et qui, pleins de présomption et de fierté, se regardent comme irréprochables, parce que la nature leur a

donné de la force, du courage ou de l'adresse.

« Toi, Ernest, pense aux cultivateurs des jardins anglais et de jolis arbres sans fruits : ce sont ceux qui s'adonnent entièrement aux connaissances et aux sciences infructueuses, et regardent avec une espèce de mépris ce qui est le plus nécessaire à la conduite de la vie ; qui s'occupent seulement de leur esprit, et négligent leur cœur ; qui ne pensent qu'à mener sans peine une vie voluptueuse, et ne veulent pas s'occuper de choses utiles.

« Vous, Jack et François, pensez à ceux qui laissent leurs champs en friche et sans les ensemencer, ou qui, dans leur étourderie, se trompent de graines, et sément de l'ivraie en place de froment : ce sont les négligens, les étourdis, qui n'apprennent pas, ne pensent pas, jettent au vent ce qu'on leur enseigne, l'oublient le lendemain, et mettent de côté les bons sentimens, pour laisser germer et croître les mauvais. Mais nous tous, nous voulons prendre pour modèles les bons et zélés travailleurs ; s'il nous en coûte un peu de peine : pensons à la récompense qui nous attend lorsque nous aurons embelli nos ames de tout ce qui est bien, bon, juste et louable,

afin que, quand la mort nous appellera, nous puissions la suivre avec joie devant le trône du bon et grand Roi, qui, d'une voix tendre et consolante, adressera à chacun de nous ces douces paroles : O toi, bon et fidèle serviteur, tu as été éprouvé, et trouvé sage et bon, entre dans la joie de ton Seigneur! «

Je terminai la solennité de notre dimanche par ces mots et une courte prière de bénédiction, et j'eus la satisfaction de voir que mes quatre fils m'avaient non seulement écouté attentivement, mais qu'ils étaient frappés de l'application que je venais de faire à chacun d'eux. Ils restèrent quelque temps à réfléchir en silence; Jack le rompit le premier : « Vous nous avez expliqué toute la parabole, mon père, à l'exception de cette copie des lois du grand Roi, que chaque famille doit avoir et lire avec les siens; est-ce que vous en avez une? vous ne nous la lisez jamais!

Le Père. Hélas! mes enfans, j'en ai toujours eu non seulement une, mais plusieurs, et presque tous les jours nous en avons lu. Cette copie, c'est la sainte *Bible,* où sont

contenues les lois de Dieu, lois que tout être pensant doit méditer avec soin. Je ne puis me pardonner de n'avoir pas pensé à la prendre dans le vaisseau ; si nous ne la retrouvons plus, nous serons à jamais privés de cette divine doctrine. Est-il possible que moi, un pasteur du saint Evangile, un père de famille, je me sois occupé de tout ce qui pouvait convenir à ce corps périssable, et que j'aie oublié ce qui devait nourrir et consoler mon ame immortelle ; ce qui deviendrait si nécessaire à mes enfans?

La Mère. As-tu donc oublié, mon ami, mon sac enchanteur, qui te fournit tout ce que tu désires? Tu veux une Bible? eh bien, je te promets que dans un moment tu vas en avoir une, et je me réjouis de tout mon cœur de pouvoir te la donner.

Le Père. O la meilleure, la plus excellente des femmes, combien tu me fais honte! Pendant qu'au milieu de la tempête et de la confusion, tu pensais à tant de choses nécessaires à la vie, et dont nous autres hommes nous dédaignons de nous occuper, tu as eu soin aussi de tout ce qu'il y avait de plus essentiel, du salut de notre ame : graces t'en soient

rendues! donne-moi ce précieux livre, ces documens du grand Roi, dont je viens d'entretenir nos enfans, et que nous voulons dès ce moment prendre pour base de notre conduite.

Elle ouvrit son sac, et ce fut avec une joyeuse émotion que je reçus d'elle le livre de vie; je l'ouvris, et j'en lus tout de suite quelques passages à ma famille. Nous fûmes singulièrement saisis dans cette solitude, où depuis si long-temps nous n'avions ouï que nous-mêmes, d'entendre comme une voix du ciel qui s'adressait à nous; nous sentîmes vivement que, malgré notre exil, nous étions encore associés à la grande communauté des hommes par ce lien invisible d'une même religion et d'un même père; nous étions toujours au nombre des enfans de Dieu, auxquels il dicte ses lois, et dont il a soin dans un désert comme dans une immense capitale. Notre île, où il n'y avait que notre famille, était aussi intéressante à ses yeux que des nations et des peuples. Je mis tout mon savoir à expliquer ce que je lus, et je donnai ensuite tour à tour à chacun de mes fils le saint livre, pour qu'ils eussent tous le plaisir d'en lire quelques pages. Je choisis de préférence les

morceaux qui pouvaient s'appliquer à notre situation : nous élevâmes nos cœurs à Dieu pour lui rendre grace du bienfait signalé de la Bible conservée, et, après lui, nous témoignâmes notre reconnaissance à l'excellente mère à qui nous devions ce présent. Mes jeunes gens restèrent quelque temps pensifs et posés ; peu à peu la légèreté de leur âge prévalut, chacun s'échappa de son côté; mais, comme ils croyaient ne pouvoir entreprendre aucune affaire, ils allaient çà et là, avec l'air de l'ennui plutôt qu'avec celui de la réflexion. Je vis bientôt qu'à cet âge l'ame est encore trop pauvre pour pouvoir se suffire à elle-même et passer une journée entière sans occupation Je les rappelai donc, et je leur dis que le bon Roi n'exigeait pas d'eux une trop grande inaction, et qu'il leur permettait, par ma voix, de s'amuser et d'employer à leur gré le reste de la journée. Jack demanda mon arc et mes flèches ; il voulait faire l'essai des dernières, après les avoir armées des dards de son porc-épic. Fritz eut envie de travailler à son bel étui de chat tigré, et me pria de lui donner des conseils. Le petit François me mit aussi en activité ; il vou-

laît que je lui fisse un arc et des flèches, n'osant pas encore tirer des armes à feu. Il fallut bien céder à la volonté de mon cher petit cadet, et je me mis à l'ouvrage. Après avoir donné à Jack ce qu'il demandait avec instance, je l'instruisis comment il devait d'abord faire sortir le sable que j'avais introduit dans les rosaux, comment il parviendrait à adapter les pointes et à consolider ce travail avec de la ficelle et de la colle.

« Oui, oui, me dit Jack en secouant sa mutine tête, c'est fort bien, papa; ayez seulement à présent la bonté de m'indiquer la boutique du marchand de colle, pour que j'aille en acheter.

— Je te l'apprendrai, moi, dit en riant le petit François; adresse-toi à maman, elle te donnera une de ses tablettes de bouillon, qui ressemblent parfaitement à un morceau de colle forte.

— Petit imbécille! lui dit Jack, crois-tu qu'il suffise que cela y ressemble? J'ai besoin de colle, et non d'un consommé.

Le Père. Pas si imbécille, monsieur Jack: la vérité sort souvent de la bouche des enfans, et vous ferez fort bien de suivre le

conseil de ce petit garçon : pour moi, je suis convaincu qu'une tablette de viande fondue dans très peu d'eau, puis épaissie par la cuisson, doit faire une très bonne colle ; prends-en une, mets-la sur le feu dans une coque de noix de coco ; il faut au moins en faire l'essai. »

Pendant que Jack préparait sa colle, et que François, fier de l'avoir inventée, lui aidait en soufflant le feu, Fritz vint me demander des explications sur la fabrique de son étui : « Va chercher la peau, lui dis-je, et tu travailleras près de moi. » Je m'assis sur l'herbe, je pris mon couteau, et je commençai à faire un petit arc pour François, avec un reste de bambou. J'étais enchanté qu'ils prissent tous la fantaisie de tirer de l'arc, et je désirais que par l'habitude ils pussent se perfectionner à cet exercice, qui était l'arme des anciens guerriers, et pouvait devenir par la suite notre seul moyen de défense et de subsistance : notre provision de poudre finirait par s'épuiser, nous pouvions la perdre d'un moment à l'autre par un accident? il était donc très utile d'avoir un autre moyen de chasser et de tuer notre gi-

bier et nos ennemis. Les Caraïbes, pensais-je, parviennent très jeunes à toucher de leur flèche, à la distance de trente ou quarante pas, au milieu d'une circonférence de la surface d'un écu; ils tirent les plus petits oiseaux au sommet des plus grands arbres; mes petits garçons peuvent parvenir à en faire autant, et je veux les pourvoir d'arcs et de flèches, que je tâcherai aussi de perfectionner.

Pendant que je réfléchissais à cela en travaillant à l'arc de François, Ernest, qui m'avait regardé faire mon ouvrage pendant quelque temps, s'échappa sans être aperçu; comme au même moment Fritz arrivait avec la peau mouillée du chat tigré, je ne remarquai pas l'absence d'Ernest. Je commençai mes instructions à mon aîné sur le métier de tanneur; je lui appris à bien dégraisser la peau en la frottant avec du sable et la remettant dans l'eau courante, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus vestige de chair et qu'elle fût sans odeur; je lui conseillai ensuite, pour l'assouplir, de la frotter avec du beurre salé, de l'etendre en tout sens jusqu'à ce qu'elle devînt flexible, et d'employer aussi à cela quelques-uns des œufs de nos poules, si sa maman

voulait lui en céder, puis recommencer avec des cendres chaudes. « Tu ne feras pas encore, lui dis-je, des étuis aussi beaux que ceux qui sortent des fabriques anglaises; mais, avec de la patience, et en ne plaignant ni ton temps ni ta peine, tu peux en avoir de très propres, et qui te feront d'autant plus de plaisir qu'ils seront de ta chasse et de ton ouvrage. Quand la peau sera ainsi préparée, coupe de petits morceaux de bois de la forme et de la dimension des quatre cuisses du chat, partagés en deux; creuse chaque partie avec un ciseau, de manière que les services de table puissent y entrer facilement; tu tireras ensuite sur ces espèces d'étui la peau mouillée, de façon qu'elle dépasse un peu le bois et le garnisse à l'entrée; puis tu la laisseras sécher et s'adapter d'elle-même sur ces moules : alors ton ouvrage sera fini, et te fera honneur.

Fritz. Je comprends fort bien, et j'espère réussir; mais, si je prenais du liége pour mes moules, les étuis seraient plus légers et plus commodes à porter.

Le Père. Sans aucun doute; mais où prendras-tu du liége, et comment le creuser?

C'est un bois revêche et qui résiste au couteau.

FRITZ. Oh ! si vous vouliez me permettre de prendre un des corselets de liége dans lesquels nos brebis ont nagé, j'essayerais de le creuser avec du feu.

LE PÈRE. A la bonne heure, mon fils ; j'aime qu'on invente, qu'on cherche ce qu'il y a de mieux. Nous avons en effet plusieurs de ces corselets, et j'espère que nous n'en aurons plus besoin ; prends-en un, mais ne va pas le gâter en le brûlant. Qu'est-ce qu'il y a a donc, mère, que tu secoues la tête ? Tu n'as pas l'air satisfaite de l'ouvrage de ton fils.

LA MÈRE. De son ouvrage, oui, s'il en vient à bout ; de sa destination, non pas, du tout. Croyez-vous que je vous donnerai ainsi les services d'argent du capitaine, pour les traîner avec vous dans vos courses, et risquer de les perdre ? Je ne les regarde point comme étant à nous. Que dirons-nous au capitaine si nous le retrouvons un jour ?

JACK. Que sans nous ils seraient au fond de la mer, où les requins ne les lui rendraient pas ; que c'est nous qui les avons sauvés, et que nous ne sommes pas non plus obligés de les rendre.

La Mère. Tu t'associes donc aux requins, mon cher petit? J'espère que tu as une plus haute idée de ton être, et que, si tu y penses bien, tu verras qu'en toute équité et justice nous ne devons regarder ces services, et ce qui a une valeur réelle, que comme un dépôt qui nous est confié, et que nous devons tâcher de conserver. Je crois bien cependant que, les ayant sauvés aux dépens de notre vie, nous avons le droit de nous en servir pour notre usage pendant que nous sommes ici, dénués de tout secours; mais, si nous trouvons jamais ceux à qui ils appartiennent, nous devons les leur rendre.

Fritz. Et je crois que monsieur le capitaine, tout capitaine qu'il est, ne sera pas fâché de les retrouver dans un magnifique étui de peau de chat tigré, que je lui donnerai pour conserver son argenterie! »

Je riais de l'orgueil de mon petit fanfaron, lorsqu'un coup de feu se fit entendre sur notre arbre, de notre chambre à coucher, et deux oiseaux tombèrent presqu'à nos pieds. Nous fûmes à la fois effrayés et surpris, et tous les regards se portèrent en haut : alors nous vîmes Ernest debout devant la chambre

ouverte, son fusil à la main, criant d'un ton triomphant : « Attrappez, attrappez; ces deux-là n'ont pas été manqués ; j'ai fait ma chasse aussi, messieurs les chasseurs ! » Joyeux, il descendit précipitamment de l'échelle, et courut avec François ramasser les deux oiseaux, pendant que Fritz et Jack grimpaient à leur tour au château de l'arbre, avec l'espoir d'en faire autant. Je les remarquai comme ils étaient près d'arriver, et je leur criai vivement : « Qu'est-ce que vous allez donc faire? Avez-vous déja oublié le grand Roi, qui veut que les oiseaux du ciel et les bêtes des champs aient aussi leur repos le jour qui lui est consacré? Je suis assez fâché qu'un de mes fils lui ait déja désobéi. »

Ces paroles arrêtèrent tout à coup le zèle des petits chasseurs, et diminuèrent la joie d'Ernest; il baissa les yeux en rougissant, sans chercher à s'excuser, et ses frères redescendirent tranquillement l'échelle, et vinrent examiner le gibier qui était tombé. L'un des oiseaux tués était de la petite espèce des grives, et l'autre d'une très petite race de pigeons, que l'on nomme ortolans dans les Antilles ; ils sont très gras et d'un goût dé-

licieux. En même temps nous remarquâmes avec plaisir que les figues sauvages commençaient à mûrir, et qu'elles attiraient une quantité de ces oiseaux; en sorte que je prévis que nous allions avoir notre crochet bien garni, et sur notre table un mets que les plus grands seigneurs nous envieraient. Je consolai mes fils du reproche que je leur avais adressé en les encourageant à en tuer les jours suivans autant qu'ils le pourraient: je savais que, rôti à demi, et mis dans des tonnes avec du beurre fondu dessus, ce gibier se conservait à merveille, et pouvait nous faire une bonne provision, ainsi qu'une ressource pour les temps fâcheux. Ma femme se mit à plumer pour notre souper ceux qu'Ernest avait tués; je m'assis à côté d'elle en continuant à faire l'arc et les flèches de François, et je dis à la bonne ménagère qu'elle trouverait dans l'abondante récolte de figues de quoi épargner la graine pour nourrir nos poules et nos pigeons, qui s'en régaleraient sûrement aussi bien que les ortolans; cet espoir lui fit grand plaisir.

Ainsi finit notre jour de repos. La chasse d'Ernest fut trouvée excellente: mais il n'y

avait pas de quoi nous donner une indigestion. Le souper fini, et la prière dite, nous montâmes tous en procession notre échelle, et nous allâmes, dans nos hamacs, goûter la douceur du sommeil sans être fatigués comme la veille.

CHAPITRE XIII.

Conversation, promenade, découvertes importantes.

Long-temps avant dîner, Jack avait fini d'essayer ses flèches; elles allaient à merveille, et il s'exerçait à tirer. Le petit François attendait avec impatience le moment d'en faire autant, et suivait des yeux mon travail; mais, lorsque j'eus fini mon arc et préparé pour lui quelques petites flèches, il fallut absolument lui faire un carquois; car, me disait-il, un tireur d'arc doit avoir aussi bien un carquois qu'un soldat une giberne. Il fallut le contenter. Je pris l'écorce d'une branche d'arbre qui se trouvait déja arrondie, et avec la colle des tablettes de viande, qui se trouva bonne, je fixai l'une à l'autre les

deux parties que j'avais rapprochées ; je mis ensuite un fond à ce carquois, et j'y adaptai une ficelle pour le pendre au cou de l'enfant. Il le garnit de flèches, prit son arc à la main, et, content comme un chevalier armé de toutes pièces, il alla joindre son frère pour s'exercer avec lui. Fritz avait aussi nettoyé et préparé ses cuisses de chat tigré, lorsque la bonne mère nous appela pour le dîner. Nous nous mîmes joyeusement à l'ombre sous notre bel arbre, autour de la table que j'avais préparée : ce fut à la fin de ce repas que je fis à mes enfans la proposition suivante, persuadé d'avance qu'elle leur plairait.

« Ne serait-il pas bien, mes chers amis, leur dis-je, de donner des noms à notre demeure et aux différentes parties de ce pays qui nous sont connues ? Nous ne toucherons pas aux côtes dans ce baptême : qui sait si quelque illustre voyageur européen ne les a pas déja baptisées depuis long-temps du nom de quelque grand navigateur ou de quelque saint, et si notre île ne figure pas déja dans des cartes géographiques ? Mais nous pouvons aussi donner des noms à nos établissemens, ce qui nous sera très commode pour

nous entendre quand nous en parlerons; cela nous donnera aussi la douce illusion d'habiter une contrée peuplée et connue. »

Tous poussèrent des cris de joie, et trouvèrent mon idée parfaite.

JACK. Oh! je vous en prie, papa, inventons des noms bien longs, bien difficiles à prononcer; je serai bien aise qu'on se casse un peu la tête dans le monde à retenir les noms de notre île. Combien ne m'a-t-il pas fallu de peine pour apprendre leur *Monomotapa*, leur *Zanguebar*, leur *Coromandel*, et tant d'autres plus difficiles encore? Ah! nous leur écorcherons aussi la bouche et les oreilles.

LE PÈRE. Oui, si l'on apprend jamais quelque chose de notre pays et de nos noms, et si on nous trouve ici; en attendant, c'est notre propre bouche que nous fatiguerions à prononcer sans cesse des noms barbares et incompréhensibles.

JACK. Comment ferons-nous donc? quels jolis noms pourrions-nous trouver?

LE PÈRE. Nous ferons comme ont fait tous les peuples de la terre; nous marquerons les endroits, dans notre langue maternelle, d'a-

près les circonstances qui nous ont le plus frappés.

Jack. Oui, oui! fort bien! ce sera encore mieux: par où commencerons-nous donc?

Le Père. Nous commencerons naturellement par la baie où nous sommes d'abord entrés. Comment l'appellerons-nous? allons, mon Fritz, parlez le premier, vous qui êtes l'aîné.

Fritz. *La Baie aux Huîtres*; vous savez combien nous y en avons trouvé.

Jack. Oh non! plutôt *la Baie à l'Ecrevisse*: vous savez bien celle qui m'empoigna si fortement la jambe et que je vous apportai.

Ernest. Alors tu pourrais la nommer aussi *la Baie des pleurs*; te rappelles-tu les beaux cris que tu poussais?

La Mère. Mon avis, à moi, serait, par reconnaissance envers Dieu qui nous y a si heureusement conduits, de l'appeler *la Baie Sauveur*, ou *la Baie du Salut*.

Le Père. Voilà un nom juste, sonore, et qui me plaît beaucoup, chère amie; mais quel est celui que nous choisirons pour désigner la place où nous nous établîmes d'abord?

FRITZ. Tout simplement, *Demeure sous Tente.*

LE PÈRE. A la bonne heure, *Zeltheim* (en allemand); ce nom me plaît assez et me paraît convenable. Et la petite îlote, à l'entrée de la Baie Sauveur, où nous trouvâmes des bois de construction pour notre pont, quel nom lui donnerons-nous?

ERNEST. Nous pouvons la nommer l'*île des Mouettes*, ou l'*île du Requin* : c'est là que nous les avons trouvés.

LE PÈRE. Je suis pour ce dernier nom, l'*île du Requin*. C'était le requin qui était la cause de la présence des mouettes, et cette dénomination éternisera le courage et la victoire de Fritz, qui a tué ce monstre marin.

JACK. Par la même raison, nous appellerons le marais où vous avez coupé les cannes pour nos flèches, *le Marais Flammant.*

LE PÈRE. Oui, mon fils; et la plaine par où nous avons passé pour venir ici, *le Champ Porc-épic*, en mémoire de ton adresse. Maintenant vient la grande question : Comment devons-nous appeler notre demeure actuelle?

ERNEST. Simplement, *Château d'arbre*, (*Baumscklos.*)

Fritz. Non! non! cela ne vaut rien; c'est comme si on voulait baptiser une ville, et qu'on l'appelât *la Ville*; inventons quelque chose de plus noble.

Jack. Eh bien! je dis *Bourg aux Figues* (*Feigenbourg*).

Fritz. Ah, ah, ah! Bourg aux Figues! voilà quelque chose de noble! J'aimerais mieux *Nid d'aigle* (*Adlerhorst*); cela sonne mieux. Dans le fond, notre demeure sur un arbre est plutôt un nid qu'un bourg, et l'aigle l'ennoblit, puisque c'est le roi des oiseaux.

Le Père. Eh bien! je vais tous vous arranger, nous l'appellerons *Falkenhorst* [1]; car, mes pauvres enfans, vous n'êtes pas encore des aigles, mais de véritables oiseaux de proie, et, je l'espère, dociles, obéissans, prompts et courageux comme les faucons. Ernest n'aura rien à objecter, car les faucons nichent sur les grands arbres.

Les Enfans (en frappant des mains). Oui, oui! *Falkenhorst*; c'est un nom chevaleresque. « Salut, château de Falkenhorst! » dirent-ils en regardant le haut de l'arbre et en s'inclinant. Je versai à chacun d'eux un petit verre

1. En allemand falkenhorst signifie aire de faucon.

de vin doux pour solenniser notre baptême. «Et comment, leur dis-je, nommerons-nous le promontoire où Fritz et moi nous avons en vain cherché des yeux nos compagnons du vaisseau? Nous pourrions, ce me semble, l'appeler le promontoire de l'*Espoir trompé*,

Les Enfans. Oui, fort bien! Et le ruisseau avec le pont?

Le Père. Si vous voulez aussi éterniser un de nos grands événemens, nommons-le *le Ruisseau des Chakals*; c'est par là qu'ils sont venus nous attaquer, c'est là que l'un d'eux a péri; et le pont *le Pont de Famille*, parce que nous l'avons tous construit et traversé en famille pour nous rendre ici.

Jack. A présent, c'est un plaisir de parler de notre pays; tout y a son nom, donné par nous, comme s'il nous appartenait.

Ernest. C'est comme si nous avions des fermes, des maisons de campagne dépendantes de notre château!

François. C'est comme si nous étions rois!

La Mère. Et la reine-mère espère que tous ces petits roitelets seront bons pour leurs sujets, les petits oiseaux, les agoutis, les oies, les flammans, les... que sais-je, moi? j'ignore

le nom de famille de vos vasseaux ; mais vous ne dépeuplerez pas votre royaume?

Fritz. Non, bonne mère, nous tâcherons seulement d'en extirper les méchans. »

C'est ainsi qu'en babillant nous passâmes agréablement le temps du dîner, que nous prolongeâmes plus que les jours ouvriers. Nous posâmes les fondemens d'une géographie de notre nouvelle patrie, que nous décidâmes d'envoyer en Europe par le premier courrier.

Aussitôt après le dîner Fritz alla de nouveau à son étui, et, à mon grand étonnement, il apporta un de nos corselets de liège, qu'il entreprit de couper pour en doubler les cuissses de son chat. « Mais, au nom du ciel, lui dis-je, où as-tu pris ce corselet? tu m'as bien attrappé, je croyais les avoir tous laissés à Zeltheim, dans notre tente; et, lorsque je te permis ce matin d'en prendre un, c'était avec l'espoir que, te lassant d'attendre, tu te servirais de quelque autre bois, et que le corselet serait sauvé : à présent il faut que je ferme les yeux, car je n'ose retirer ma parole; mais dis-moi d'où tu l'as tiré? — C'est moi, me dit ma femme, qui l'arrangeai

comme une selle sous mon petit François, quand je le mis sur l'âne; tu ne l'avais pas remarqué, mais rien n'échappe aux yeux de lynx de M. Fritz.

— Eh bien, qu'il s'en serve pour son étui, s'il le peut, répliquai-je; il exercera sa patience à le couper —. J'en viendrai bien à bout, dit-il en l'approchant. » Nous le laissâmes faire, et j'allai au devant de Jack, qui arrivait traînant avec peine la peau de son porc-épic encore armée de tous ses piquets, à l'exception d'une douzaine qui avaient servi pour nos flèches; il l'étendit à mes pieds, en me priant de lui aider à faire des cottes de mailles ou des cuirasses pour nos deux chiens, comme je le lui avais promis; cette idée ne lui sortait pas de la tête. Après lui avoir fait nettoyer complétement la peau en dedans avec du sable et des cendres, je lui aidai à la couper, et sa mère à la garnir de bandes. Lorsque cela fut fait, nous posâmes la première moitié sèche sur le dos du patient Turc, qui avait un air tout-à-fait guerrier et respectable avec cette défense et sous ce harnais; il me parut suffisamment armé pour se battre même avec une hiène.

La camarade Bill trouva peu de plaisir à porter ce costume. Turc qui ne connaissait pas le danger de sa nouvelle parure, s'approchait trop de son amie, ou voulait se coucher à côté d'elle; elle s'éloignait en sursaut, et ne savait où se cacher pour se mettre à l'abri des familiarités piquantes de son compagnon. Jack finit sa découpure par la peau de la tête, qu'il étendit sur une racine pour la faire sécher et en fabriquer ensuite un bonnet de sauvage, qui devait effrayer tous nos ennemis, et en attendant nous faire rire.

Pendant notre travail, Ernest et François s'étaient exercés à tirer l'arc. La soirée s'avançait, et l'ardente chaleur du jour commençait à se calmer : j'invitai toute ma famille à faire une promenade. « Enfans, laissez votre travail, leur dis-je; nous allons nous mettre en marche, et, pour finir convenablement cette journée, nous voulons chercher dans la belle nature des traces de la sagesse divine et de la bonté du Créateur : de quel côté porterons-nous nos pas?

FRITZ. Allons à Zeltheim[1], mon père; nous avons besoin de poudre et de plomb

1. Demeure sous tente.

pour éclaircir un peu demain nos petits mangeurs de figues, nous procurer un bon dîner et une provision pour notre hiver.

MA FEMME. Je vote aussi pour Zeltheim : mon beurre est à sa fin, Fritz m'a consommé le reste pour sa tannerie ; et ces messieurs qui prêchent toujours une vie frugale et économique, sont très contens cependant quand je soigne ma cuisine et que je leur présente un dîner bien apprêté.

ERNEST. Si nous allons à Zeltheim, tâchons d'apporter quelques oies et quelques canards ; ils seront très bien ici dans le ruisseau de Falkenhorst.

JACK. Je me charge de les prendre si on veut m'aider à les porter.

FRANÇOIS. Et moi je remplirai mon mouchoir d'écrevisses au ruisseau des Chakals ; nous en mettrons dans celui de Falkenhorst, et peut-être y réussiront-elles fort bien.

LE PÈRE. Vraiment, vous me donnez tous de si bonnes raisons qu'il faut bien y céder. A Zeltheim donc, j'y consens ; mais nous ne prendrons pas notre ancien chemin au bord de la mer ; pour varier nos plaisirs, nous en suivrons un autre. Nous remonterons ici

notre petit ruisseau jusqu'à la paroi des rochers; nous passerons de là sous son ombre bienfaisante jusqu'à la chute que forme le ruisseau des Chakals : il nous sera facile, j'espère, n'étant pas chargés de le traverser là de pierre en pierre, pour arriver à notre tente; nous reviendrons avec nos provisions par le chemin du Pont de Famille et en côtoyant le bord de la mer : nous aurons alors le soleil au dos, s'il n'est pas couché. Ce nouveau chemin, mes enfans, nous fait espérer de nouvelles découvertes. »

Mon idée fut approuvée, et bientôt tout fut prêt pour se mettre en marche sous ma conduite. Fritz était paré de sa belle ceinture de queue de chat tigré; mais ses étuis n'avaient pu être assez perfectionnés pour les prendre; Jack marchait gravement avec son bonnet de porc-épic sur la tête, sa ceinture de chakal et ses pistolets; tous portaient une arme et une gibecière, même le petit François, avec son arc en main et son carquois d'écorce sur l'épaule; et, comme il était blond et joli, il ressemblait à l'Amour : la mère seule était sans armes, mais elle portait un gros pot à beurre pour le remplir au

magasin. Turc marchait devant nous avec sa cotte d'armes hérissée de pointes; mais il était visiblement intimidé dans cet équipage, et marchait d'un pas tranquille et mesuré. Le singe eut aussi grande envie de nous suivre, et voulut se planter sur sa monture ordinaire, le dos de l'ami Turc. Quand il vit cette formidable selle garnie de dards, il fit quatre sauts en arrière avec la mine la plus plaisante qu'on puisse imaginer; mais il eut bientôt pris son parti, et s'élança sur Bill, qui n'avait pas encore sa cuirasse, et s'y cramponna si bien que la chienne ne put s'en débarrasser; elle se résigna, et trotta aussi en avant avec son petit cavalier : il n'y eut pas, jusqu'à notre beau flammant qui, frappé du mouvement général de la marche, ne se mit aussi en devoir de nous suivre. Ce bel et bon animal s'apprivoisait tous les jours davantage, et s'attachait à nous avec une aimable confiance. Les jeunes garçons enchantés de la manière avec laquelle il venait promener avec nous, le tourmentaient à qui mieux mieux; chacun d'eux voulait l'avoir près de lui; mais le flammant prit le sage parti de venir se mettre sous ma protection et de cheminer gravement à côté de moi.

Le chemin, tout le long du ruisseau, fut d'abord très agréable à l'ombre des grands arbres; nous avions sous les pieds un moelleux tapis d'une herbe unie et courte. Pour prolonger le plaisir de cette promenade, nous marchions lentement en regardant à droite et à gauche; mes fils faisaient des excursions en avant, et souvent échappaient à nos regards. Nous parvînmes ainsi jusqu'au bout du bois. Alors, comme la contrée nous parut moins ouverte, nous voulûmes rassembler notre petit monde, pour aller plus loin en troupe serrée; mais nous les vîmes arriver au grand galop, et cette fois, par extraordinaire, le grave Ernest en avant; il arriva haletant près de moi, plein de joie et d'empressement : il ne pouvait prononcer un seul mot, tant il était essoufflé, mais il me présenta trois petites boules d'un vert très clair.

« Des pommes-de-terre! des pommes-de-terre, papa! s'écria-t-il enfin quand il put reprendre sa voix; de la graine de pommes-de-terre!

Comment! quoi! où les as-tu trouvées? lui demandai-je avec joie : serais-tu effecti-

vement assez heureux pour avoir fait une telle découverte? Enfans, venez tous ; voyons donc ces boules, mon fils. » A peine osais-je le croire : « Ce serait une si grande bénédiction pour nous! nous serions désormais à l'abri de la faim et sans crainte pour notre avenir. C'est donc toi, mon cher Ernest, qui as eu le bonheur de les trouver? nous t'en remercions tous.

JACK. Le beau mérite! je les aurais trouvées tout aussi bien que lui si j'avais été à cette place ; il n'y a point là de talent!

LA MÈRE. Il y en a encore bien moins à rabaisser ainsi l'excellente découverte de ton frère, et à chercher à diminuer l'obligation que nous aimons à lui avoir. Tu m'as fait de la peine par ce propos envieux, Jack ; il est fort incertain, je t'assure, lors même que tu aurais passé au milieu de ces pommes-de-terre, que tu en eusses reconnu le feuillage, toi qui es si léger et si étourdi! Ernest fait plus d'attention à tout ce qu'il voit ; et ses découvertes ne sont pas seulement l'effet du hasard, mais de ses observations. Peut-être ne connaissais-tu pas ce petit fruit de la pomme-de-terre : et qui sait si le désir que

nous avons ne nous trompe pas? peut-être qu'il y a d'autres plantes qui produisent de petites boules vert-clair.

François. Pourquoi les plantes de pommes-de-terre portent-elles encore du fruit en haut, puisqu'elles en ont aussi en bas à la racine?

Ernest. Petit imbécille! est-ce que tu crois aussi que les racines fleurissent? ne sais-tu donc pas que la pomme-de-terre n'est que la racine de la plante, ou du moins une partie de la racine, et non un fruit? que les fruits, dans toutes les plantes, sont le réservoir des semences, qui doivent mûrir au soleil, et par conséquent hors de la terre? et ces petites boules vertes qu'on ne mange pas sont véritablement le fruit qui succède à la fleur et renferme les graines.»

Je louai aussi Ernest de cette explication claire et juste. Nous allâmes tous à l'endroit où il avait trouvé ces tubercules, et, avec une joie extrême, nous vîmes, depuis le bout de notre bois jusqu'en haut, la terre couverte de plantes de pommes-de-terre; une partie était en fleurs lilas et jaunes, qui nous réjouirent plus la vue que de superbes roses,

et une autre partie en semence : près de là, de petites plantes sortaient encore de terre. Le pétulant Jack s'écria en sautant de joie : « Ce sont bien des pommes-de-terre, et si je ne les ai pas découvertes, je saurai bien au moins les déterrer. » En parlant ainsi, il se mit à genoux, et commença à gratter la terre avec ses petits doigts. Il n'aurait pas beaucoup avancé; mais, entraîné par son exemple, le singe se mit aussi à gratter avec plus de succès : il en arracha quelques-unes; mais, après les avoir flairées, il allait les jeter au loin, si Jack ne les lui avait arrachées d'entre les griffes. Il les donna à sa mère. » Tenez, maman, dit-il, voilà les premières pièces de notre trésor; » et lui et le singe recommencèrent à gratter; bientôt ils en eurent une assez grande quantité. Nous ne voulûmes pas être spectateurs oisifs, et, avec nos couteaux et nos bâtons, nous récoltâmes assez de cette précieuse denrée pour remplir nos sacs, nos gibeeières et nos poches. Quand nous fûmes bien chargés, nous nous remîmes en route pour arriver à Zeltheim : quelques voix s'élevèrent pour demander de retourner plutôt a Falkenhorst, pour nous dé-

charger de notre trouvaille et en faire un délicieux repas; mais des motifs si pressans nous appelaient à notre magasin de provision qu'il fut décidé que nous continuerion notre route, et, malgré la charge inattendue, nous allâmes gaîment vers notre but.

« Mes enfans, dis-je en cheminant, cette précieuse découverte de pommes-de-terre est pour nous un souverain bien, et me rappelle un passage de la *Bible* qui s'applique à merveille à notre situation, et doit réveiller en nous le sentiment de la plus vive reconnaissance envers notre Père céleste; il est tiré du psaume CVI, et le voici :

« Vous qui êtes les élus du Seigneur, il
« vous a sauvés de la détresse; vous erriez
« dans le désert sans trouver de demeure,
« prêts à périr de faim et de soif. Dans votre
« calamité, vous avez adressé vos prières à
« Dieu, et il vous a délivrés de vos anxiétés
« en vous conduisant sur le chemin du bien.
« Vous devez remercier le Seigneur de sa
« bonté, et des miracles qu'il a faits en fa-
« veur des fils des hommes; il abreuve l'ame
« altérée et la comble de biens.

FRITZ. Oui, vraiment, cela nous convient

parfaitement, et nous allons remercier Dieu de ce don inappréciable.

Le Père. Il y a sans doute des mets plus recherchés et plus succulents que la pomme-de-terre; mais ce sont précisément ceux qui ont le moins de goûts irritans, dont l'homme fait le plus d'usage et qu'il préfère à la longue, comme le pain, le riz et la pomme-de-terre: pourriez-vous, enfans, me dire pourquoi?

Ernest. Sans doute parce qu'ils sont plus sains?

Jack. Et parce qu'ils ne répugnent jamais; je mangerais des pommes-de-terre tous les jours de ma vie, sans qu'elles me causassent le moindre dégoût.

Le Père. C'est très vrai et très heureux: désormais elles nous serviront de pain, et souvent de pitance. A présent, comment remercierons-nous Dieu de ce bienfait d'une manière convenable?

François. Il faut ajouter à nos prières du soir et du matin: « Nous te remercions, bon « Dieu, pour les bonnes pommes-de-terre « que tu nous as données. *Amen.* »

Fritz. Ce n'est pas assez, François; le meilleur remerciement à faire au Tout-Puis-

sant, c'est de l'aimer de tout son cœur, d'être sages, obéisssans, et de mériter, tant que nous le pourrons, les graces qu'il nous accorde.

Le Père. Tu as très bien parlé, cher Fritz; les bienfaits doivent réveiller notre amour, et l'amour doit conduire à l'obéissance; car on n'a nul plaisir à offenser l'objet que l'on aime et qui nous comble de biens. »

Tous mes enfans, d'un commun accord, s'écrièrent : « Nous voulons l'aimer de tout notre cœur. — Bien, mes enfans, leur dis-je; et vous verrez qu'avec ce sentiment il ne vous manquera jamais rien. »

CHAPITRE XIV.

Continuation du chapitre précédent et des découvertes.

En conversant ainsi, nous étions parvenus jusqu'à la longue chaîne de rochers d'où notre petit ruisseau s'échappait en cascades, qui faisaient un doux murmure et avaient un aspect délicieux; nous côtoyâmes la paroi de rocs qui devait nous conduire au ruisseau des Chakals et de là à Zeltheim; nous y trou-

trouvâmes l'herbe haute, où nous eûmes assez de peine à marcher; mais d'ailleurs nous avions deux points de vue très différens et très agréables ; l'un, à notre droite, sur la vaste mer que nous voyions à quelque distance; l'autre sur l'île et la baie qui en formait l'entrée; à notre gauche était la chaîne de rochers, qui nous présentait le spectacle le plus pittoresque qu'il fût possible de désirer; ils me donnaient l'idée d'une belle serre de jardinier ouverte : au lieu de pots à fleurs, les petites terrasses, les fentes, les saillies, les corniches étaient couvertes des plantes les plus rares et les plus variées, et de la plus belle végétation. Dans le plus grand nombre, se distinguait toute la famille des plantes grasses [1], la plupart épineuses et bien plus nourries que celles que l'on cultive dans les serres d'Europe. Là se trouvaient en abondance la figue d'Inde avec ses larges palettes, des aloès de différentes formes et couleurs, le superbe cierge épineux, ou cactus, portant des tiges droites plus hautes qu'un homme, chargées de longs piquets en

1. On appelle plantes grasses un genre de plantes dont les feuilles sont épaisses et charnues, telles, par exemple, que les aloès.

toiles : la serpentine laissait pendre le long des rocs ses innombrables tiges entrelacées, et portant des fleurs formant une houppe d'un rose vif; et ce qui nous réjouit le plus, et qui s'y trouvait aussi en abondance, le roi des fruits pour la forme et le goût, le bel ananas couronné. Nous tombâmes dessus avec avidité, parce que nous le connaissions et qu'il pouvait se manger sans autre préparation que de le cueillir : le singe ne fut pas le dernier à s'en saisir, et comme il sautait mieux que mes petits garçons, ils prirent plaisir à l'irriter pour qu'il leur jetât des pommes d'ananas lorsqu'ils n'y pouvaient atteindre; ils y allaient de si bon courage que je jugeai à propos d'arrêter leur avidité, de peur que la crudité de ce fruit ne les rendît malades. Ma femme et moi nous en mangeâmes un ou deux avec grand plaisir, et, après avoir donné des éloges bien mérités à cette excellente production des climats chauds, nous nous promîmes de venir souvent chercher là notre dessert.

Enfin j'eus le bonheur de découvrir aussi au milieu des plantes diverses qui croissaient dans les fentes des rochers ou à leur pied,

des karatas ou caratas [1], qui étaient en partie en grande floraison ou ayant déja perdu leurs fleurs ; ils ressemblent à de jeunes arbres. Le karatas est si parfaitement dépeint par nos voyageurs et nos naturalistes que je ne pus m'y tromper, et que je le reconnus à l'instant à sa tige droite et svelte qui s'élève en pyramide sortant d'une touffe de feuillage assez semblable à celui de l'ananas, et forme dans le haut une si jolie figure d'arbre, ainsi qu'à ses grandes feuilles terminées par une pointe triangulaire. Je voulus faire admirer à mes enfans et la grandeur immense de ses feuilles, creusées au milieu en forme de coupe, et où l'eau de pluie se conserve très long-temps, et ces belles fleurs rouges. Comme je connaissais les propriétés de cette plante utile, dont la moelle sert d'amadou

1 C'est une très grande plante de l'Amérique, une espèce d'aloès dont les feuilles sont épaisses et fort amples, terminées en pointes triangulaires. Ces feuilles bouillies donnent une espèce de fil qui sert à faire de la toile et des filets de pêcheur. Il y en a une espèce dont les feuilles sont courtes, et retiennent si bien l'eau de pluie, que c'est une grande ressource dans les lieux secs. Une autre espèce porte un fruit en forme de gros clou, qui a le goût de la pomme reinette. La moelle de cette utile plante sert aussi d'amadou, et la feuille, partagée dans son épaisseur, est un excellent remède pour les blessures. On y trouve aussi des filamens qui peuvent servir de fil. (Valmont de Bomare.)

aux nègres et dont les feuilles renferment un tissu d'où l'on tire un fil très fort, j'étais presque aussi content de ma trouvaille que de celle des pommes-de-terre, et j'assurai mes enfans que j'en faisais bien plus de cas que de l'ananas. Tous me répondirent, la bouche pleine, qu'ils me laissaient volontiers ces petits arbres à jolies fleurs, si je leur laissais les ananas. « L'ananas surpasse tout, disaient-ils; nous l'aimons même mieux que les pommes-de-terre : qu'est-ce qu'une plante agréable aux yeux lorsqu'elle ne porte aucun fruit? Serviteur à vos karatas; nos bons ananas sont bien préférables!

— Petits gourmands! m'écriai-je en colère, vous faites dans cette occasion comme ceux qui préfèrent une femme dont la figure est belle et qui a même de l'esprit, à celle qui a des vertus essentielles et un mérite plus durable. L'ananas flatte votre goût, chatouille agréablement votre palais; mais on peut s'en passer dans les besoins de la vie, et je vais vous prouver sur-le-champ si j'at tort de lui préférer le karatas. Ernest, voilà mon briquet et une pierre à fusil, fais-moi le plaisir de m'allumer du feu.

Ernest. Je vous demande pardon, mon père, ce n'est pas tout, il me faut aussi de l'amadou : à quoi voulez-vous que le feu se communique ?

Le Père. C'est où je vous attendais. Lorsque l'amadou que nous avons apporté du vaisseau sera consumé, avec quoi nous procurerons-nous du feu ? comment ferons-nous cuire nos alimens et ferons-nous aussi tant d'autres choses utiles ?

Ernest. Je n'en serais pas en peine : nous imiterions les sauvages, qui frottent deux morceaux de bois l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils s'allument.

Le Père. Bien obligé pour nous, qui ne sommes pas des sauvages, et qui n'en avons pas l'habitude ; ce serait un pénible travail ; je parie qu'aucun de vous ne produirait une seule étincelle, quand même il frotterait toute la journée ; et dans aucun cas vous n'obtiendriez du feu d'une manière aussi sûre et aussi commode qu'avec de l'amadou.

Ernest. En ce cas, nous n'avons qu'à prendre patience jusqu'à ce que nous trouvions un arbre à amadou, comme nous avons trouvé un arbre à courge.

Le Père Nous pourrions en faire aussi avec du linge en le brûlant dans un vase fermé, mais nous aurons besoin de notre linge pour un autre usage; ce qui vaudrait le mieux, ce serait de trouver dans quelque plante un amadou tout préparé, tel que la moelle de ce karatas. »

Je pris alors une tige morte de l'arbrisseau, j'en ôtai l'écorce, j'en fis sortir un morceau de moelle sèche et spongieuse, que je mis sur la pierre à feu; je donnai uncoup de mon acier, et dans l'instant elle fut allumée. Mes enfans me regardaient avec étonnement, puis ils firent un saut de joie, en s'écriant : Vive la plante à amadou! »

— Allons, dis-je, voilà déja une utilité plus grande que celle qui n'a pour but que la gourmandise. A présent, votre mère nous dira avec quoi elle compte coudre nos habits lorsque sa provision, de fil du sac enchanteur sera finie.

La Mère. Oui, il y a long-temps que j'y pense avec inquiétude, et je donnerais volontiers tous ces ananas pour trouver du lin ou du chanvre, qui me missent à même de coudre.

Le Père. Eh bien, tu vas en avoir, chère femme, il est juste que je te procure une fois ce que ton cœur désire, et tu vas trouver du fil excellent sous ces feuilles, où la bonne nature a préparé un tissu : sans doute que les aiguillées ne seront pas plus grandes que la feuille même, mais il y en a qui ont précisément la longueur convenable. » J'en ouvris une, et j'en tirai uu peu de fil très fort et d'un beau rouge, que je donnai à ma femme. « Combien il est heureux pour nous, me dit-elle, que tu aies autant lu et étudié ! Nous autres ignorans, nous serions passés à côté de cette plante sans nous douter de son utilité : il sera cependant long et difficile de tirer ce fil par petites aiguillées au travers de ces épines.

Le Père. Pas du tout. Nous mettrons ces feuilles sécher au soleil ou à un feu doux, ce qui est inutile tombera, et la masse de fil restera intacte.

Fritz. Je vois bien à présent, mon père, qu'il ne faut pas se fier à l'apparence; il en est de cette plante ainsi que des hommes : on trouve souvent plus de mérite où on ne le soupçonnait pas; mais je crois cependant qu'il

serait difficile d'en trouver à toutes les plantes épineuses qui croissent ici, et qui ne servent qu'à blesser ceux qui veulent approcher : à quoi peuvent-elles être bonnes?

Le Père. Tu juges encore sur l'apparence, mon ami; la plupart ont des qualités médicinales, et on fait dans la pharmacie un grand usage de l'aloès ou cierge épineux, qui produit en abondance de très belles fleurs; on en a vu, dans des serres d'Europe, en porter à la fois plus de trois mille; ce qui devait être superbe à voir. A Carlsbad, dans les terres du comte de Limbourg, il y avait un aloès de vingt-six pieds de hauteur; il avait produit à la fois vingt-huit rameaux, qui portèrent plus de trois mille fleurs dans l'intervalle d'un mois. Il y en a eu à Paris, à Leyde, en Danemark, d'aussi curieux. Plusieurs ont un suc résineux dont on fait des gommes plus ou moins précieuses; et voilà la figue indienne, qui est un végétal très intéressant. Il croît dans les plus mauvais terrains, et comme vous le voyez, presque toujours sur le roc; plus la terre est mauvaise, et plus ses feuilles sont épaisses et succulentes: je serais tenté de croire qu'il se nourrit d'air

plutôt que de terre. On le nomme aussi *raquette*, parce que ses larges feuilles plates ressemblent aux raquettes avec lesquelles on joue au volant. Cette plante porte une espèce de figue, qui est, dit-on, assez douce et savoureuse lorsqu'elle mûrit au soleil de son pays natal; elle doit aussi être saine et rafraîchissante. Voilà donc une première utilité. »

A peine avais-je prononcé ces paroles que mon petit Jack, leste et gourmand, était déja grimpé sur les rochers pour attraper quelques uns de ces fruits; mais il eut lieu de se repentir de sa précipitation : ces figues sont garnies de fines épines qui pénètrent dans la peau du téméraire qui les cueille sans précaution, et lui causent de vives douleurs. Mon pauvre enfant revint bientôt à moi, pleurant, frappant du pied et secouant ses doigts, qui en étaient garnis. Je n'eus pas le courage de lui faire une morale sur sa gourmandise, dont il était assez puni, et, tout en lui ôtant ses petites épines, je grondai ses frères qui voulaient le railler. Je leur appris ensuite comment il fallait s'y prendre pour cueillir ce fruit armé; j'en fis tomber

un très mûr sur mon chapeau j'en coupai les deux bouts; je pus le saisir aux places coupées et le peler entièrement, je le livrai ensuite au jugement et à la curiosité de mon petit peuple.

La nouveauté, plus que le goût, le leur fit paraître bon ; ils en cueillirent tous, et chacun s'exerça à trouver une manière pour ne pas être piqué : Fritz inventa la meilleure; il l'ôta de l'arbre avec un bâton pointu, dans lequel il l'enfila ; il le pela sur ce même bâton très proprement, et l'offrit à sa mère, qui le mangea avec plaisir.

Pendant ce temps-là, je voyais Ernest qui tenait une figue au bout de son couteau, la tournait, la retournait, et l'approchait de son œil d'un air curieux. « Je voudrais bien savoir, dit enfin mon jeune observateur, quelles sont les petites bêtes que je vois dans cette figue, qu'elles sucent avec empressement : elles sont rouges comme un morceau d'écarlate.

Le Pere. Ha! ha! ce pourrait bien être encore une nouvelle découverte, et une seconde utilité de cette plante. Voyons ; je parie que ce sont des cochenilles.

JACK. Cochenilles ! le drôle de nom ! Qu'est-ce que cela, mon papa ?

LE PÈRE. C'est un insecte du genre de ceux qu'on appelle *parasites* ou *kermès* : il se nourrit de la figue d'Inde, et il en tire sans doute cette belle couleur rouge-vif qui en fait un objet de commerce très considérable pour les teinturiers; ils en font le plus bel écarlate. En Amérique, on étend des linges sous les figuiers ; on les secoue, et, lorsque l'insecte est tombé, on le plie dans le linge, qu'on arrose de vinaigre et d'eau froide ; puis on le sèche et on l'envoie en Europe dans les ateliers de teinture, où l'on paie très cher pour teindre les draps en écarlate.

ERNEST. Je conviens à présent que, pour l'utilité, cette plante vaut dix fois plus que le bel et bon ananas ; mais celui-ci a aussi son mérite, et nous ne sommes pas obligés de choisir ; nous pouvons jouir de l'utilité de l'un et de l'agrément de l'autre ; même, comme nous n'avons rien à teindre en écarlate, et que le fruit de la figue n'est certes pas aussi bon qu'un ananas, je suis encore pour ce dernier.

LE PÈRE. Et tu as tort mon fils : je ne

vous ai pas encore parlé de la plus grande utilité du figuier d'Inde; il sert encore de protecteur à l'homme.

FRITZ. De protecteur à l'homme? Oh! comment cela, cher papa?

LE PÈRE. On en fait autour des maisons, des enclos, qu'aucune bête ne peut franchir à cause de ses redoutables épines; car vous voyez qu'outre les petites qui ont meurtri les mains de Jack, il y en a encore une très forte à chaque nœud.

LA MÈRE. Elles peuvent aussi servir d'épingles et même de petits clous; voyez comme elles retiennent mon vêtement!

LE PÈRE. Eh bien, c'est une utilité de plus à laquelle je n'avais pas pensé. Vous voyez donc de quelle force sont de tels enclos; et on les fait d'autant plus facilement qu'il suffit de planter en terre une de ses feuilles épaisses; elle y prend tout de suite racine et croît avec une grande rapidité : non seulement c'est un préservatif contre les bêtes sauvages mais aussi contre des ennemis; ils ne pourraient passer au travers qu'en la coupant, et pendant cette opération, qui ne serait pas même sans danger, ceux qui se-

raient derrière auraient le temps de fuir ou de se défendre. »

Jack, le roi des étourdis et des imprudens, prétendit que cette plante, étant très molle, opposait peu de résistance, et qu'avec un couteau, ou seulement un bâton, on pouvait facilement passer au travers. Pour nous le prouver, il commença à tailler avec son couteau de chasse une plante assez grande, dont il faisait tomber les raquettes de droite et de gauche; mais une se trouva partagée, tomba sur le bas de sa jambe nue, et s'y attacha tellement par ses épines qu'il poussa de nouveau des cris effroyables, et s'assit bien vite sur une pierre pour s'en débarrasser. Je ne pouvais alors m'empêcher, tout en lui aidant, de me moquer un peu de la récidive de son accident, causée par son opiniâtreté et son imprudence; je lui fis observer combien il serait difficile à des sauvages, qui sont presque nus, de forcer une telle barrière, et cette fois il en convint.

Ernest. O papa! je vous en prie, faisons vite une de ces barrières, autour de notre demeure: nous n'aurons plus besoin d'allumer du feu pour nous préserver des bêtes

féroces et même des sauvages, qui peuvent d'un jour à l'autre arriver dans leurs canots, comme chez Robinson Crusoé.

FRITZ. Et nous pourrons alors facilement recueillir des cochenilles, et essayer de faire cette belle couleur.

LE PÈRE. Il y aura temps pour tout, chers enfans; il suffit à présent de vous avoir démontré que Dieu ne fait rien qui soit tout-à-fait inutile, et que c'est à l'homme à qui il a départi la sagesse et l'intelligence, à tâcher de découvrir, par son raisonnement et son expérience, l'utilité des différentes productions.

JACK. Ah! quant à moi, j'abandonne la figue d'Inde, son fruit, ses cochenilles, ses épingles maudites, à qui voudra s'en servir, et je n'en approche plus.

LE PÈRE. Si cette plante savait parler, elle dirait peut-être : Je ne veux plus que ce petit garçon s'approche de moi; sans raison, sans nécessité, et seulement pour contredire son père, il vient m'attaquer et me détruire, moi qui ne lui aurais fait que du bien s'il avait voulu me traiter avec douceur et me toucher avec précaution. Au reste, si tu as

encore mal à la jambe, appliques-y une feuille de karatas : je me rappelle que cette plante a aussi la propriété de guérir les blessures. » Il le fit, et s'en trouva si bien que bientôt il put reprendre avec nous le chemin de Zeltheim.

« Me voilà bien convaincu dit Ernest, du mérite du karatas et de la figue d'Inde ; mais je voudrais connaître aussi celui de ces grands bâtons chargés d'épines, qui s'élèvent devant nous de tous côtés ; je ne vois là ni fruits ni insectes : à quoi peuvent-ils servir? dites-le nous, papa.

Le Père. En vérité, mon cher enfant, si je pouvais vous dire à quoi servent toutes les plantes du monde, il faudrait que je fusse universel ; et il n'y a que Dieu qui le soit. Je présume que plusieurs plantes n'ont d'autre utilité que d'être la nourriture de différentes espèces d'animaux, et c'est comme je vous l'ai dit, à la raison de l'homme à lui découvrir celles dont il peut faire usage ; plusieurs ont aussi des qualités médicinales que j'ignore, et qu'on découvrira peu à peu. Il me semble que ces cierges épineux sont de l'espèce de ceux dont parle Bruce dans son *Voyage*

d'Abyssinie, et dont il donne le dessin, seulement ils me paraissent plus gros que ceux-ci : ils servent, dit-il, de nourriture aux éléphans et aux rhinocéros; le premier, avec ses fortes dents ou avec sa trompe, et l'autre avec sa corne, saisissent cette espèce de bâton, et le fendent du haut en bas; ils en mangent ensuite la moelle, et même les débris.

Ernest. Il faut que ces bêtes aient un palais de fer, pour mâcher ces épines sans se mettre tout en sang; cela ne me paraît pas possible.

Fritz. Et pourquoi pas? les chameaux et les ânes mangent bien des chardons chargés d'épines; ils les trouvent sans doute fort bons, et les digèrent très bien. Qui sait si leur estomac n'est pas fait de manière que ces épines ne sont pour eux qu'un doux chatouillement qui excite l'appétit et facilite la digestion.

Le Père. Ton idée n'est pas mauvaise; et, si elle n'est pas vraie, elle est du moins vraisemblable.

Fritz. Voudriez-vous me dire, mon papa, ce qu'on entend par ces mots *vrai* et *vraisemblable*.

Le Père. Ta question, mon fils, est une de celles qui depuis deux mille ans ont occupé bien des philosophes ; elle nous mènerait trop loin pour le moment ; mais je veux essayer cependant de faire de ma réponse une petite leçon de logique ; c'est l'art de raisonner : voyons si vous me comprendrez. Ce qui est vrai, c'est ce qui ne se contredit en rien, ce qui s'accorde en tout point et exactement avec l'idée que nous nous faisons de tel objet, ou que nous avons sous les yeux : par exemple, lorsque je fais sur de la cire fondue l'empreinte de mon cachet, il est vrai, de toute vérité, que la gravure du cachet a la même figure que celle qu'il a transmise à la cire, etc. Quelque chose est vraisemblable lorsque nous avons beaucoup de motifs de la croire vraie, sans cependant pouvoir le prouver avec certitude. On appelle faux ce qui est en contradiction positive avec toutes les notions reçues, avec notre raison, avec l'expérience. Est-il *vrai*, *vraisemblable* ou *faux*, que l'homme puisse voler, s'élever dans les airs?

Les Enfans. C'est faux, de toute fausseté.

Le Père. Et pourquoi?

Jack. Parce que cela ne peut être.

Le Père. Fort bien, mon petit philosophe; et pourquoi cela ne se peut-il pas?

Jack. Parce que cela n'est pas possible.

Le Père. Ah, ah! nous voilà au milieu d'un joli cercle! C'est faux parce que cela n'est pas, cela n'est pas parce que c'est impossible; et tu vas dire que c'est impossible parce que c'est faux: il nous faut d'autres raisons pour sortir de là. Qu'en penses-tu, Ernest?

Ernest. Je dis que cela ne se peut pas, parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de voler, qu'il n'a pas été construit pour cela, puisqu'il n'a point d'ailes.

Le Père. Bien! mais si on nous assure que l'homme a les moyens de composer une machine à l'aide de laquelle il pourra, à défaut d'ailes, s'élever et se soutenir dans les airs sans que cette machine tienne à rien, sera-ce vraisemblable ou invraisemblable? Qu'en dis-tu, Fritz?

Fritz. Je crois que j'aurais dit *invraisemblable*, si je ne savais pas qu'on a fait des ballons avec lesquels on s'est élevé dans l'air.

Le Père. Et pourquoi l'aurais-tu cru invraisemblable ?

Fritz. Parce que l'homme, de sa nature, est plus pesant que l'air, et qu'il m'aurait paru qu'une machine quelconque, loin de diminuer son poids ne pouvait qu'y ajouter.

Le Père. Fort bien raisonné. Mais on te dirait que cette machine est très grande, qu'elle est composée d'une étoffe serrée et légère, et que l'on a remplie d'une sorte d'air préparé par des procédés chimiques, lequel étant beaucoup plus léger que l'air atmosphérique, tend toujours à s'élever, et soutient l'homme dans les airs comme les vessies te soutiennent sur l'eau. Est-ce que tu le comprends, mon fils? et qu'en dis-tu ?

Fritz. Très bien, et je trouve très vraisemblable que, puisque l'homme a imaginé un moyen de ne pas enfoncer dans l'eau, de rester même au dessus, il ait aussi trouvé celui de s'élever dans l'air et de s'y soutenir.

Le Père. Et quand une foule de personnes de tout âge, de gens respectables, de témoins de toutes espèces attesteront qu'ils ont vu de leurs yeux un ballon auquel était attachée

une petite nacelle remplie d'hommes, s'élever dans les airs et disparaître au dessus des nuages, direz-vous encore qu'il est faux que l'homme puisse voler ?

Les Enfans. Non, nous dirons que c'est vrai, et très vrai.

Le Père. Et vous disiez tous, il n'y a qu'un moment : C'est faux, de toute fausseté.

Fritz. Oh ! nous disions cela, mon père, de l'homme seul, privé des machines qu'il peut construire ; car, si la nature lui a refusé des nageoires et des ailes, elle lui a donné un génie inventif, qui supplée à tout ce qui lui manque.

Le Père. Tu dis là, mon fils, une grande vérité, dont j'espère que tu feras ton profit Avec son intelligence et sa raison, l'homme peut parvenir à tout ou du moins à beaucoup de choses. Mais, pour en revenir à notre exemple, vous trouverez la définition des mots que vous me demandiez : Il est *faux* que l'homme, de lui-même, puisse voler ; il est *vraisemblable* qu'à l'aide d'une machine de son invention il pourra parvenir à s'élever et à se soutenir dans les airs ; et il est *vrai*, de toute vérité, qu'il y est parvenu, mais sans

avoir encore trouvé un moyen sûr de diriger ces ailes factices, ce qui rend cette découverte à peu près inutile.

La Mère. Voilà une leçon dans toutes les règles et bien longue, pendant laquelle je n'ai pu dire un mot; je crains que tu ne rendes tes petits trop savans; je ne saurai plus de quoi leur parler.

Le Père. N'aie pas peur, chère amie, quand même ils sauraient tout ce que je sais, ils ne seraient pas bien habiles. Il faut qu'un homme tâche de n'être pas ignorant : s'il vit dans le monde, il se tire mieux d'affaire, il en est plus estimé, plus considéré; s'il est appelé, comme ceux-ci le seront peut-être, à vivre dans une espèce de solitude, elle leur sera moins ennuyeuse lorsqu'ils auront l'habitude de penser et de réfléchir, et le peu de connaissances que je puis leur donner leur sera utile. Je ne me suis jamais repenti de trop savoir, et j'ai regretté souvent de ne pas savoir assez, surtout à présent que mes fils ne peuvent avoir d'autres maîtres que moi et la nature. Si les jeunes gens savaient quel parti ils peuvent tirer de l'étude, ils s'appliqueraient davantage, dans l'âge où il est si facile d'apprendre.

Tout en discourant, nous arrivâmes au ruisseau des Chakals, que nous traversâmes avec précaution sur de gros quartiers de pierres amoncelées près de sa chute, et de là nous fûmes bientôt à notre ancienne demeure; où nous trouvâmes tout parfaitement en ordre, et tel que nous l'avions laissé; chacun se dispersa pour prendre ce qui lui convenait. Fritz emporta sa charge de poudre et de plomb; moi, ma femme et François nous nous occupâmes du tonneau de beurre; nous remplîmes le grand pot dont la mère s'était munie, et qui devait être mon partage au retour Ernest et Jack cherchèrent les canards et les oies; mais comme ces animaux étaient devenus un peu sauvages, ils ne pouvaient venir à bout d'en attrapper un seul. Ernest eut l'idée de couper quelques petits morceaux de fromage, de les attacher à une ficelle, en guise d'hameçon, et de les laisser flotter sur l'eau; les bêtes voraces s'en saisirent bientôt et les avalèrent gloutonnement; Ernest les attira doucement, et put ainsi en prendre autant qu'il en voulut : on les enveloppa dans des mouchoirs, en laissant dehors seulement la tête et le cou; puis mes enfans

les attachèrent sur nos gibecières : de façon que chacun de nous eut sa part du fardeau.

Nous pensâmes à la provision de sel, mais nous ne pûmes en prendre autant que nous l'aurions voulu, parce que nos sacoches étaient pleines de pommes-de-terre : j'eus cependant l'idée d'en mettre également entre les vides ; il y en entra passablement ; mais les sacoches devinrent pesantes, et aucun de nous ne se souciait de les porter. Fritz pensa que le vaillant et complaisant Turc voudrait bien se charger de la plus lourde ; il lui ôta sa belle cotte, qui fut laissée à Zeltheim, et le sac fut attaché sur le dos du fort et paisible animal. Bill porta le singe comme en allant, et de plus, une autre sacoche moins pesante que celle que l'on avait confiée à Turc.

Nous nous remîmes en chemin, emportant nos richesses ; notre caravane était encore plus plaisante que lorsque nous étions venus ; les canards et les oies, perchés sur nos épaules et caquetant de leur mieux, nous donnaient une drôle d'apparence : nous ne pûmes nous empêcher d'en rire lorsque nous passâmes sur notre pont les uns après les autres, avec tout notre bagage : notre gaîté

et d'innocentes plaisanteries raccourcirent là route, et nous ne sentîmes la fatigue que lorsque nous fûmes chez nous en repos. La mère nous en consola, en mettant bien vîte sur le feu un grand pot rempli de pommes-de-terre, dont tout le monde désirait manger; elle alla ensuite traire la vache et la chèvre pour nous restaurer de leur bon lait chaud. Elle nous prouva combien l'amour maternel et conjugal peut donner de forces : cette excellente femme était aussi fatiguée que nous, et ne se reposa que lorsqu'elle eut pourvu à tout ce qui pouvait nous soulager. Enfin, après un excellent repas, dans lequel le mets nouvellement découvert reçut de notre part mille tributs d'éloges, nous fîmes la prière, où, suivant l'intention du petit François, nous ajoutâmes des remerciemens à Dieu pour ce bienfait inattendu; nous grimpâmes joyeusement notre échelle, et nous fûmes chercher un doux sommeil dans notre château aérien.

CHAPITRE XV.

L'ours supposé, la claie, la leçon de physique.

J'avais remarqué, la veille, en revenant au bord de la mer, une quantité de bois qui m'avait paru propre à faire une claie, sur laquelle je pourrais traîner notre tonneau de beurre et d'autres provisions, de Zeltheim à Falkenhorst; je m'étais proposé d'y aller de grand matin avant que mon monde fût éveillé. J'avais choisi pour aide mon second fils, Ernest: cet enfant, très paresseux, très indolent, avait besoin d'être excité au travail; je lui fis valoir comme une grande faveur, la préférence que je lui donnais, et il me promit d'être prêt de bonne heure; j'étais bien aise aussi de laisser Fritz à la maison pour me remplacer; comme le plus grand et le plus fort, il devait être le protecteur de sa mère et de ses jeunes frères.

Je vis à peine le premier crépuscule du matin que j'éveillai doucement Ernest; il se leva en bâillant et en étendant les bras; nous descendîmes l'échelle sans être entendus des dormeurs, dont nous respectâmes le paisible

repos : nous fûmes chercher notre âne, qui devait être de la partie ; et pour qu'il ne vînt pas à vide, je lui fis traîner une forte branche d'arbre, qui devait m'être nécessaire. Tout en cheminant, je demandai à Ernest s'il n'était pas un peu de mauvaise humeur d'avoir été obligé de se lever si matin pour un travail assez pénible, au lieu de rester avec ses frères à tirer des grives et des pigeons sur le figuier.

« Oh ! pas du tout, papa : à présent que je suis sur pied, cela ne me fait plus rien ; je suis bien aise d'être avec vous et de vous aider ; mes frères me laisseront assez d'oiseaux à tirer, car je parie que tous ces beaux chasseurs manqueront leur premier coup.

— Pourquoi donc crois-tu cela, mon fils?

— Parce qu'ils oublieront d'ôter les balles des fusils, et de mettre de la grenaille à la place ; et puis je suis sûr qu'ils voudront tirer depuis le bas, et l'arbre est si haut que le coup ne peut porter jusque là. Pour moi, j'ai tiré de notre château, sans quoi je n'aurais pas réussi.

— Tu peux avoir raison dans tes soupçons, mais j'ai là dessus deux choses à te dire :

la première, qu'il eût été plus généreux et plus amical de faire part à tes frères de tes observations que de triompher de leur ignorance, et de les exposer à perdre pour rien leur poudre, qui est pour nous si précieuse; la seconde, est que je suis charmé de te voir agir avec sang-froid et réflexion. Mais je crains pour toi une lenteur de décision qui nuit beaucoup dans certains cas : il y en a où il faut sur-le-champ prendre une résolution. Celui qui, dans les momens de frayeur, de danger, de détresse, ne perd pas la tête et sait vite se décider, a beaucoup d'avantage sur celui qui combine toutes les choses possibles avant d'agir ; c'est ce qu'on appelle présence d'esprit : jointe à la sagesse, c'est une qualité très utile, et tu peux l'acquérir en reflléchissant souvent de sang-froid comment on se tirerait d'affaire dans tel ou tel cas supposé : si l'on ne prend pas cette habitude, on se laisse dominer par la crainte au moment du danger, et on est perdu. Voyons, par exemple, ce que tu ferais si nous étions subitement surpris par un ours?

Ernest. Je crois presque que je me sauverais à toutes jambes.

— Je le crois aussi, du moins tu me l'as avoué franchement; mais, si tu réfléchis, tu peux conclure que les ours courent sur quatre pieds, et toi seulement sur deux; qu'ils courent bien plus fort et bien plus long-temps que tu ne peux le faire, et qu'ils t'auraient bien vite attrapé.

— Alors je tirerais desssus, si j'avais mon fusil; et à présent que j'y réfléchis, je ne veux plus marcher sans l'avoir.

— Ce serait encore un mouvement irréfléchi; tu pourrais bien aisément manquer ton coup ou ne faire que blesser la bête, et tu aurais alors tout à craindre de sa colère.

— Eh bien, j'attendrais de sang-froid qu'elle ne fût qu'à trois pas de moi: alors je lâcherais mon coup de feu au milieu de sa tête, ce qui lui ôterait pour jamais l'envie de m'attaquer.

— Lui ou toi, bien sûrement, seriez hors de combat, car on ne sait ce qui peut arriver; tu courrais encore le risque que ton fusil ratât; alors il serait trop tard pour essayer un autre moyen, et tu serais déchiré à l'instant.

— Eh bien, je sais ce que je ferais; je me

coucherais par terre, je ferais semblant d'être mort, je retiendrais mon haleine, je me laisserais flairer, tourner et retourner par la bête : on dit qu'ils ne font jamais rien aux morts.

— Pure fable à laquelle je ne voudrais pas me fier : on les voit souvent dévorer un animal crevé; c'est même un moyen de les attirer et de les surprendre.

— Oh! mais, c'est que je tiendrais mon couteau de chasse, avec lequel je l'éventrerais; ou je l'assommerais avec la crosse de mon fusil.

— Pauvre moyen! tu n'aurais sûrement pas la force d'assommer un si formidable animal, et ton couteau pénétrerait difficilement à travers son épaisse fourrure. Tu n'aurais pas non plus la ressource de grimper sur un arbre, où les ours grimpent aussi. Il faut te l'avouer, je crois que le seul moyen possible, mais cruel sans doute de se soustraire à sa férocité, serait de lui livrer notre âne, que tu tiendrais ferme devant toi : pendant que l'ours l'attaquerait, tu pourrais lui tirer un coup de pistolet, ou lui enfoncer ton couteau de chasse dans la gueule; mais, s'il

plaît à Dieu, nous n'en rencontrerons point, car je serais très fâché de sacrifier notre âne, même pour sauver notre vie.

— Et moi de même; mais s'il n'y avait que ce moyen-là?

— Alors il nous serait permis de l'employer, avec l'espoir de le sauver aussi. »

Tout en discourant, nous arrivâmes au bord de la mer, très contens de n'avoir point rencontré d'ours, et d'y trouver en abondance les bois qui étaient l'objet de notre course. Je résolus de couper ce qu'il m'en fallait, de la longueur nécessaire, et de lier ces morceaux en travers sur la branche que l'âne avait traînée : comme elle avait encore tousses rameaux, elle pouvait nous servir de traîneau. Nous nous mîmes tout de suite à l'ouvrage, et nous ajoutâmes à la charge de notre âne une petite caisse que nous trouvâmes au bord de la mer et à moitié enterrée dans le sable : nous prîmes aussi des perches, que nous tînmes en main pour nous en servir comme de leviers; avec ces pieux nous pouvions faciliter la marche de notre baudet dans les endroits difficiles; et nous reprîmes doucement le chemin de Falkenhorst.

En approchant nous entendîmes la fusillade, qui nous apprit que la chasse aux ortolans était en train : mais, quand on nous vit arriver, les cris de joie retentirent, et on s'empressa de venir au devant de nous. La caisse que nous avions apportée fut aussi ouverte avec une forte hache : nous étions curieux d'en connaître le contenu ; elle ne renfermait que quelques habits de matelot et du linge mouillé.

J'eus à me justifier auprès de ma femme de ce que, sans l'avertir et sans lui dire adieu, je m'étais éloigné avec l'un de ses fils; elle avait été très inquiète, et je convins de mon tort. Dans notre situation, il pouvait arriver tant d'évènemens fâcheux! Du reste, lorsqu'elle s'était aperçue que nous avions pris l'âne, elle avait été rassurée ; la vue de notre beau bois et la promesse d'une claie pour lui assurer ses provisions de ménage, l'eurent bientôt apaisée, et nous allâmes déjeuner.

Je fis ensuite l'inspection du butin des trois chasseurs d'ortolans et de grives; ils en avaient justement quatre douzaines. Ainsi que l'avait prévu Ernest, le premier coup avait manqué

parce qu'ils avaient oublié de charger leurs fusils avec de la grenaille ; ensuite, ils avaient tantôt attrapé, et tantôt manqué, et employé tant de poudre et de plomb que, lorsqu'ils voulurent monter sur l'arbre, et tirer de là, suivant le conseil de leur frère, nous les arrêtâmes, en les priant de ménager davantage leurs munitions, qui étaient notre seul moyen de défense, et presque de nourriture, pour l'avenir. Je leur recommandai d'économiser le plus possible la poudre et le plomb, jusqu'à ce que nous eussions encore fait une visite au vaisseau échoué. Pour y suppléer, je leur appris à faire de petits lacets, et à les suspendre aux branches du figuier; je leur conseillai de se servir pour cela des fils de karatas, qui sont forts et rudes comme du crin. Tout ce qui est nouveau amuse les enfans; les miens prirent grand goût à cette manière de chasser. Jack réussit à l'instant à faire ces petits lacs; je lui laissai François pour l'aider, et je pris Fritz et Ernest pour faire avec moi la claie. Comme nous étions tous à l'ouvrage, car ma femme aidait ses deux petits, il s'éleva un tapage horrible parmi notre volaille : le coq criait plus fort

que tout le reste ensemble, et les poules couraient çà et là comme si elles étaient poursuivies par un renard. « Je ne sais ce qu'ont ces bêtes, dit ma femme en se levant; tous les jours je les entends chanter comme si elles venaient de pondre, et je ne puis jamais trouver d'œufs. » Dans ce moment, Ernest regarda par hasard le singe, et remarqua qu'il fixait ses yeux perçans sur les poules sans se détourner; et, lorsqu'il vit venir ma femme, qui les chassait devant elle, il sauta vite sous une racine basse, et s'y blottit. Ernest, qui y fut aussitôt que lui, eut le bonheur de le saisir, et vit qu'il tenait dans sa pate un œuf tout chaud qui venait d'être pondu, et qu'il cachait pour s'en régaler ensuite; il passa de là sous un autre, qu'Ernest visita également; il trouva des œufs dans toutes ces cachettes, et les apporta dans son chapeau à sa mère, à qui ils firent grand plaisir. Le singe en était si friand qu'il les prenait à mesure que les poules les pondaient. Il n'eut d'autre punition de son petit brigandage que d'être privé de sa liberté lorsque les poules voulaient pondre; il suffisait ensuite de le détacher et de le suivre, pour

dècouvrir, par son instinct, où les poules avaient fait leurs œufs. Par ce moyen, notre ménagère en eut bientôt un bon nombre, et attendait avec impatience le temps où les poules pourraient couver, tant pour notre régal que pour multiplier leur espèce et augmenter notre basse-cour.

Sur ces entrefaites, Jack était grimpé au haut de l'arbre, et avait suspendu quelques lacets aux branches, pour prendre les mangeurs de figues; il en redescendit, et nous apporta la bonne nouvelle que nos pigeons domestiques, que nous avions apportés du vaisseau, avaient fait un nid dans les branches, où il y avait déja des œufs. Je défendis alors de tirer sur l'arbre, dans la crainte qu'ils ne fussent blessés ou effrayés; je commandai aussi qu'on regardât souvent aux lacets; de peur que nos pigeons n'y fussent pris; et ne s'étranglassent en se débattant; j'aurais même défendu qu'on en mît, si je ne l'avais ordonné moi-même peu de temps auparavant. Un instituteur fait toujours mal de se contredire ainsi, et de prouver par là à ses élèves qu'il avait mal fait de leur donner tel ordre; un mot révoqué de la part de

l'instituteur en produira dix de la part de l'élève. On doit bien réfléchir avant de commander quelque chose à un enfant; mais, lorsqu'une fois c'est fait, il ne faut plus revenir, ni par caprice, ni par indulgence, ni même par conviction. Mes enfans avaient déja murmuré de ma défense au sujet de la poudre, et François, avec sa petite mine innocente, vint me dire qu'il n'y avait qu'à en semer, et que ses frères et lui laboureraient avec plaisir pour en récolter en quantité. Nous rîmes tous de cette idée; le docteur Ernest mit en avant sa science. « Nigaud! lui dit-il, on voit bien que tu ne sais encore rien, avec ton champ de poudre à canon; crois-tu donc que ce soit une semence qui vienne comme l'avoine?

Le Père. Et comment vient-elle, monsieur le savant? Tu dois au moins apprendre à ton petit frère ce que c'est que la poudre, et comment on la fabrique, puisque tu te moques de lui et de son ignorance.

Ernest. Je sais bien que c'est un produit de l'art; mais j'avoue que je ne puis pas bien expliquer comment on la fait: je pense que c'est avec du charbon pilé, puisqu'elle est si

noire, et qu'on y mêle du soufre, dont elle a l'odeur.

Le Père. Ajoute du salpêtre; et tu n'aurais pas mal répondu; le salpêtre est le principal ingrédient: mêlé avec du charbon, il s'allume très promptement, et développe extraordinairement l'air qui s'y trouve renfermé; il se dégage subitement par l'action du feu, s'étend avec violence, et pousse au dehors, par une force étonnante, tout ce qui lui résiste: de sorte que les balles ou grenailles, lancées par cette force irrésistible, frappent l'objet qu'elles rencontrent au point de le détruire, ainsi que vous en faites l'expérience tous les jours en tirant des coups de fusil. »

Mes enfans me firent alors une foule de questions qui amenèrent une sorte de leçon de physique, aussi bien que je pus la faire d'après mes faibles lumières et sans instrument: les aînés me comprirent d'autant mieux qu'ils en avaient déjà quelques notions; mais le petit François m'entendant dire que le feu, renfermé dans tous les corps, se développait par le mouvement ou par le frottement, demanda plaisamment si, en cou-

rant très vite, on n'était pas en danger de s'enflammer et de brûler.

« Tu vas trop loin, petit drôle, lui dis-je ; mais si un petit garçon comme toi se donne trop de mouvement, il court au moins le risque d'enflammer son sang, de se donner la fièvre, ou d'autres maladies dangereuses : il en résulte donc quelque chose de semblable à la combustion dont tu parles, et qui peut être tout aussi dangereux, comme il l'est aussi de ne pas se donner assez de mouvement, de se livrer à la paresse, parce qu'alors les humeurs croupissent et le sang se corrompt. Ainsi, mes chers enfans, en cela comme en tout, il faut savoir garder un juste milieu. »

Pendant cette conversation, je faisais ma claie ou traîneau, qui fut bientôt finie, et je trouvai que la nécessité avait fait, d'un pasteur assez médiocre en talens, un très bon charpentier ; deux pièces de bois courbées devant, liées au milieu et derrière par un bois traversier, me suffirent pour la construire : j'attachai de plus deux cordes élevées, et ma claie fut achevée. Comme je n'avais pas levé les yeux de dessus mon ouvrage, j'igno-

rais ce que faisaient la mère et les deux cadets : lorsque je les regardai, je vis qu'entre eux trois ils avaient plumé une quantité d'oiseaux tués, et qu'ils enfilaient dans l'épée d'un officier marin, de laquelle ma femme avait fait une broche. Je louai son idée, mais je la blâmai de sa prodigalité en voyant devant le feu plus de gibier que nous n'en pourrions manger. Elle me calma en me rappelant que je l'avais moi-même engagée, pour le conserver en provision, à le faire cuire à demi et à le mettre dans du beurre « J'espérais, me dit-elle, que, puisque tu as un traîneau, tu irais après dîner à Zeltheim chercher la tonne de beurre. » En attendant, elle avait voulu préparer son gibier.

Je n'eus rien à objecter, et je concertai tout de suite la course à Zeltheim pour le jour même, en la priant de hâter le dîner : elle m'assura que c'était déja son intention, ayant elle-même un projet pour ce jour-là, que je connaîtrais à mon retour. Moi, j'avais celui de prendre un bain de mer, me sentant fort échauffé par un travail pénible et continuel ; je voulais aussi en faire prendre un à Ernest, qui devait m'accompagner, tandis que Fritz resterait pour garder la maison.

CHAPITRE XVI.

Le bain, la pêche, le lièvre sauteur, la mascarade.

Aussitôt que nous eûmes dîné, Ernest et moi nous nous préparâmes au départ. Fritz nous fit à chacun le joli présent d'un étui qui se plaçait dans la ceinture du couteau de chasse, et qui était arrangé d'une manière très ingénieuse; on pouvait y mettre un service de table, cuillère, fourchette et couteau, et au milieu une petite hache; ce qui me parut commode et utile. Je louai mon fils aîné d'avoir perfectionné mon idée et trouvé le moyen de faire deux étuis avec sa peau au lieu d'un : il avait employé les deux jambes de devant pour l'un, celles de derrière pour l'autre, et réservé au milieu la place pour la petite hache. Ernest le remercia plus vivement que je ne l'en croyais capable.

Nous attelâmes ensuite l'âne et la vache à notre claie; nous prîmes chacun un morceau de bambou à la main en guise de fouet, et, notre fusil en bandouillère, nous nous mîmes en chemin; Bill nous suivit, Turc resta.

Après avoir fait nos adieux à nos amis, nous poussâmes nos bêtes en avant. Nous côtoyâmes le bord de la mer, où notre claie, traînée sur le sable, glissait plus facilement que sur l'herbe haute et épaisse; nous parvînmes au pont de Famille, sur le ruisseau des Chakals, et nous arrivâmes à Zeltheim, sans obstacle et sans aventure. Nous dételâmes aussitôt nos bêtes pour les laisser paître pendant que nous chargeâmes notre traîneau. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à y placer la tonne de beurre salé, celle de fromage et un baril de poudre : nous ajoutâmes à cela plusieurs instrumens, des balles, de la grenaille et la cotte de porc-épic de Turc. Ce travail nous attachait tellement que nous remarquâmes trop tard que nos bêtes, attirées par la bonne herbe de l'autre côté du ruisseau, avaient repassé le pont, et s'étaient si bien écartées qu'elles avaient disparu à nos yeux. J'espérais qu'elles ne seraient pas bien loin, et je commandai à Ernest d'y aller avec Bill et de les ramener, pendant que, de l'autre côté de Zeltheim, je chercherais un endroit commode pour me baigner, et, dans ce but, je me mis en

chemin. Je fus bientôt au bout de la *Baie Sauveur*, et je trouvai qu'elle finissait par un marais chargé des plus belles cannes de jonc qu'il fût possible de voir, et au delà une suite de rochers escarpés, qui avançaient même un peu dans la mer, et formaient une espèce d'anse qui paraissait arrangée exprès pour le bain; les saillies des rochers formaient même comme des cabinets séparés, où l'on ne serait point vu de ceux avec qui on se baignerait. Enchanté de cette découverte, je criai à Ernest de venir me joindre, et, en l'attendant, je m'amusai à couper quelques joncs, pensant que je pourrais m'en servir utilement.

Ernest n'arrivait point, ne me répondait point; je pris enfin le parti de retourner sur mes pas, avec une certaine inquiétude; je le vis de loin étendu tout du long à l'ombre de notre tente : je m'en approche avec un grand battement de cœur, craignant qu'il n'eût été blessé, et je vois avec un plaisir inexprimable que mon petit drôle dormait comme une marmotte, pendant que l'âne et la vache broutaient de l'herbe dans son voisinage.

« Allons, allons, paresseux, criai-je au

dormeur, réveille-toi; pendant que tu dors, au lieu de garder tes bêtes, elles pourraient bien te jouer le tour de passer encore le pont. » Il se réveilla en sursaut, et fut bientôt debout : « Oh! je les en défie, me dit-il en se frottant les yeux; j'ai ôté plusieurs planches qui laissent un vide qu'elles ne seront pas tentées de sauter.

— A la bonne heure au moins lorsque la paresse te rend inventif; mais c'est dommage de passer à dormir un temps où tu pourrais faire quelque chose d'utile. N'as-tu pas promis à ta mère de lui apporter du sel? L'inactivité est toujours un tort quand le travail est une nécessité.

— Pardon, papa, mais j'ai travaillé de tête.

— Ha, ha! c'est nouveau à ton âge! Quel est donc ce travail si important et si profond qui t'a endormi en y pensant?

— Eh bien! oui, j'ai pensé combien il serait difficile d'amener sur terre tout ce qu'il y a encore d'utile pour nous sur le vaisseau.

— Et as-tu trouvé quelque chose pour lever ces difficultés?

— Non, pas grand'chose je me suis endormi trop vite.

Robinson Suisse



Papa, Papa, un poisson ! un poisson monstrueux venez à mon secours, je ne puis presque plus le tenir, il dévore la ficelle.

— Et tu trouves là de quoi te vanter ? A quoi bon chercher des difficultés si l'on ne sait comment on parvient à les vaincre ?

— Dans ce moment même il me vient une idée. Il nous faut un grand radeau, mais les poutres sont trop pesantes ; il me semble qu'il vaudrait mieux prendre beaucoup de tonnes vides et clouer des planches dessus, de manière que tout tînt ensemble. J'ai lu que les sauvages en Amérique remplissent d'air des peaux de chèvres les lient l'une à l'autre, et font ainsi des radeaux avec lesquels ils passent les plus larges rivières.

— Eh bien, voilà une idée dont nous pourrons tirer parti un jour ; mais à présent, mon fils, répare le temps perdu, et va chercher du sel dans ce sachet ; quand il sera plein, tu le videras dans le grand sac de l'âne, que tu rempliras également des deux côtés. Pendant ce temps-là, je vais me baigner pour me rafraîchir ; ton tour viendra ensuite, et moi je garderai nos bêtes. Je retournai vers les rochers, et je pris un bain délicieux ; mais, pour ne pas faire attendre mon petit garçon, je ne restai dans l'eau que peu d'instans. Dès que je me fus rhabillé,

j'allai vers la place du sel, pour voir s'il avait avancé son ouvrage; il n'y était pas, et je croyais presque qu'il s'était rendormi dans quelque coin, lorsque des cris subits se firent entendre : « Papa, papa, un poisson monstrueux! venez à mon secours, je ne puis presque plus le retenir, il dévore la ficelle. » Je courus où j'entendais la voix, et je trouvai Ernest sur l'extrême pointe de terre, en deçà du ruisseau, où couché sur l'herbe afin d'avoir plus de force, il tirait avec effort un hameçon dont la ficelle pendait dans l'eau, et auquel était attaché un superbe saumon, qui tâchait de se débarrasser, et qui était sur le point d'entraîner l'enfant dans l'eau. J'accourus sans tarder, je saisis la fieclle, et je laissai aller librement le poisson dans l'eau, puis je le tirai doucement dans un endroit à bas fond, où il ne pût plus m'échapper; mais il fallut qu'Ernest se mît à l'eau et terminât avec sa petite hache la vie et les angoisses de la bête. Quand il fut à terre, j'estimai qu'il devait peser au moins quinze livres, de sorte que nous avions fait là une magnifique capture, qui augmenterait les provisions de notre bonne ménagère,

et lui ferait grand plaisir. « Vraiment, dis-je à Ernest, tu as travaillé à présent, non seulement de la tête, mais de tout le reste de ton corps : essuie la sueur de ton front, et repose-toi avant d'aller te baigner : tu nous as procuré là une excellente nourriture pour plusieurs jours, et tu t'es conduit en vrai chevalier sans peur.

— C'est au moins très heureux, me dit-il d'un ton modeste, que j'aie pensé à prendre avec moi ma ligne et mon hameçon.

— Oui, sans doute; mais raconte-moi où tu as vu ce gros animal, et comment il t'est venu dans l'idée de t'en emparer ?

— J'avais remarqué, lorsque nous demeurions ici, qu'il y avait à cette place des quantités innombrables de poissons; c'est pour cela que j'ai pris ce matin avec moi ce qu'il me fallait pour pêcher. Comme j'allais, il y a un moment, chercher le sel, j'ai aperçu sur le rivage beaucoup de crabes, qui sont la nourriture des poissons; j'ai voulu essayer d'en accrocher à l'hameçon; j'ai vite fait notre provision de sel, et je suis venu à cette place, où j'ai pris d'abord une douzaine de petits poissons, qui sont là dans mon mou-

choir : je remarquai qu'il y en avait de plus gros qui leur donnaient la chasse ; j'eus alors l'idée de mettre à l'hameçon un des petits poissons que j'avais pris ; mais l'hameçon était trop petit, et la perche trop faible. J'ai pris alors une de ces belles cannes que vous aviez cueillies, j'ai attaché à ma ficelle un hameçon plus gros, et bientôt ce gros gaillard étendu là a saisi l'appât, y est resté attaché, et a payé de sa vie sa voracité. Cependant, si vous n'étiez pas venu à mon secours, j'aurais été forcé de le lâcher, ou il m'aurait entraîné dans l'eau, car il était plus fort que moi. »

Nous examînâmes toute sa pêche : les petits poissons me parurent être de la famille des harengs et des truites et le grand un véritable saumon. Je me hâtai de les ouvrir, et je les frottai en dedans avec du sel, afin de les apporter frais à Falkenhorst. Pendant cette occupation, mon fils prit son bain ; j'eus le temps de garnir encore quelques sachets de sel avant son retour : nous commençâmes alors à atteler nos bêtes et à les charger ; nous remîmes les planches sur le pont, et nous reprîmes le chemin de notre demeure.

Environ à moitié chemin, Bill, qui nous

précédait, s'éloigna de nous rapidement, et nous avertit, par ses aboiemens, qu'elle venait de découvrir quelque gibier. En effet, nous la vîmes bientôt poursuivre un animal qui fuyait devant elle en faisant des sauts étonnans. La chienne, en le chassant toujours, le fit passer assez près de nous, à portée du fusil; je tirai dessus, mais sa course était si rapide que je le manquai. Ernest, qui me suivait à quelque distance, averti par mon coup de feu, prépara le sien, saisit, pour tirer, un instant où ce singulier animal cherchait à gagner les grandes herbes pour s'y cacher; il remarqua la place, et le tira si adroitement qu'il le fit tomber mort à l'instant même. Je courus joindre mon fils, très curieux de savoir quelle espèce d'animal il venait de tuer, et nous trouvâmes la plus singulière bête qu'il soit possible d'imaginer. Elle était de la grandeur d'une brebis, portait une queue de tigre; son museau et son poil ressemblaient à ceux d'une souris; ses dents étaient de la forme de celles du lièvre; mais beaucoup plus grandes; les pates de devant comme celles de l'écureuil, mais excessivement courtes, et celles de derrière longues

comme des échasses et d'une forme très extraordinaire. Nous regardâmes long-temps en silence cet animal curieux ; je ne pouvais absolument me souvenir d'avoir jamais rien vu de semblable dans les gravures d'histoire naturelle, ni dans les descriptions des voyageurs. Ernest, après l'avoir bien regardé, interrompit notre silence par un cri de joie : « Est-ce bien moi qui ai tué ce monstre? dit-il en frappant des mains : que dira ma mère, que diront mes frères? comme ils vont être étonnés! et que je suis heureux d'avoir fait cette belle chasse! Mon père, comment croyez-vous que cette bête se nomme? je donnerais tout au monde pour le savoir.

LE PÈRE. Et moi aussi, mon cher Ernest, mais je ne le sais pas plus que toi ; ce qu'il y a de sûr, c'est que tu es en jour de bonheur ; je vais bientôt t'appeler mon petit Hercule. Tu es aussi quelquefois mon petit savant, et nous allons tous les deux examiner attentivement cet animal, pour tâcher de découvrir à quelle classe de quadrupèdes il appartient ; cela nous conduira peut-être à connaître son nom.

ERNEST. C'est tout au plus si c'est un qua-

drupède; ses petites jambes de devant ressemblent plutôt à de petites mains, comme celles des singes.

Le Père. Ce sont pourtant des jambes; mais classons-le dans les bêtes alaitantes : il appartient à cette espèce, nous n'en pouvons douter : examinons ses dents.

Ernest. Il en a quatre incisives, comme l'ecureuil.

Le Père Ainsi nous voyons que c'est une bête rongeuse, cherchons maintenant les noms connus de cette espèce.

Ernest. Je ne me rappelle, outre l'écureuil, que les souris, les marmottes, les lièvres, les castors, les porcs-épics et les sauteurs.

Le Père. Les sauteurs! tu me conduis là tout-à-fait sur la trace; la bête a complétement la construction d'un *lièvre sauteur*, seulement il est le double plus grand que ceux dont j'ai lu la description..... Attends, il me vient une idée; je parie que nous avons la un individu de la grande espèce des sauteurs, qu'on appelle des *kangourous*[1]: cet

1. C'est le nom d'un quadrupède découvert à la Nouvelle-Hollande par le capitaine Cook. Il est de l'ordre des animaux ron-

animal appartient proprement à la classe des *didelphes* ou *philandres*, parce que la femelle, qui ne porte jamais qu'un petit, le porte dans une espèce de bourse placée entre les jambes de derrière. Autant que je le sache, il n'a été trouvé jusqu'à présent que sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, où le célèbre navigeteur Coock l'a découvert le premier. Ainsi tu peux doublement te féliciter d'avoir tué un animal si rare et si remarquable.

Ernest. Il s'en est peu fallu que vous ne m'ayez enlevé cet honneur : comment se fait-il, papa, que vous l'ayez manqué? vous savez tirer mieux que moi ; j'avoue qu'à votre place j'en serais vivement piqué.

geurs, et tient du chien lévrier, du lièvre, et surtout de la gerboise. Il a, comme ce dernier animal, les pates de devant extrêmement courtes, et celles de derrière très-longues ; mais la gerboise n'excède pas la grosseur d'un lapin, et le kangourou parvient à celle du mouton.

Lorsque le kangourou marche, il saute sur ses jambes de derrière, tenant celles de devant pressées contre sa poitrine, et à l'aide de sa queue, qui lui sert comme d'une espèce de levier ; de cette manière il marche assez vite, et quant il est poursuivi, il fait des sauts de vingt à vingt-huit pieds d'étendue, et de cinq à six de hauteur. Dans l'état de repos, il étend sa queue, s'assied dessus, ou plutôt a l'air d'être debout, sa tête levée et ses pates de devant pendantes : il s'en sert, comme les écureuils, pour porter son manger dans sa bouche. Elle est petite, ainsi que sa tête ; et sa queue, dont il frappe son ennemi, paraît être son seul moyen de défense. Sa chair est médiocre. (Dict. d'Hist. nat.)

Le Père. Bien au contraire, mon fils, je m'en réjouis.

Ernest. Ah! voilà, par exemple, ce que je ne puis comprendre, qu'on puisse se réjouir d'avoir manqué un coup; expliquez-moi cela.

Le Père. Je m'en réjouis, parce que j'aime mieux mon fils que moi-même, que je partage son plaisir et sa petite gloire bien plus vivement que si j'avais fait ce coup moi-même. » Ernest, touché, vint m'embrasser: « Bon père, me dit-il, je reconnais bien là votre amour paternel. — Et ta reconnaissance augmente ma joie, lui dis-je en lui rendant son embrassement; mais traînons à présent la bête jusqu'à notre claie. » Ernest me pria de l'aider plutôt à le porter; il avait peur de salir ce beau poil couleur de souris, en le traînant par terre; sa remarque me paraissait fondée. Je liai donc avec une corde les quatre jambes du kangourou, et nous le portâmes avec peine, au moyen de deux cannes, jusqu'à notre claie; sur laquelle nous l'attachâmes. Bill, qui l'avait la première découvert et chassé, avait perdu sa piste, et rôdait de tous côtés dans les hautes

herbes, sans doute avec l'espoir de le trouver : nous l'appelâmes et la comblâmes de caresses ; mais cette récompense ne lui suffisait pas ; elle se mit autour du kangourou, dont la blessure saignait encore, et cherchait à le lécher. J'eus alors l'idée de le saigner entièrement, de peur que, dans un climat aussi chaud, on ne pût le conserver. Notre bonne chienne fut très contente de son repas, et nous continuâmes gaiement notre route vers Falkenhorst Chemin faisant, notre conversation roula sur l'étude de l'histoire naturelle, sur la nécessité de l'étudier de bonne heure et d'apprendre à classer les plantes et les animaux d'après leurs marques distinctives ; c'est ainsi que nous étions parvenus, au moyen de l'examen des dents, à reconnaître notre kangourou. Ernest me pria de lui dire sur cela tout ce que je pourrais me rappeler : « C'est, lui dis-je, une bête particulière, mais qui n'a pas encore été bien observée, et qui fournit peu à la narration. Ses jambes de devant, ainsi que tu le vois, ont à peine en longueur le tiers de celles de derrière ; c'est tout au plus s'il peut s'en servir pour marcher ; mais, avec leurs

longues jambes de derrière, ils font des sauts énormes comme les puces et les sauterelles. Leur nourriture consiste en herbes et en racines, qu'ils arrachent très adroitement avec les pates de devant. Ils s'asseyent sur celles de derrière, reployées, comme sur une chaise, pour regarder par dessus l'herbe haute; ils s'appuyent sur leur queue, qui a beaucoup de force; elle leur sert aussi à sauter et à les repousser fortement de la terre : on prétend que le kangourou, privé de queue, ne peut presque pas sauter. »

Nous arrivâmes enfin heureusement, quoiqu'un peu tard, à Falkenhorst, et de très loin nous entendîmes les cris de joie qu'occasionait notre retour. Tout notre monde accourut au devant de nous; mais ce fut notre tour d'éclater de rire en voyant le plaisant costume des trois enfans : l'un avait une longue chemise de matelot qui traînait autour de lui comme la robe d'un spectre; l'autre était caché dans une paire de pantalons, qui étaient attachés autour du cou, et arrivaient jusqu'au bout du pied; le troisième avait une longue veste qui venait jusqu'à la chemise, et lui donnait l'air d'un porte-manteau am-

bulant : tous marchaient lourdement, embarrassés dans leur longs vêtemens ; mais se promenaient cependant avec fierté, comme des princes de théâtre. Après les avoir regardés en riant, je demandai à leur mère quelle était la cause de ces jeux de carnaval, et si elle avait voulu me donner un spectacle pour mon arrivée, en leur faisant jouer la comédie. Elle m'apprit que les garçons venaient aussi de se baigner, et que, pendant le bain, la bonne mère avait lavé leurs habits, qui ne s'étaient pas séchés aussi vite qu'elle l'avait espéré : son petit peuple impatient s'était jeté sur la caisse des habits de matelots, et chacun s'était vêtu suivant son goût : « J'ai mieux aimé, me dit-elle, que vous les trouviez sous ce déguisement bizarre, que nus comme de petits sauvages ; et je trouvai qu'elle avait eu raison. Alors vint notre tour de rendre compte de notre voyage : à mesure que nous avancions dans notre récit, on présentait, l'un après l'autre, tonne, cannes, sel, poissons ; et à la fin, avec un air triomphant, Ernest montra notre beau kangourou ; il fut d'abord entouré, admiré, et les chasseurs questionnés si vivement qu'ils

ne savaient auquel répondre. Fritz seul ne disait pas grand chose : je voyais clairement sur sa physionomie ce qui se passait dans son ame ; il était jaloux, au dernier point, de la belle chasse d'Ernest, mais il combattait fortement avec lui-même pour maîtriser sa mauvaise humeur : il y réussit enfin si bien qu'il vint se mêler à notre entretien, à notre gaieté, et que personne que moi ne put se douter de ce qui venait de se passer dans son intérieur. Il s'approcha du kangourou, et l'examina avec attention. « Oui, Ernest, dit-il à son frère en le caressant, tu as fait là une bien belle chasse, et tu as été adroit et heureux. Mais, n'est-ce pas, mon père, la première fois que vous irez à Zeltheim ou ailleurs pour quelque excursion, ce sera mon tour de vous accompagner, Ici, à Falkenhorst, nous n'avons jamais rien de nouveau; quelques grives, quelques pigeons dans nos filets, cela m'ennuie.

— Eh bien oui, mon cher Fritz, lui dis-je, je te le promets, parce que tu as combattu vaillamment ta mauvaise humeur et ta jalousie contre Ernest, à qui tu enviais son kangourou ; je ne manquerai pas de t'em-

mener lors de ma première excursion; peut-être demain irons-nous au vaisseau échoué. Mais permets-moi de te dire, mon cher Fritz, que tu devrais être bien plus fier de ce que j'ai assez bonne opinion de ta sagesse et de ta prudence pour te laisser ici la garde de ta mère et de tes frères, que de t'avoir fourni l'occasion de tuer ce kangourou : tu as fait ton devoir en ne te laissant pas entraîner, pour aller chasser, à quitter ceux qui nous sont chers, et je t'en loue et t'en aime davantage. Je dois aussi des éloges à Ernest de ce qu'il ne s'est pas trop livré à la vanité sur sa chasse extraordinaire, et qu'il ne vous a pas même raconté que j'ai honteusement manqué mon coup en tirant sur le kangourou. Savoir vaincre ses passions, mes chers enfans, et prendre de l'empire sur soi-même, est beaucoup plus beau que de donner adroitement la mort à une innocente bête; sans doute nous y sommes forcés dans notre position, et nous pouvons nous le permettre, mais non nous en enorgueillir.

Nous finîmes cette bonne journée par nos occupations ordinaires et par une distribution de sel à nos bêtes, pour lesquelles ce fut une

grande fête. J'écorchai ensuite notre kangourou, et il fut suspendu jusqu'au lendemain, pour être ensuite découpé par pièces, les unes destinées à notre premier repas, les autres à être salées et fumées. Turc et Bill firent un excellent repas avec ses entrailles, et nous en fîmes un très bon aussi avec nos petits poissons frits et nos pommes de terre; mais il fut court : nous désirions et cherchions le sommeil, dans les bras duquel nous fûmes bientôt ensevelis.

CHAPITRE XVII.

Nouveau butin sur le vaisseau échoué.

Au premier chant du coq je me levai, et, avant que le reste de la famille fût éveillé, je descendis de l'échelle, et je m'occupai du kangourou pour lui ôter, sans la gâter, sa belle robe gris de souris : et vraiment il était temps d'y penser; nos chiens s'étaient si bien trouvés, la veille, de leur repas d'entrailles qu'ils y avaient pris goût, et voulaient faire un déjeuner en règle avec la bête entière. Avant que je fusse au bas de l'échelle, ils avaient déja arraché la tête de l'animal, que

j'avais suspendu assez haut par les pieds de derrière ; et moitié amis, moitié ennemis, ils allaient se la partager, lorsque je vins à temps pour les en empêcher. Je trouvai que, n'ayant ni cave, ni garde-manger pour garantir nos provisions, il serait prudent de leur administrer une petite correction : ils se sauvèrent sous les racines, en murmurant et hurlant ; leurs cris réveillèrent ma femme, qui, ne m'ayant pas trouvé, descendit fort inquiète de savoir ce qui se passait. « Pour l'amour du ciel, me cria-t-elle, qu'arrive-t-il ? nos chiens sont-ils enragés... ?

Le Père. Pas du tout ; je leur faisais seulement un petit sermon touchant sur la tempérance et sur la nécessité de se vaincre soi-même.

La Mère. Il vaudrait mieux prêcher d'exemple, commencer par vaincre sa colère, et ne pas se laisser aller à la vengeance contre des animaux fidèles, qui ne savent pas le mal qu'ils font.

Le Père. Bonne ame de femme, lui dis-je en l'embrassant, tu voudrais qu'il n'existât point de bâton dans le monde. Je t'assure que je n'ai battu Bill et Turc ni par colère

ni par vengeance, mais par prudence et par précaution ; aussi ne leur ai-je pas fait grand mal : ils voulaient manger notre kangourou, que tu te réjouissais tant d'apprêter, et ne pouvant leur expliquer dans la langue des chiens, que j'ignore, que je ne l'avais pas mis là pour eux, il a bien fallu le leur faire comprendre en faisant succéder à leur voracité satisfaite une petite douleur corporelle qui leur fît craindre à l'avenir de s'y livrer : sans quoi, comme ils sont les plus forts, ils finiraient par avaler toutes nos provisions. »

Ma femme trouva que j'avais raison ; mais je la vis du coin de l'œil rôder autour des racines, et faire une caresse aux chiens pour les consoler. Pour moi j'allai déshabiller mon kangourou, et tâcher de lui ôter la peau tout entière sans l'endommager ; mais elle me donna tant de peine et j'avançai si peu que ma petite famille fut autour de moi et de sa mère, criant famine, avant que j'eusse fini mon ouvrage. J'allai ensuite au ruisseau me laver les mains, puis je changeai d'habit, en visitant la caisse du matelot, pour me présenter convenablement au déjeuner, et donner à mes fils l'exemple de la propreté, que

leur mère leur prêchait sans cesse. Je donnai, après déjeuner, l'ordre à Fritz de tout préparer pour aller à Zeltheim chercher notre bateau, et de là nous acheminer au vaisseau. Au moment du départ, voulant prendre congé de tous les miens, je ne trouvai ni Ernest ni Jack; leur mère ne savait, non plus que moi, ce qu'ils étaient devenus; mais elle soupçonnait qu'ils étaient allés chercher des pommes de terre, dont nous manquions. Je la chargeai de les gronder un peu, ne voulant pas qu'ils s'accoutumassent à s'écarter seuls et sans permission dans cette contrée inconnue; mais cette fois ils avaient pris Turc avec eux, ce qui me tranquillisa.

Nous nous mîmes en chemin après avoir fait nos tendres adieux à ma femme et à mon petit François; je lui laissai Bill, et je l'exhortai à ne pas s'inquiéter, et à se confier, pour avoir soin de nous, à la bonne Providence, qui nous avait si bien gardés jusqu'alors, et nous ramènerait encore cette fois sains et saufs auprès d'elle, lui rapportant beaucoup de choses utiles à notre bien-être; mais il n'y eut pas moyen de lui faire entendre raison sur ces voyages au vaisseau. Je la lais-

sai toute en larmes, et priant Dieu que ce fût le dernier.

Nous nous arrachâmes avec effort de ses bras et marchâmes très vite pour hâter notre retour : bientôt nous eûmes atteint et passé le pont ; alors, à notre grand étonnement, nous entendîmes des cris perçans de voix humaines, et presque en même temps nous vîmes sortir d'un buisson Ernest et maître Jack, qui se réjouissaient de nous avoir joué ce tour. « Ah! n'avez-vous pas cru que c'étaient des sauvages? disait Jack. — Ou bien nos gens du vaisseau? disait Ernest.

Le Père. Ou deux méchans petits polissons que j'ai bientôt reconnus, dis-je, et que je serais bien tenté de gronder comme ils le méritent, non pas pour leur petite malice, mais pour s'être éloignés de nous sans permission.

Ernest. Ah! papa, c'est que nous avons tant d'envie d'aller avec vous au vaisseau, nous avons pensé que vous nous refuseriez si nous vous le demandions ; mais que, lorsque vous nous verriez là si près, vous consentiriez à nous prendre avec vous.

Le Père. Fort mal calculé, mes enfans ;

peut-être y aurais-je consenti à Falkenhorst, quoique j'aie tant de choses à prendre et que vous eussiez occupé une place inutile sur le bateau : à présent, pour rien au monde je ne laisserais votre pauvre mère toute la journée dans l'inquiétude de savoir ce que vous êtes devenus, et vous mêmes vous ne pouvez le désirer ; j'ai d'ailleurs à vous donner pour elle une commission qui me tient fort à cœur. » Je les priai alors de lui dire que, suivant toute apparence, nous serions forcés de passer la nuit sur le vaisseau, et de ne la rejoindre que le lendemain au soir. Je savais que c'était ce qu'elle craignait le plus, et je n'avais pas eu le courage de la prévenir d'avance de cette probabilité : j'avais eu tort, car il était encore bien plus inquiétant pour elle de ne pas nous voir revenir, lorsqu'elle devait nous attendre. Mais il était essentiel d'ôter du vaisseau, s'il existait encore, tout ce qui pouvait être sauvé, vu que, d'un moment à l'autre, il courait les risques d'être complétement détruit, et que toutes nos espérances pour l'avenir eussent été englouties avec lui. D'après cela, j'instruisis mes fils de ce qu'ils devaient dire à leur mère ; je les

exhortai à lui obéir, à lui prêter secours ; et, pour que leur course ne fût pas sans utilité, je leur fis ramasser un peu de sel, et leur enjoignis d'être avant midi à Falkenhorst : je souffrais de sentir ma pauvre femme avec la double angoisse de notre départ et de l'absence prolongée de ses deux fils. Pour être sûr que cet ordre serait exécuté, je priai Fritz de prêter à Ernest sa montre d'argent, en lui assurant qu'il en trouverait une en or sur le vaisseau, et qu'il pourrait laisser la sienne à son frère : j'ajoutai que nous en aurions peut-être une aussi pour Jack. Cet espoir les combla de joie et les consola de ne pas nous suivre.

Après avoir pris congé de ces chers petits, nous montâmes sur notre bateau, et nous nous éloignâmes de la terre pour gagner le courant du ruisseau ; nous sortîmes ainsi promptement de la baie Sauveur, et nous arrivâmes heureusement au vaisseau, dont le ventre ouvert nous offrait une large entrée pour y monter. Aussitôt que nous fûmes débarqués, et que notre bateau fut solidement attaché, notre premier soin fut de chercher de bons matériaux pour construire

un radeau. Je voulais commencer par exécuter l'excellente idée de mon fils Ernest. Notre bateau de cuves n'ayant pas assez d'espace ni de solidité pour transporter une charge considérable, nous eûmes bientôt trouvé un nombre suffisant de tonnes d'eau qui me parurent très bonnes pour ma construction. Nous les vidâmes aussitôt, nous les rebouchâmes avec soin, et nous les jetâmes dans la mer, après les avoir attachées fortement avec des cordes et des crampons aux parois du vaisseau qui étaient les plus solides; cela fait; nous établîmes sur ces tonnes un plancher très fort, auquel nous fîmes avec d'autres planches un rebord d'un pied de hauteur tout autour pour assurer sa charge, et nous eûmes alors un très beau radeau, sur lequel on pouvait mettre au moins trois fois plus de charge que sur notre bateau. Notre journée entière était déja passée dans ce pénible travail; nous nous étions à peine permis de manger un morceau de viande froide que nous avions apporté avec nous pour ne pas perdre de temps à chercher les provisions de bouche sur le vaisseau. Le soir, nous étions si fatigués,

Fritz et moi, que nous aurions été dans l'impossibilité de ramer pour arriver à terre, lors même que nos occupations ne nous auraient pas retenus; il fallut donc nous résoudre à passer la nuit sur le vaisseau; et, après avoir pris toutes nos précautions en cas de tempête, nous nous établîmes dans la chambre du capitaine, sur un bon matelas bien élastique et bien différent de nos hamacs; il nous provoqua tellement au repos et au sommeil que notre prudente résolution de veiller tour à tour de peur d'accident nous abandonna, et que nous nous endormîmes profondément tous les deux à côté l'un de l'autre jusqu'au grand jour. Nous nous réveillâmes avec une vive reconnaissance envers le Dieu qui nous avait donné une nuit si douce et si tranquille : nous nous relevâmes, et nous nous mîmes avec activité à charger notre radeau.

D'abord nous pillâmes complétement notre propre chambre, celle que nous avions habitée en famille sur le vaisseau, et tous les effets quelconques qui nous appartenaient avant le naufrage; de là nous passâmes à celle où nous avions si bien dormi, et nous

en enlevâmes jusqu'aux portes et aux fenêtres avec leurs garnitures : quelques riches caisses d'officiers se trouvaient là ; mais cette belle rouvaille et ces habits galonnés nous firen moins de plaisir que les caisses du charpentier et de l'arquebusier, renfermant tous leurs outils ; celles que nous pûmes soulever avec les leviers et le cylindre furent mises entières sur le radeau ; nous ôtâmes des autres ce qui les rendait trop pesantes. Une malle du capitaine était remplie d'une quantité d'objets précieux, dont sans doute il voulait faire commerce, soit avec les riches planteurs, du port Jackson, soit avec les sauvages. Il se trouva beaucoup de montres d'or et d'argent, des tabatières de toute espèce, des boucles, des boutons de chemises, des colliers, des bagues, enfin une pacotille considérable de toutes ces inutilités du luxe européen ; il y avait de plus une forte cassette remplie de louis d'or et de piastres, qui nous intéressa moins qu'une autre renfermant de très jolis services de table en acier fin, qui nous dispensaient de nous servir de ceux d'argent du capitaine, pour lesquels ma femme avait tant de respect. Mais la trouvaille

qui m'enchanta le plus, et pour laquelle j'aurais donné volontiers la cassette aux louis, fut une caisse renfermant quelques douzaines de jeunes plantes de toutes sortes de fruits européens, qu'on avait soigneusement empaquetées dans de la mousse pour les transporter. Je reconnus des poiriers, des pruniers, des orangers, des amandiers, des pêchers, des pommiers, des abricotiers, des châtaigniers, des ceps de vigne. Je revis avec un attendrissement que je ne puis décrire ces productions de ma chère patrie, qui embellissaient autrefois si agréablement ma simple demeure, et qui, si Dieu voulait les bénir, prospéreraient à présent sur un sol étranger. Nous découvrîmes un nombre de barres de fer et de fortes masses de plomb, des pierres à aiguiser, des roues de chariot toutes prêtes à monter, tous les instrumens d'un maréchal ferrant; des pioches, des pelles, des socs de charrue, des paquets de fil de fer et de cuivre, des sacs pleins de grain de maïs, de pois, d'avoine, de vesces; même un petit moulin à bras. On avait chargé entièrement le vaisseau de tout ce qui peut être utile dans une colonie naissante et si éloignée,

et rien n'avait été oublié. Nous trouvâmes un moulin à scier décomposé, mais dont chaque pièce était numérotée, et si bien arrangé qu'il n'y avait rien de si facile que de le monter si on voulait s'en servir.

Que devais-je maintenant prendre ou laisser de ces trésors? Il nous était impossible de les emporter tous dans un voyage; mais les laisser sur le vaisseau tombant en débris et exposé à chaque instant à une destruction complète, c'était courir le danger de les perdre, et tout était pour nous à regretter.

« Ah! dit Fritz laissons d'abord cet argent et la caisse aux bijoux, à l'exception des montres que nous avons promises à mes frères: le reste ne nous servirait à rien.

— Je suis bien aise, mon cher fils, lui dis-je, de t'entendre ainsi parler de l'or, cette idole si généralement adorée; nous ferons donc comme tu le dis, et nous nous déciderons pour ce qui est vraiment utile, comme la poudre, le plomb, le fer, le blé et les arbres fruitiers, les instrumens de jardinage et d'agriculture; prenons-en autant qu'il nous sera possible: si après il reste quelque vide, nous donnerons dans le luxe; com-

mence seulement par prendre dans la caisse aux marchandises de prix les deux montres que j'ai promises, et tu garderas pour toi la plus jolie. »

Nous chargeâmes ensuite notre radeau, non sans peine et sans un rude travail ; nous y mîmes de plus un long et beau filet à poisson, tout neuf, et la grande boussole du vaisseau dans sa caisse. Avec ce filet, Fritz rouva par hasard une paire de harpons et un dévidoir à cordage, comme on les emploie à la pêche de la baleine. Fritz me pria de lui permettre de placer ce dévidoir, avec les harpons attachés au bout de la corde, sur l'avant de notre bateau de cuves, et de le tenir prêt au cas que nous rencontrassions quelque gros poisson. Comme il est très rare d'en trouver aussi près de terre, je lui permis cette fantaisie innocente. L'après-midi était arrivée avant que d'avoir complété notre chargement; car non seulement notre radeau fut rempli autant qu'il pouvait contenir, mais notre bateau le fut aussi. Lorsque nous voulûmes pousser notre radeau en pleine mer, nous tirâmes fortement avec la corde préparée pour le diriger, et qui était

clouée à l'un de ses angles ; une fois qu'il fut lancé avec une peine inouïe, nous attachâmes cette corde au bateau, et nous le remorquâmes ainsi lentement, et non sans crainte d'un accident contre la côte.

CHAPITRE XVIII.

La tortue attelée.

Le vent facilita beaucoup notre travail, il enflait gaiement notre voile ; la mer était calme, et nous avançâmes bientôt considérablement sans aucune inquiétude. Fritz remarquait depuis long-temps un objet assez considérable qui surnageait à quelque distance ; il me pria de regarder avec la lunette ce que ce pouvait être. J'examinai bien distinctement, et vis que c'était une tortue endormie qui s'était mise au soleil sur la superficie de l'eau, d'après les mœurs de ce singulier animal ; elle ne paraissait point s'apercevoir de notre approche. Fritz eut à peine connu ce que c'était qu'il me conjura de cingler doucement près de cette extraordinaire créature pour l'examiner à

son aise : j'y consentis, mais, comme il me tournait le dos, et que la voile se trouvait entre nous deux, je ne remarquai point ce qu'il voulait faire, jusqu'à ce qu'un coup très sensible, le sifflement du dévidoir à corde, puis un second coup, et l'entraînement subit du bateau, m'en firent apercevoir. « Pour l'amour de Dieu, m'écriai-je, qu'as-tu fait, Fritz? veux-tu nous faire périr? je ne suis plus le maître du bateau.

— Je l'ai attrapée, je l'ai touchée, s'écriait-il sans m'entendre, avec la plus vive joie; pour le coup la tortue est à nous, elle ne m'échappera pas. Une tortue, mon père! c'est cela qui est une belle prise, et qui nous nourrira long-temps! »

Je fus alors assuré que le harpon lancé par Fritz avait accroché la tortue, qui, se sentant blessée, était maintenant en fuite, et, tirant impétueusement la corde du harpon qui était attachée au grand dévidoir fixé sur notre avant, entraînait ainsi rapidement notre bateau. Je baissai à la hâte notre voile; je me précipitai sur la proue du bâtiment pour couper la corde avec une hache, et laisser aller la tortue et le harpon; mais Fritz me

retint le bras, en me priant instamment d'attendre encore; il m'assura qu'il n'y avait point de danger pressant, qu'il serait extrêmement fâché de perdre ainsi tout à la fois sa belle proie, son harpon et une excellente corde; qu'il allait tenir la hache, et qu'il couperait lui-même la corde au moment où ce serait nécessaire. Je cédai enfin, en l'exhortant à faire bien attention pour que nous ne fussions pas renversés ou entraînés contre des écueils.

Ainsi conduits par la tortue, nous voguions avec une dangereuse rapidité, et nous avions assez à faire de tenir avec le gouvernail le bateau en direction droite, et à ne pas être renversés par quelques sauts de côté, que les mouvemens tortueux de notre singulier guide pouvaient nous faire faire; mais, ayant remarqué qu'il prenait son chemin vers la haute mer, je remis bientôt les voiles, et, comme le vent soufflait fortement contre terre, la tortue trouva notre résistance trop forte, et retourna ainsi contre la côte, mais bientôt elle nous porta dans le courant qui conduit de la baie Sauveur au ruisseau, et dès qu'elle l'eut passé elle nous entraîna droit

vers les environs de Falkenhorst, où heureusement aucun des écueils dont cet endroit était garni ne nous fit échouer. Je vis bientôt avec certitude que la marée nous pousserait sur un fond de sable doucement élevé. En effet, à une portée de fusil du rivage, nous fûmes jetés avec une commotion assez violente sur un bas-fond; et par bonheur notre bateau resta droit; je sautai aussitôt dans l'eau, dont je n'avais au plus que jusqu'aux genoux, pour donner à notre conducteur la récompense de notre frayeur et de notre peine: il avait plongé, et on ne le voyait plus; mais conduit par la corde du harpon, j'arrivai jusqu'à la bête; je la trouvai étendue au fond de l'eau sur le sable, et, pour abréger sa souffrance, je me hâtai de lui couper la tête d'un coup de hache : peu à peu elle perdit son sang et la vie. Fritz alors, pour se faire entendre des nôtres, dont nous n'étions pas très éloignés, jeta un cri de triomphe, et tira un coup de feu, qui les rendit si alertes et si curieux, que nous les vîmes bientôt arriver en courant au rivage: alors lui-même sauta hors du bateau, mit la tête de notre gibier de mer sur son fusil,

alla dans l'eau jusqu'à terre, fut presque en même temps que moi sur le rivage, et fut reçu de nos amis avec une vive et turbulente tendresse accompagnée de salutations et de questions.

Après quelques doux reproches de ma femme sur ce que nous l'avions abandonnée aussi long-temps, on raconta, et on écouta avec un grand intérêt et beaucoup d'éclats de rire l'histoire de la tortue. La bonne et pieuse mère en frémit et remercia Dieu de ce que cette aventure n'avait pas eu de suites fâcheuses; mais nous fûmes tous extrêmement surpris de ce que, du premier coup de harpon, Fritz eût rencontré si juste le cou de la tortue, qui est la partie la plus faible, et qui, par bonheur, dans le sommeil de l'animal, se trouva être tout-à-fait dehors de sa *carapace* ou *plastron* : c'est ainsi qu'on nomme l'écaille qui la recouvre. Comme à la moindre attaque elle retire entièrement en dedans son cou, elle enfonça elle-même ainsi le harpon plus avant, et il se trouva engagé sous sa dure enveloppe; mais il n'en était pas moins extraordinaire qu'elle eût eu la force d'entraîner si rapidement notre bateau et notre

radeau, tous deux si considérablement chargés.

Lorsque notre récit fut fini, je priai ma femme d'aller avec ses deux petits cadets chercher la claie et les bêtes de trait à Falkenhorst, afin de mettre au moins le soir même une partie de notre butin en sûreté. Une tempête, ou seulement la marée, pouvait nous enlever le tout pendant la nuit. Cependant, comme le reflux continuait encore, et que nos bateaux se trouvaient déja presque à sec, je profitai de ce moment pour les affermir sans ancre autant que je le pouvais. Je roulai avec des leviers deux puissantes masses de plomb de dessus le radeau contre la côte et sur le rivage, puis, avec deux fortes cordes, je liai le bateau et le radeau à ces masses, et je pus alors espérer qu'ils ne seraient pas facilement entraînés.

Pendant ce travail la claie arriva : nous chargeâmes dessus la tortue, et avec elle quelques pièces peu pesantes, comme des matelas, des toiles, etc. etc.; car j'estimai que la tortue seule pesait au moins trois bons quinteaux; nous eûmes besoin de toutes nos forces réunies pour la poser sur la claie : et,

pour pouvoir la décharger à la maison, nous fûmes obligés de l'accompagner tous. Nous marchâmes ainsi joyeux jusqu'à Falkenhorst, ayant assez à faire de répondre aux trois petits qui nous assaillaient de questions sur nos trouvailles du vaisseau. La caisse d'argent et celle contenant les bijoux et les quincailleries leur tenaient surtout à cœur: leur frère aîné leur en avait dit quelques mots, et leur curiosité était excitée. « Papa, sont-elles sur le radeau? me demandait Ernest. Nous l'ouvrirons demain, n'est-ce pas? et j'aurai ma montre.

JACK. Moi, je veux encore avec la montre une jolie tabatière, puisqu'il y en a tant.

FRANÇOIS. Moi je voudrais une jolie bourse toute pleine de pièces d'or.

LE PÈRE. Bien imaginé, mes petits. Ainsi Jack veut sans doute prendre du tabac sans en avoir, et François veut peut-être semer des louis pour qu'il en croisse?

JACK. Non, je n'aime pas le tabac, et je sais bien que nous n'en avons point; mais je voudrais avoir uue jolie boite pour cacher dedans toutes sortes de charmantes graines, des rouges, des noires luisantes, des violettes,

que je trouve ici sur les buissons : si jamais nous revenons en Europe, je les sèmerai dans notre jardin. J'ai aussi trouvé de jolis scarabées et des mouches de toutes couleurs, et je voudrais emporter tout cela.

FRANÇOIS. Et moi je garderai mon argent pour acheter des biscomes ; peut-être que quand ce sera la foire il viendra ici des marchands ; j'en ferai une grande provision pour tout le monde ; car c'est bien meilleur et plus tendre que le biscuit que maman nous donne.

LE PÈRE. Quant à la foire et aux marchands de friandises, tu t'en passeras encore long-temps, mon cher petit ; mais je te conseille de faire toi-même du biscome ; tu sais si bien prendre du miel ! » Le pauvre enfant devint tout rouge. Il y avait quelques jours qu'il avait découvert dans un arbre un essaim d'abeilles et de beaux rayons ; il voulut en prendre avec un bâton, tout l'essaim sortit en colère, et fondit sur lui ; il fut horriblement piqué au visage, et paya cher sa découverte, qui cependant pouvait devenir fort utile.

Ainsi babillant et badinant, nous arrivâmes au pied de notre château. Nous eûmes

encore beaucoup de peine avec la tortue, que je fis mettre sur le dos pour lui ôter sur-le-champ son écaille et profiter de son excellente chair. Ma femme doutait que cela fût possible; mais je pris ma hache, je coupai et séparai les deux parties de l'écaille, qui sont liées ensemble par des espèces de cartillages; celle de dessus, qu'on nomme *carapace*, est extrêmement bombée; l'inférieure, ou celle de dessous, est à peu près plate, et s'appelle le *plastron*. Quand je les eus séparées, avec assez de peine, je découpai autant de chair qu'il nous en fallait pour un repas; je la posai proprement sur le plastron comme sur un grand plat, et je priai la mère de la faire rôtir ainsi dans sa propre écaille, sans autre assaisonnement que du sel, et je lui promis un des mets les plus friands et les plus renommés qu'elle eût mangés de sa vie.

« Tu me permettras au moins, me dit-elle, d'ôter ce vert qui pend de tous côtés, et qui ne me plaît pas à la vue.

Le Père. Tu as tort, chère amie; ce ne sera pas la première fois que ce qui aura déplu aux yeux plaira au goût; ce vert est la graisse de la tortue, qui a naturellement cette cou-

leur, et qui rendra notre rôti bien plus tendre et plus savoureux; mais si tu crois qu'il y en a trop, tu peux en ôter et la faire fondre à part pour t'en servir ensuite pour des soupes, qui seront parfaites. Nous allons saler tout ce que nous voulons conserver; mais tu peux donner aux chiens la tête, les pates et les entrailles, car il faut que chacun vive.

— O mon papa! s'écria Jack, je vous en prie, donnez-moi l'écaille.

— A moi! à moi! » s'écrièrent-ils tous à la fois. Je leur imposai silence, en leur disant qu'elle appartenait de droit à Fritz, puisqu'il l'avait harponnée, et que sans lui elle serait encore au fond de la mer. « Mais enfin, voyons, dis-je, ce que chacun de vous voudrait en faire, car ce n'est pas sans raison que vous désirez tous la posséder.

Ernest. Moi, je voudrais m'en faire un excellent bouclier pour me garantir contre les sauvages quand ils viendront nous attaquer.

Le Père. Petit égoïste! je te reconnais bien là; mais je me doute qu'en pareil cas tu la mettrais bravement sur ton dos, et tu te sau-

verais au plus vite. Et toi, Jack, qu'en ferais-tu?

Jack. Moi, j'en fabriquerais un charmant petit bateau qui nous ferait plaisir à tous. Quand j'aurais des pommes de terre, des karatas, ou autre chose à porter à la maison, je les mettrais dedans, et ils suivraient le fil de l'eau du ruisseau : ainsi nos provisions arriveraient ici sans me fatiguer.

Le Père. A la bonne heure; mais un petit radeau, une caisse, peuvent servir au même usage. Et toi, petit François, qu'en veux-tu faire?

François. Oh! je voudrais me bâtir une petite cabane, et je pensais que cette écaille ferait un superbe toît.

Le Père. Tout cela est fort bon, mes amis, si nous ne voulons que jouer; mais je désirerais que vous pensassiez plus à l'avantage commun qu'à votre sûreté personnelle, à votre commodité, ou enfin à vos passe-temps. Et à quoi M. Fritz, le possesseur légitime de cette écaille l'a-t-il destinée?

Fritz. A un bassin, que je placerai à côté de notre ruisseau, pour que ma mère puisse toujours avoir de l'eau propre pour ses besoins journaliers.

Le Père. Bien, fort bien, mon ami; honneur à l'inventeur du bassin! Voilà un usage d'une utilité générale, et qui sera exécuté dès que nous aurons de la terre glaise pour faire ce réservoir d'une base solide.

Jack. Ah, ha! eh bien! c'est moi qui fournirai la terre grasse; j'en ai là un tas sous ces racines.

Le Père. J'en suis bien aise : où l'as-tu prise?

La Mère. Il l'a prise ce matin sur la hauteur, où il en a découvert une couche; il s'est tellement sali qu'il m'a fallu faire une lessive en règle pour ce petit polisson.

Jack. Si je ne m'étais pas sali ainsi, bonne mère, jamais je n'aurais découvert cette terre qui nous sera fort utile. En revenant de chercher des pommes de terre, j'ai voulu suivre là-haut le bord du ruisseau pour m'amuser à le voir courir et faire ses jolies petites cascades; voilà que j'arrive à une grande place en pente arrosée par l'eau du ruisseau, et s glissante que je n'ai pu marcher; je suis tombé, et je me suis sali de la tête aux pieds: alors j'ai vu que c'était de la belle terre grasse, douce comme de l'huile; j'en ai fait de grosses boules, et je les ai apportées.

La Mère. Et tu t'es vanté de ta découverte comme si elle était la suite des recherches les plus empressées, tandis que tu ne la devais qu'au hasard; enfin tu l'avoues à présent, et je t'en loue.

Ernest. Dès que ce bassin d'écaille sera posé, je mettrai dedans les racines que j'ai trouvées et qui sont très sèches : je ne sais si c'est une espèce de rave ou de raifort : la plante avait plutôt l'air d'un arbrisseau; mais, comme elle m'était inconnue, je n'ai pas osé goûter de ces racines, quoique j'aie vu notre cochon en manger avidement.

Le Père. Tu as agi très sagement, mon fils; mais fais-moi voir ces racines : je suis bien aise que tu fasses attention à tout. Comment les as-tu découvertes?

Ernest. Je rôdais par-ci par-là, lorsque je rencontrai le cochon qui, avec son long museau, fouillait sous de petits arbrisseaux et avalait avidement quelque chose qui sortait de terre; je le chassai, et je trouvai à cette place un paquet de grosses racines que j'ai apportées à la maison, et que vous voyez.

Le Père. Si mon soupçon est fondé, tu as fait là une excellente découverte, qui, avec

les pommes de terre que nous avons déja, peut nous préserver de la famine tout le temps que nous resterons ici. Je crois que ces racines sont ce qu'on appelle *manioc*, dont on fait dans les Indes occidentales une espèce de pain ou de gâteau que l'on nomme *cassave*; mais pour cela il faut d'abord préparer la racine, qui, sans cette préparation, pourrait être un poison dangereux. Si tu as bien remarqué la place où tu as trouvé cette plante, et si nous en trouvons là ou ailleurs en assez grande quantité, nous essayerons cette préparation pour en faire du pain, et je crois qu'elle réussira. »

Tout en parlant nous avions déchargé notre claie, et je me mis en chemin avec mes fils pour en charger une autre, et la conduire avant la nuit à notre habitation. Nous laissâmes la mère et François pour nous préparer le souper, dont nous avions le plus grand besoin, après une journée aussi fatigante; la tortue était arrivée fort à propos. « Je te promets, me dit ma femme avec un sourire, que tu trouveras à ton retour de quoi reprendre des forces. »

En cheminant, Fritz me demanda si l'é-

caille de notre tortue était de cette espèce précieuse dont on fait des boîtes et d'autres bijoux, et s'il n'était pas dommage de l'employer pour un bassin de fontaine.

«D'abord, lui dis-je, rien n'est dommage dans notre position ; isolés de tout ce qui peut être nécessaire aux besoins de la vie, ton bassin serait de diamant que, s'il nous est utile, il ne vaut pas plus pour nous qu'une pierre brute. Ce n'est que par le luxe et le commerce que l'or et les pierres précieuses ont quelque valeur ; ensuite, pour te consoler, je te dirai que notre tortue, si bonne à manger, n'est pas celle dont l'écaille devient si belle. Cette dernière, qui s'appelle *caret*, ne se mange point ; sa chair est aussi malsaine et aussi mauvaise que celle de la tortue franche est saine et délicieuse. On prépare l'écaille des tortues caret par l'action du feu, qui sépare sa couche supérieure, et laisse la partie voûtée, qui est transparente et si belle à la vue. On peut aussi réunir toutes les rognures par la fonte : et s'en servir encore ; mais alors elle est moins belle et plus cassante. »

Quand nous fûmes arrivés vers le radeau,

nous chargeâmes sur la claie tout ce que nos bêtes pouvaient traîner; j'y mis d'abord deux caisses de nos propres effets, sûr que c'était ce qui ferait le plus de plaisir à ma femme, qui se servait à regret de ce qui ne lui appartenait pas; et dans l'une d'elles je savais que je trouverais quelques livres d'étude, et principalement une grosse et belle Bible. J'y mis ensuite quatre roues de char et le moulin à bras, qui me parut alors d'une grande importance par la découverte du manioc, et enfin toutes les bagatelles qui purent trouver place.

La bonne mère nous reçut avec une affabilité extrême lorsque nous arrivâmes tard et harassés à Falkenhorst avec tant de choses utiles. « Viens, me dit-elle toujours en souriant, je veux, avant le souper, te présenter un verre d'une excellente boisson que tu ne ne t'attendais pas à trouver ici, et qui te remettra de tes grandes fatigues; viens, ajouta-t-elle en me menant sous l'arbre dans un endroit frais et ombragé; voilà ma trouvaille à moi, et mon ouvrage de la journée: » elle me montrait un tonnelet passablement gros et debout, moitié en terre, et recouvert de

branches et de rameaux. Ma femme tira un petit bouchon, et remplit une noix de coco d'un liquide qu'elle me présenta, et que je reconnus bientôt : c'était du meilleur vin de Canarie. « Où donc as-tu pris cela? le sors-tu aussi de ton sac enchanteur?

— Pas tout-à-fait, me dit-elle, mais du bord de la mer, où je l'ai découvert en allant voir si je n'apercevais rien. Les enfans sont vite allés chercher la claie, nous l'avons amené, et je l'ai arrangé ainsi pour le tenir au frais en t'attendant. Ernest et Jack ont fait à côté un petit trou, et y ont adapté une branche percée dont ils ont ôté la moelle. Ernest a dit d'abord que c'était du vin, le meilleur qu'il eût jamais goûté. Je leur ai défendu d'en boire avant toi, et je l'ai rebouché avec un petit morceau de bois ; ils m'ont obéi et gardé le secret, ce dont je les loue. ».

Je fis de même, et, pour leur récompense, je leur en donnai à chacun la valeur d'un petit verre ; ils y prirent goût, et revinrent souvent à la charge, en demandant encore quelques gouttes de ce nectar ; mais, trouvant qu'ils devenaient un peu bruyans, je

craignis qu'il ne les enivrât, et je les éloignai de force du tonnelet, en faisant un petit sermon sur la nécessité de maîtriser ses passions, et de ne pas faire servir à nous ôter la raison ce que Dieu, dans sa bonté, nous a donné pour nous fortifier et nous réjouir par un usage modéré

Avec ces instructions et quelques menaces, je parvins à les calmer et à les éloigner du dangereux tonnelet, qui m'avait si complétement restauré que je pus encore monter, à l'aide de la poulie, les matelas dans notre chambre à coucher; mes fils les attachaient en bas : et bientôt nous eûmes des lits, où nous étions impatiens de nous étendre.

Mais la tortue nous appelait par la voix de ma femme, et elle avait bien aussi son attrait; je redescendis, et je savourai avec ma famille un des meilleurs repas que j'eusse faits de ma vie. Nous en remerciâmes Dieu en commun; puis nous nous hâtâmes d'aller chercher sur nos matelas un sommeil agréable et bienfaisant, que nous y trouvâmes bientôt.

CHAPITRE XX.

Nouveau voyage au vaisseau naufragé.

Je me levai avant le jour pour aller au bord de la mer visiter mes deux embarcations. Ma famille ne s'aperçut point de mon départ, et je ne voulus pas troubler son doux sommeil, cet utile réparateur des forces, dont les enfans ont principalement besoin. Je descendis donc doucement l'échelle ; j'avais laissé en haut le repos ; en bas, je trouvai le mouvement et la vie. Les deux dogues faisaient des sauts de joie autour de moi, en s'apercevant que j'allais en course ; le coq et les poules battaient de l'aile en chantant, et nos chèvres broutaient en remuant leurs longues barbes ; mais notre baudet, le seul dont j'eusse besoin dans ce moment-là, était encore étendu sur l'herbe, et ne paraissait point disposé à la promenade matinale à laquelle je le destinais : je l'éveillai un peu rudement, et l'attachai seul à la claie, ne voulant pas emmener la vache avant qu'elle eût donné son lait pour le déjeuner. Je n'eus pas besoin d'ordonner aux chiens de me

suivre, et je m'acheminai vers le rivage, agité tour à tour par l'espérance et la crainte : là je vis avec plaisir que, grace à mon ancrage de plomb et de barres de fer, mon bateau et mon radeau avaient résisté à la marée, quoiqu'elle les eût un peu soulevés. Sans tarder, je montai sur le radeau, et j'y pris une charge modérée, pour ne pas trop fatiguer mon grison, et pour être de retour à Falkenhorst pour le déjeuner. Mais qu'on juge de ma surprise lorsqu'en arrivant au pied de notre château aérien, je ne vis ni n'entendis aucun de ses habitans, quoique le soleil fût déja très élevé sur l'horison ! Je fis alors beaucoup de vacarme et un appel comme s'il eût été question d'aller à la guerre. Ma femme s'éveilla la première, et fut bien étonnée en voyant le jour si avancé. « Vraiment, me dit-elle, c'est le charme magique du bon matelas que tu m'as apporté hier qui m'a fait dormir si profondément et si longtemps ; il me paraît qu'il exerce aussi son influence sur mes quatre fils. En effet, ils avaient beau se frotter les yeux, ils avaient peine à les ouvrir : ils bâillaient, s'étendaient, se retournaient et se rendormaient. « Allons,

allons, debout! m'écriai-je encore une fois; plus on veut capituler avec la paresse, et plus elle vous retient dans ses lacs; de vaillans garçons comme vous doivent être éveillés au premier appel, et sauter vite et gaiement hors du lit.» Fritz, honteux d'y être resté si tard, fut le premier habillé. Jack le suivit de près, puis François; mais Ernest, toujours paresseux, fut debout le dernier.

« Est-il possible, lui dis-je, mon cher Ernest, qu'à ton âge tu te laisses devancer même par le petit François?

Ernest. Ah, papa! c'est si agréable de se rendormir après avoir été réveillé, on sent le sommeil revenir tout doucement, et ses idées se perdre. Je voudrais qu'on me réveillât ainsi tous les matins, pour avoir le plaisir de me rendormir.

Le Père. En vérité, voilà un raffinement de paresse dont je ne me doutais pas encore. Si tu prends cette habitude, Ernest, tu deviendras un être efféminé, et tu ne seras propre à rien. Il faut qu'un homme, même sans être comme nous dans une île déserte, songe aux moyens d'exister sans être à charge à la société; il doit faire avec courage et

promptitude ce qui est bien, sans penser à ce qui est commode ou agréable. Celui qui s'abandonne à tout ce qui flatte ses sens devient bientôt la victime de sa coupable complaisance; il est lui-même son plus cruel ennemi. La nature produit des poisons dont la saveur est agréable, mais malheur à ceux qui les goûtent! ils luttent en vain contre les angoisses et la mort. »

Après cette petite moralité, nous descendîmes tous; la prière précéda notre déjeuner, puis nous retournâmes sur le rivage pour achever de décharger le radeau, afin qu'à la marée descendante il fut prêt à rentrer en mer. Alors j'avais des aides, et je mis peu de temps à ramener à la maison deux cargaisons. Au dernier voyage, la marée commençait déja à atteindre nos bâtimens; je renvoyai bien vite ma femme et mes trois cadets, et je restai pour attendre, avec Fritz, que nous fussions tout-à-fait remis à flot; mais ayant vu Jack tourner autour de nous et tarder à suivre sa mère, je compris ce qu'il désirait, et je lui permis de s'embarquer avec nous. Peu après, la marée souleva tout-à-fait notre bateau, en sorte que nous pou-

vions déja ramer. Au lieu de nous diriger vers la baie Sauveur pour y mettre nos embarcations en sûreté, je me laissai entraîner par le beau temps, qui nous engagea à nous diriger vers le navire; mais nous ne parvînmes qu'avec beaucoup de peine, malgré un vent de mer très vif; à atteindre le courant qui devait nous y mener. Lorsque nous arrivâmes, il était beaucoup trop tard pour entreprendre quelque chose d'important, et je ne voulais pas donner à ma femme l'inquiétude d'une autre nuit d'absence. Je me proposai de prendre seulement à la hâte ce qui se présenterait. Nous parcourûmes donc le vaisseau pour chercher toutes sortes de bagatelles qui pussent être facilement transportées. Jack courait et grimpait partout, ne sachant ce qu'il devait choisir; il arriva bientôt avec grand bruit, traînant une brouette, et se réjouissant beaucoup d'avoir trouvé un véhicule pour transporter commodément les pommes de terre à Falkenhorst; mais Fritz m'apporta l'excellente nouvelle qu'il avait trouvé derrière un enclos de planches, dans le corps du vaisseau, une pinasse (espèce de petit bâtiment dont la

proue est carrée) démontée, avec tout son attirail, et même deux petits canons pour l'armer. J'en fus si enchanté que je laissai tout le reste pour courir à l'enclos Mon fils ne s'était pas trompé : mais je pensai qu'il faudrait un terrible travail pour remonter cette machine et la mettre en mer : j'y renonçai pour le moment, et je rassemblai quelques ustensiles de ménage et ce que je trouvai de plus utile, comme une grande chaudière de cuivre, quelques plateaux de fer, de grandes râpes à tabac, deux pierres à aiguiser, un petit tonneau de poudre à tirer, et un autre plein de pierres à feu, qui me firent grand plaisir. La brouette de Jack ne fut pas oubliée ; j'en pris même encore deux autres, avec quelques courroies pour les mener, et qui se trouvèrent dedans. Tout cela fut vite porté sur le bateau, sans nous donner même le temps de manger. Nous nous rembarquâmes promptement pour ne pas être surpris par le vent de côte, qui ne manque jamais de s'élever vers le soir. En nous approchant heureusement du rivage, nous aperçûmes avec surprise une troupe de petites figures qui étaient rangées debout sur

une longue file au bord de la mer, et qui avaient l'air de nous regarder avec curiosité; elles étaient toutes vêtues d'un uniforme noir, avec des vestes blanches et de grosses cravates, et laissaient pendre leurs bras négligemment le long du corps; quelquefois cependant elles paraissaient les étendre avec tendresse comme si elles avaient voulu nous embrasser ou nous faire un signe d'amitié.

« Je crois, en vérité, dis-je à mes enfans qui regardaient cette apparition de tous leurs yeux, que nous sommes dans le pays des Pygmées, qui nous ont découverts, et qui veulent former avec nous une alliance fraternelle.

Jack. Oh! non, papa, ce sont sûrement des Lilliputiens, quoiqu'ils soient un peu plus gros que ceux dont j'ai lu la description dans les *Voyages de Gulliver*.

Le Père. Tu crois donc que ces voyages sont vrais, qu'il y a vraiment une île de Lilliput habitée prr des hommes en miniature?

Jack. Mais Gulliver le dit. Il a aussi trouvé des hommes d'une grandeur extraordinaire, et puis une île habitée par des chevaux....

Le Père. Et dans toutes ces trouvailles, il

n'y a de vrai que la riche imagination de l'auteur, qui a pris ce moyen pour dire de grandes vérités sous le voile de l'allégorie. Sais-tu ce que c'est, Jack, qu'une allégorie?

JACK. C'est, je crois, à peu près comme une parabole.

LE PÈRE. Oui, elles ont beaucoup de rapport.

JACK. Et les Pygmées dont vous parliez, est-ce qu'il y en a par le monde?

LE PÈRE. Pas plus que des Lilliputiens, et c'est aussi une fiction poétique, ou une erreur de quelques anciens navigateurs, qui auront pris des troupes de singes pour de petits hommes.

FRITZ. Je crois qu'il en est de même de ces petits hommes qui nous tendent les bras; je commence à distinguer qu'ils ont des becs, et que leurs bras sont de courtes ailes pendantes : quels drôles d'oiseaux!

LE PÈRE. Tu as raison, mon fils, ce sont des manchots [1]. C'est une espèce d'oiseau

1. Le manchot est un oiseau du genre des oies, qui se trouve vers le détroit de Magellan; il est de la grosseur d'une poule d'Inde; il y en a de plusieurs espèces; il a les plumes du dos noires, et celles du ventre blanches. Il a le cou ovale, gros et entouré d'un collier de plumes blanches. Sa peau est extrêmement épaisse. Il n'a point d'ailes proprement dites, mais seulement

dans le genre des *boobies*. Ernest en tua un peu après notre arrivée. Ce sont d'excellens nageurs, mais ils sont incapables de voler; et se trouvent si embarrassés sur terre qu'ils ne peuvent éviter aucun danger; c'est une chasse parfaite pour les paresseux. »

Tout en causant j'avais dirigé doucement le bateau du côté du rivage pour jouir plus long-temps de ce singulier spectacle; mais à peine avions-nous atteint un bas-fond que mon étourdi de Jack sauta hors de son tonneau, et marcha, ayant de l'eau au moins jusqu'à la ceinture, vers la terre, avant que les pingoins pussent s'en douter; il commença à s'escrimer sur eux avec son bâton, de manière à en renverser au moins une demi-douzaine; ils n'étaient point morts,

deux ailerons, qui paraissent comme du cuir et pendent des deux côtés en façon de petits bras. Ces oiseaux n'ont de plumes que dans le haut, très courtes, et mélangées de blanc et de noir; ces ailerons leur servent à nager comme deux petites rames, mais pas dutout à voler. Ils ont la queue courte, les pieds noirs et plats; leur bec est étroit, un peu plus grand que celui du corbeau; ils marchent la tête droite et élevée, laissant pendre leurs ailerons des deux côtés comme si c'étaient des bras; ils tiennent aussi leur corps droit, marchent volontiers en troupes, se rangent en files au bord de la mer, ensorte qu'à les voir à quelque distance on les prendrait pour de petits hommes. Leur chair est rance et huileuse; mais leur peau est si dure qu'on aurait de la peine à les tuer s'ils étaient moins stupides; ils se laissent prendre à la main, et le moindre coup les étourdit et les fait tomber. (Valm. de Bom.)

mais abasourdis : les autres, se voyant accueillis avec si peu de politesse, se précipitèrent dans la mer, plongèrent aussitôt, et disparurent à nos yeux.

Fritz murmura beaucoup de ce que son frère les avait ainsi épouvantés et mis en fuite, avant qu'il eût eu le temps de tirer dessus ; mais je me moquai de cet éternel tireur, qui voulait employer sa poudre contre des animaux qui se laissent prendre avec la main et ne font nulle résistance : je tançai Jack aussi de s'être jeté dans l'eau au risque de se noyer. Pendant que je grondais, les oiseaux, qui n'avaient été qu'étourdis, se relevèrent sur leurs jambes et commencèrent à marcher en dandinant avec gravité, de la manière la plus plaisante. Je ne voulais pas cependant que la chasse de Jack fût perdue ; je les saisis par le cou, je leur attachai les jambes avec des roseaux, en prenant bien garde de ne pas les blesser, et nous les couchâmes sur le sable, en attendant que nous eussions débarqué nos trésors ; mais le soleil baissait, et désespérant d'en venir à bout avant la nuit close, chacun de nous se borna à remplir une brouette, afin de rapporter au moins quel-

que chose au logis. Je demandai qu'on prît d'abord les râpes à tabac et les plateaux de fer ; nous chargeâmes aussi nos pingoins tant morts que vivans, et nous nous mîmes promptement en route. En approchant de Falkenhorst, j'entendis avec plaisir que nos chiens vigilans annonçaient, par de forts aboiemens, l'approche de quelqu'un; mais, dès qu'ils nous eurent découverts, ils furent les premiers à venir au devant de nous, et à nous accueillir avec de grandes démonstrations de joie : la manière dont ils l'exprimèrent était si brusque qu'ils renversèrent mon pauvre Jack, qui avait assez de peine à mener sa brouette; elle menaçait à chaque pas de l'entraîner ; il s'en vengea par deux bons coups de poing qu'il distribua à ses amis Turc et Bill; ils en furent si peu effrayés qu'ils sautaient contre lui toutes les fois qu'il reprenait sa brouette, et le combat recommençait au grand divertissement de ses frères, qui étaient accourus et qui l'aidèrent à se retirer d'affaire.

La bonne mère fut très contente et des brouettes et de leur charge, à l'exception cependant des râpes de tabac. « Au nom du ciel,

me dit-elle, que veux-tu faire de ces râpes, comptes-tu rendre tes quatre fils priseurs comme toi? Heureusement, je ne crois pas qu'il y ait ici du tabac.

Le Père. Non, non, chère amie, sois tranquille, ce n'est point pour la jouissance du nez que j'ai appporté ces râpes; je suis enchanté de perdre moi-même la mauvaise habitude du tabac, bien loin de vouloir que mes fils la prennent. Allons, enfans, leur dis-je en leur montrant nos pingoins, ayez soin de cette nouvelle volaille. » Je leur ordonnai de les attacher un à un par le pied avec un de nos canards ou de nos oies, pour qu'ils commençassent à s'apprivoiser et à faire société avec leurs nouveaux camarades. Mais cet essai fut long et incommode pour nos pauvres bêtes emplumées, qui ne comprenaient rien aux acolytes qu'on leur donnait. Ma femme me montra une provision de pommes de terre qu'elle avait récoltées pendant notre absence, ainsi qu'une quantité de ces racines que j'avais prises pour du manioc, et je ne m'étais pas trompé; je lui donnai beaucoup d'éloges sur sa diligence et sa prévoyance, ainsi qu'au petit François et à Ernest.

François. Oui papa, nous avons bien travaillé; et que direz-vous quand nous aurons bientôt une belle récolte de maïs, de melons, et de l'avoine et des courges? Maman a planté de tout cela dans les trous que nous avons faits en arrachant les pommes de terre.

La Mère. Moi, je dirai que M. François est un petit babillard indiscret. Pourquoi vas-tu trahir ainsi mon secret? tu m'as ôté tout le plaisir que je me promettais d'avance de la surprise de ton père, en voyant lever mes plantations.

Le Père. Je suis fâché, chère amie, que tu n'aies pas ce petit plaisir de plus; mais je t'assure que je n'en ai pas moins pour le savoir à l'avance. Dis-moi, je t'en conjure, où as-tu pris toutes ces semences et ces graines, et ce qui a fait naître cette idée lumineuse?

La Mère. J'ai pris les graines et les semences au fond de mon sac enchanteur, et c'est votre soif de butin et vos éternels voyages au vaisseau qui m'ont inspirée. J'ai pensé qu'avant que vous eussiez complétement pillé cette carcasse, vous ne songeriez pas à cultiver la terre, et que nous laisserions ainsi passer infructueusement toute la bonne sai-

son ; c'est ce qui m'a donné l'idée, en attendant que tu puisses t'occuper d'un jardin potager, de semer au moins mes graines dans la terre que nous avions remuée ; j'ai eu soin aussi de laisser toutes les plus petites pommes de terre pour qu'elles nous donnassent une bonne et abondante récolte.

Le Père. Très bien pensé ; mais notre pillage ne laisse pas aussi de nous être utile ; nous avons découvert aujourd'hui une pinasse toute neuve et démontée qui pourra nous rendre un jour de grands services.

La Mère. Je ne puis pas dire que cette découverte me fasse grand plaisir ; je ne désire nullement faire de nouvelles courses en mer ; mais, s'il le faut absolument ; je préférerais un bon bâtiment à ton bateau de cuves, si fragile et si mauvais.

Le Père. Eh bien, tu l'auras, si tu veux bien me laisser retourner au vaisseau : en attendant, donne-nous à souper : nous irons nous coucher, et j'espère que mes petits ouvriers seront plus diligens demain matin ; j'ai un nouveau métier à leur apprendre. » La curiosité fut excitée, mais j'attendis au lendemain pour la satisfaire.

CHAPITRE XXI.

La boulangerie.

Je réveillai mes enfans de bonne heure, en leur rappelant que j'avais à leur apprendre un nouveau métier. « Lequel? lequel? dirent-ils tous en sautant à bas de leur lit et en s'habillant promptement.

Le Père. Celui de boulanger, mes enfans; je ne le sais pas mieux que vous, mais nous l'apprendrons ensemble, et nous allons faire une fournée d'excellent pain, dont nous nous régalerons d'autant mieux que nous en avons été privés depuis que nous sommes sur cette plage. Donnez-moi ces plaques de fer que nous avons apportées hier, et les râpes à tabac.

La Mère. Vraiment je ne comprends pas ce que des râpes et des plaques de fer peuvent avoir de commun avec du pain frais; il vaudrait mieux avoir un four, et nous n'en avons point ici.

Le Père. Ces plaques de fer que tu as regardées hier avec tant de dédain, ma bonne amie, nous en tiendront lieu; il est vrai que

je ne promets pas encore de pains bien ronds et bien levés, mais des espèces de gâteaux plats, qui n'en seront pas moins excellens. Nous allons en faire l'essai avec les racines qu'Ernest a apportées; mais il faut d'abord, chère amie, que tu me fabriques un petit sac avec de la toile bien forte. »

Ma femme se mit sur-le-champ à l'ouvrage; elle ne se fiait pas trop à mes talens pour la pâtisserie. Elle remplit d'abord de pommes de terre la grande chaudière de cuivre que nous avions apportée, et la mit sur le feu, pour avoir quelque autre chose à nous offrir. Pendant ce temps, j'étendis par terre une grande pièce de toile, et je rassemblai ma jeune troupe autour de moi pour entreprendre notre grand œuvre; je remis à mes fils une râpe; je leur appris à en appuyer le bout sur la toile; puis je leur donnai des racines de manioc bien lavées, qu'ils râpèrent de si bon courage qu'avant peu chacun eut devant lui un tas de fécule qui ressemblait à de la sciure mouillée. Ainsi que tout ce qui était nouveau pour eux, cette occupation amusa beaucoup mes enfans; ils ne voyaient en elle qu'un badinage, et se

montraient l'un à l'autre cette espèce de farine, en disant d'un ton goguenard : « Allons donc! mange un peu de ton pain de raves râpées.

Le Père. Raillez, égayez-vous à votre aise sur cette excellente production; elle va vous donner bientôt un pain parfait, qui fait la principale nourriture de plusieurs peuplades de l'Amérique, et que les Européens qui habitent ces contrées préfèrent même à notre pain de froment. Il y a au reste plusieurs espèces de manioc : l'une croît très rapidement, et ses racines mûrissent en peu de temps; une seconde est un peu plus tardive; et il y en a enfin une qui, dit-on, ne produit qu'au bout de deux ans des racines mûres. Les deux premières espèces sont vénéneuses ou malsaines lorsqu'on les mange crues, mais la troisième peut se manger sans faire de mal; cependant on préfère les deux premières qualités, parce qu'elles sont plus productives et qu'elles atteignent plus vite leur mâturité.

Jack. Il faut être fou pour donner la préférence à celles qui sont du poison; grand merci de ce pain qui fait mourir (et le petit

mulin jeta sa râpe). Qui nous dit que nos racines ne sont pas de ces deux premières espèces?

Le Père. Je ne le crois pas : autant que je me le rappelle, l'espèce tardive tient, comme celle-ci, du genre des arbustes, et les deux autres sont des plantes grimpantes. Cependant, pour en être plus sûrs, nous allons d'abord presser notre fécule.

Ernest. Pourquoi la presser, mon père?

Le Père. Parce que, dans l'espèce malfaisante, ce n'est que le suc de la racine qui est nuisible, tandis que le marc desséché est au contraire très sain et très nourrissant. Pour agir ensuite avec prudence, avant de manger nos galettes, nous en donnerons quelque peu aux poules et au singe : si elles ne leur font point de mal, nous pourrons en manger avec sécurité.

Jack. Bien obligé; je ne veux pas non plus que mon singe soit empoisonné.

Le Père. Je ne crois pas, si c'est du poison, que nos animaux en mangent; ils ont pour cela un instinct qui n'est pas donné à l'homme; il doit y suppléer par le raisonnement : d'ailleurs, nous leur en donnerons trop peu pour qu'ils en meurent. »

Jack, comme les autres, se mit alors à râper de nouveau avec zèle; la peur du poisson avait pour un instant paralysé tous les bras; bientôt notre provision de manioc fut râpée; nous en avions un amas assez considérable sur la toile. Pendant ce temps-là ma femme avait achevé de coudre son sac; on le remplit de cette fécule, et notre ménagère le ferma en cousant fortement l'ouverture. Il fallut ensuite songer à faire une espèce de pressoir : je choisis pour cela une branche d'arbre un peu longue, droite et forte; je la coupai et j'en enlevai l'écorce; je fis ensuite à côté de notre arbre, et attenant à l'une des plus fortes racines, un plancher sur lequel je posai le sac, que je couvris de planches, je plaçai en travers la grosse branche, dont j'insinuai le bout le plus épais sous la grosse racine de notre arbre; je pendis à l'autre extrémité, qui avançait beaucoup au delà des planches, toutes sortes d'objets pesans, des morceaux de plomb, des enclumes, des barres de fer, qui la firent baisser contre terre, et pressèrent avec une force étonnante le sac de manioc, dont le suc coulait à gros bouillons et se répandait de tous côtés sur la terre.

Fritz. Voilà une machine bien simple et cependant bien commode!

Le Père. Certainement, c'est en mécanique le levier le plus simple, et il est d'une grande utilité.

Ernest. Je croyais qu'on ne se servait de levier que pour soulever de grandes masses, des pierres de taille ou d'autres choses fort pesantes; j'ignorais qu'on s'en servît pour comprimer.

Le Père. Mais, mon cher Ernest, tu vois bien que le point où le levier repose sur les planches doit toujours être le point d'appui ou de compression; celui où son extrémité touche à la racine serait sans doute le point qui soulève, si la racine n'était pas trop forte pour céder à la pointe du levier; mais alors la résistance sur le point de compression ou d'appui est plus forte, et presse parfaitement, comme tu le vois, notre farine de manioc. Les nègres ont cependant une autre manière, mais qui, pour nous, aurait été beaucoup plus longue : ils tressent avec de l'écorce d'arbre des espèces de paniers assez longs; ils les remplissent de manioc tellement serré qu'ils se raccourcissent et deviennent larges;

ils lés suspendent à de fortes branches d'arbres ; attachent au bas des pierres qui tirent ces paniers en long, et compriment ainsi le manioc, dont le jus coule à travers le treillage.

La Mère. Est-ce qu'on ne peut rien faire de ce jus ?

Le Père. Si fait ; les sauvages le font cuire et y mêlent beaucoup de poivre, et quelquefois du frais d'écrevisse de mer, puis le mangent comme un mets excellent. Les Européens le laissent reposer dans des vases jusqu'à ce qu'il forme un dépôt ; ils décantent ensuite le liquide, lavent ce dépôt avec de l'eau fraîche, puis le font sécher au soleil : ils obtiennent de cette manière un amidon très fin, dont on fait de l'empois pour le linge ; au reste, la pomme de terre renferme une fécule qui peut servir au même usage ; mais elle est moins nourrissante que le manioc.

La Mère. Et dis-moi, je te prie, faut-il absolument employer tout ce manioc à la fois ? Dans ce cas, nous ne pourrons faire autre chose de toute la journée.

Le Père. Pas du tout, ma chère amie :

quand cette farine est bien séchée, on peut la mettre dans des tonneaux, et lorsqu'elle est bien serrée, elle se conserve des années; mais tu verras que ce gros tas se réduira, en cuisant, à bien peu de chose, et qu'il ne nous en restera guère.

FRITZ. Papa, il ne coule plus une seule goutte du sac; ne pourrions-nous pas faire le pain tout de suite?

LE PÈRE. Je le veux bien; mais il serait plus prudent de ne faire ce matin qu'un petit gâteau d'essai pour le singe et les poules, et d'attendre à tantôt pour faire notre provision de pain, lorsque nous nous serons assurés que cet aliment ne peut nous faire aucun mal.»

Notre sac fut ouvert; on prit quelques poignées de la farine, qui était en effet assez sèche; on remua le reste avec un bâton, et on le mit sous la presse; on établit ensuite une de nos plaques de fer, qui était ronde et un peu convexe, sur des chenets de pierre; on alluma dessous un feu ardent, et dès qu'elle fut échauffée on étendit dessus de la farine délayée dans un peu d'eau avec une spatule de bois. Dès que le gâteau commença à jaunir par dessous, on le retourna pour le faire cuire de l'autre côté.

Ernest. Ah! que cela a bonne odeur! C'est bien dommage que nous ne puissions pas manger tout de suite de ce bon pain tout chaud!

Jack. Pourquoi donc pas? J'en mangerais sans la moindre peur; et toi aussi, François, n'est-ce pas?

Le Père. Oh, oh! qu'est donc devenue cette peur terrible d'être empoisonné, qui t'a fait jeter la râpe loin de toi? elle cède à présent à la gourmandise. Je crois bien qu'il ne vous ferait aucun mal, mais il vaut mieux attendre à ce soir; nous ne voulons pas même risquer de faire mourir toutes nos poules, nous n'en donnerons qu'à une ou deux et à maître Bertrand; ce sera le premier service qu'il nous aura rendu. »

Dès que le gâteau fut refroidi, on en émietta un morceau qui fut jeté à quelques poules; on en donna un autre au singe, qui le rongea avec un plaisir extrême, et, dans sa joie, fit de si plaisantes grimaces, que les enfans furent jaloux de ne pouvoir se régaler comme lui.

Fritz. A présent, je voudrais savoir comment font les sauvages pour râper leur fa-

rine ; car bien sûrement ils n'ont point de râpes comme nous Est-ce qu'ils nomment aussi leurs gâteaux *du pain*?

Le Père. Les sauvages n'ayant point de pain, n'ont point de mot dans leur langue pour le désigner. Aux Antilles, le pain de manioc se nomme *cassave*. Les sauvages se font des espèces de râpes avec des pierres aiguës ou des coquillages, ou lorsqu'ils ont des clous, dont ils font grand cas, en les plantant sur des bouts de planches. A présent, bonne mère, donne-moi vite à dîner tu feras ensuite la boulangère, si du moins nos dégustateurs n'ont point de coliques ou d'étourdissemens.

Fritz. Est-ce donc là le seul effet des poisons, mon père?

Le Père. Ce sont du moins les plus ordinaires; il y en a aussi qui engourdissent et endorment, tels que l'opium pris à trop forte dose, la ciguë, etc. etc. Les uns sont âcres et rongeurs, et attaquent les intestins et l'estomac, tels que l'arsenic, le sublimé et les champignons vénéneux : si, dans ces cas-là, on n'administre pas de prompts secours, la machine humaine s'arrête, se désorganise,

et le malade meurt. A cette occasion, je veux, mes chers enfans, vous prévenir contre une espèce de fruit excessivement dangereux, d'autant plus qu'il séduit par sa belle apparence : il se trouve assez fréquemment en Amérique, sur le bord des eaux ou dans les marais : vous pourrez peut-être en trouver ici. Son aspect est fort agréable ; le fruit de cet arbre ressemble à de très jolies pommes jaunes avec des taches rouges. C'est un des poisons les plus forts qui existent ; on dit même qu'il est dangereux de s'endormir sous l'ombrage de l'arbre qui le produit. Soyez donc bien sur vos gardes contre cet arbre et son fruit pernicieux : il est connu sous le nom de *mancenillier*. En général, je vous exhorte à ne rien manger de ce que vous trouverez, quelque appétissant que cela vous paraisse, avant de me l'avoir montré ; promettez-le moi tous grands et petits.

Jack. Je vous le promets, et je tiendrai mieux ma parole qu'Adam ne la tint au bon Dieu, qui lui avait défendu de manger la pomme qu'il avala.

Le Père. Tu feras très bien mais ne sois pas si présomptuenx ni si prompt à blâmer

ce que tu ferais toi-même ; tu serais, je le parie, le premier à te laisser entraîner par quelque madré polisson qui viendrait te dire que j'ai voulu me moquer de toi ; que la pomme du mancenillier est parfaite ; qu'elle te rendra fort comme un lion. Ta gourmandise et ta vanité te feraient oublier mes conseils et croquer ce fruit à belles dents. Mais en voilà assez ; allons, au lieu de poisons, manger nos pommes de terre en toute sécurité : nous donnes-tu autre chose, bonne mère?

La Mère. Oui, mes amis ; j'ai fait cuire le pingoin, la chasse de M. Jack. »

A dire vrai, il nous parut être un peu coriace et sentir le poisson. Jack n'en voulut pas convenir ; il nous assura que c'était un manger de roi ; on le laissa s'en régaler à son aise.

Aussitôt après-dîner, nous allâmes visiter nos poules. Celles qui avaient mangé du manioc se portaient à merveille, ainsi que le singe, qui nous le prouva en faisant mille gambades. « A l'ouvrage donc, mes petits mitrons, leur dis-je en riant ; à la boulangerie ! » La farine de manioc fut tirée du sac;

on alluma un grand feu pour avoir beaucoup de braise : dès qu'il y en eut assez, j'assignai à chacun de mes fils un foyer particulier, avec une plaque de fer et une noix de coco pleine de farine, pour faire son pain. « Voyons qui de vous fera le meilleur, » leur dis-je. Ils se rangèrent en demi-cercle autour de moi, pour voir comment je m'y prendrais et pour m'imiter. Nous ne réussîmes pas mal pour le premier essai, quoiqu'il y eut bien quelques petits gâteaux un peu brûlés ; mais ce fut la part des pigeons et des poules, qui caquetaient autour de nous pour en avoir. Tout en travaillant, mes petits mitrons goûtaient fréquemment leur pâtisserie ; ensorte qu'il fallut assez de temps pour en obtenir une provision. Quand nous eûmes fini, une grande gamelle de lait fut apportée, et nous fîmes un excellent goûter de pain frais trempé dedans ; ce fut pour nous un vrai régal ; nous livrâmes ensuite à nos bêtes les restes du repas. Je remarquai avec plaisir que les pingoins que j'avais conservés vivans s'accommodaient fort bien de cette nourriture, et qu'en général ils commençaient à perdre leur timidité : j'eus donc pitié



de leur captivité, je les séparai de leurs camarades, et ils furent tout contens de se sentir en liberté.

Le reste de cette journée fut employé à quelques voyages de mes fils avec leurs brouettes, et de moi avec l'âne et le radeau, pour rapporter à la maison le reste des effets conquis sur le vaisseau. Lorsque tout fut en ordre, nous allâmes nous mettre dans nos lits, après avoir remercié Dieu des biens dont il nous comblait.

CHAPITRE XXI.

La pinasse et le pétard.

J'avais un désir irrésistible de retourner au vaisseau, mais je voulais y aller en forces, afin de pouvoir, avec tous nos bras rassemblés, tâcher de conquérir la pinasse que nous avions découverte la veille, j'aurais voulu même y mener ma femme; mais elle avait pris une telle horreur du perfide élément qu'elle m'assura qu'elle s'y trouverait mal, et serait plus embarrassante qu'utile; j'eus même beaucoup de peine à l'engager à

m'abandonner tous ses enfans, à l'exception du cadet; il fallut que je lui donnasse ma parole de revenir le soir, et de ne plus passer de nuit sur le vaisseau naufragé; j'y consentis à regret. Enfin elle nous laissa partir lorsque nous eûmes déjeuné, mais ce ne fut pas sans soupirs; mes trois garçons, au contraire, étaient gais, dispos et fort contens d'être du voyage, Ernest surtout, qui n'était pas encore retourné au vaisseau; nous étions tous bien armés et pourvus de pommes de terre bouillies et de cassave. Nous nous rendîmes d'abord à la baie Sauveur, où nous arrivâmes sans événement : là, nous nous revêtîmes prudemment de nos scaphandres, ou corselets de liége; nous donnâmes quelque nourriture aux oies et aux canards qui y séjournaient, puis nous sautâmes gaiement dans notre bateau de cuves, nous attachâmes le radeau derrière, et nous commençâmes notre navigation, non sans crainte de ne plus retrouver le vaisseau; mais il était encore ferme entre les rochers. Notre premier soin fut de charger notre embarcation de diverses choses, afin de ne pas retourner chez nous sans butin; après quoi nous visitâmes encore

la pinasse. Deux objets me paraissaient soumis à des obstacles insurmontables : l'un était l'endroit où se trouvait la pinasse ; et l'autre, sa grandeur et son poids. L'endroit dans lequel elle était, en arrière de l'intérieur du vaisseau, s'appuyait contre la paroi qui touchait à la mer, et directement dessous la cabine des officiers. Plusieurs parois intérieures séparaient cet enclos de notre abordage ordinaire, au milieu du bâtiment ; il n'y avait pas moitié assez de place dans cette espèce de cabinet pour y remonter la pinasse, en assortir toutes les pièces, et aucune ouverture pour la faire sortir de là et la lancer, comme notre bateau de cuves. Enfin, les pièces séparées de cette chaloupe étaient trop pesantes pour qu'il nous fût possible, même avec toutes nos forces réunies, de les transporter dans un lieu plus commode. Qu'y avait-il à faire? quel parti pouvais-je prendre? je me frottai le front et je restai assis à réfléchir, tandis que mes enfans parcouraient le vaisseau de tous côtés, et portaient sur le radeau tout ce qu'ils pouvaient arracher.

Le cabinet de la pinasse était éclairé par

quelques fentes à la paroi latérale du vaisseau, lesquelles y laissaient pénétrer assez de lumière pour qu'on pût s'y reconnaître après y être resté quelques instans; je remarquai avec plaisir que toutes les pièces de la pinasse étaient arrangées avec tant d'intelligence, et si bien numérotées, que je pouvais me flatter, sans trop de présomption, de les rassembler, et de reconstruire le bâtiment, si je voulais y mettre le temps nécessaire, et commencer par me procurer une plus grande place. C'est à quoi je me décidai, et je commençai tout de suite à y travailler : il est vrai que l'ouvrage allait si lentement que nous aurions perdu courage, si le désir de posséder une excellente chaloupe, facile à gouverner, neuve, parfaitement sûre, qui pouvait un jour servir à notre délivrance, n'avait à chaque instant ranimé nos forces.

Cependant le soir s'approchait sans que nous eussions beaucoup avancé : il fallait songer à la promesse faite à la bonne mère, et à notre retour, que nous exécutâmes heureusement. En abordant à la baie Sauveur, nous eûmes le grand plaisir d'y trouver ma femme et le petit François, qui avaient em-

ployé cette journée à faire toutes les dispositions nécessaires pour établir notre domicile à Zeltheim, pendant que nous avions à travailler sur le vaisseau, afin que notre trajet ne fût pas aussi long, et que nous fussions en vue les uns des autres. Cette attention de ma bonne femme me toucha vivement; je ne pouvais assez lui témoigner ma reconnaissance, d'autant plus que je savais qu'elle n'aimait pas ce séjour; je me trouvais trop heureux de pouvoir la récompenser de ce sacrifice volontaire en lui présentant la cargaison considérable de notre radeau, que je savais devoir lui plaire. J'étalai à ses yeux deux tonnes de beurre salé, trois de farine, quelques sachets de céréales et de riz, et une foule d'autres objets utiles dans le ménage: tout cela fut transporté dans notre magasin, et elle s'en occupa avec grand plaisir.

Nous passâmes toute une semaine à reconstruire notre pinasse. Tous les matins régulièrement je partais avec mes trois fils aînés, et chaque soir nous revenions chargés de butin; nous nous y accoutumâmes si bien qu'à la fin la bonne mère nous voyait partir sans souci, et nous la quittions sans in-

quiétude; elle eut même le courage de retourner plusieurs fois seule à Falkenhorst avec son petit, pour avoir soin des volailles qu'elle y avait laissées, et pour porter des pommes de terre. Lorsque le soir nous réunissait, nous avions mille choses à nous raconter mutuellement; nous éprouvions une nouvelle jouissance à nous revoir, à nous retrouver ensemble, et nous nous régalions avec grand appétit des mets que notre excellente ménagère avait soin de nous apprêter.

Enfin la pinasse fut achevée et mise en état d'être lancée en mer; il ne s'agissait plus que de la faire sortir du vaisseau; elle était jolie, élégante même; elle avait sur la proue un petit tillac, des mâts et des voiles comme un brigantin, elle paraissait bon voilier, parce qu'elle était légère et ne devait pas prendre beaucoup d'eau. Nous avions calfeutré et garni d'étoupes toutes les jointures, afin que tout fut en ordre: nous avions pris même soin du superflu; nous y avions placé deux petits canons de calibre d'une livre sur le derrière du tillac: nous les avions assujétis avec des chaînes, comme sur les grands vaisseaux. Mais, malgré tout cela qui nous

enchantait, ce charmant petit bâtiment restait immobile dans son cabinet, sans que je pusse imaginer un moyen de l'en tirer pour le mettre à flot; je ne pouvais supporter l'idée de m'être donné tant de peine et d'avoir employé tant de temps infructueusement. On ne pouvait songer à percer la paroi extérieure du vaisseau sans les plus grands dangers et sans des difficultés presque insurmontables : il aurait été plus facile d'enlever toutes les parois intérieures jusqu'au milieu du vaisseau où, comme on sait, il était ouvert; mais les planchers supérieurs étaient presque au niveau de la mer par la position penchée du bâtiment, de sorte que notre chaloupe n'aurait pas même été libre. D'ailleurs nous n'avions ni le temps ni la force de défaire ces immenses planchers, et nous courions le risque d'être prévenus par une tempête, qui aurait brisé vaisseau, planchers, parois et pinasse, et nous-mêmes si nous avions été à l'ouvrage. Ne trouvant donc aucun moyen facile, mon impatience m'en inspira un aussi hardi que dangereux. J'avais trouvé sur le vaisseau un mortier de fer très fort, tel qu'on s'en sert dans les cuisines, et

je le jugeai utile à mon projet. Je pris une forte planche de chêne, à laquelle j'attachai des crochets de fer; j'y fis, avec un couteau, un couloir; mes enfans me procurèrent des mèches à canon, dont je coupai un morceau assez long pour que je pusse compter qu'il brûlerait au moins pendant deux heures. Je plaçai cette mèche dans le couloir de ma planche, je remplis le mortier de poudre à canon, je posai sur le mortier la planche garnie de mèche, retenue aux anses par les crochets de fer que j'y avais adaptés; je calfeutrai avec du goudron tout autour du mortier; je serrai encore le tout avec de fortes chaînes qui se croisaient en tous sens, et j'obtins de cette manière un pétard dont j'attendis le meilleur effet. Je suspendis cette machine infernale dans l'enclos qui renfermait notre pinasse contre la paroi latérale du vaisseau qui touchait à la mer, vis-à-vis de la pointe de la pinasse, mais en ayant soin cependant que la machine, en reculant par l'action violente de la poudre, ne pût pas retomber sur la chaloupe et l'endommager. Lorsque le tout fut bien arrangé, j'allumai la mèche, dont l'extrémité sortait de la

planche et se prolongeait assez pour nous laisser du temps. Je montai ensuite sur le bateau de cuves avec mes enfans; j'avais même fait embarquer ceux-ci avant d'avoir mis le feu à la mèche, et, quoiqu'ils m'eussent aidé à construire mon pétard, ils n'en connaissaient pas la destination positive et ne croyaient pas qu'on en fît usage aussitôt. J'avoue que je ne les avais pas éclairés là dessus, parce que je craignais un peu que toute mon entreprise ne vînt à manquer, que la pinasse ne fût fracassée, que le feu ne prît au vaisseau; et, comme les pères n'aiment pas à avoir tort avec leurs enfans, je ne voulais pas m'avouer d'avance l'auteur de tous ces désastres.

Quand nous fûmes arrivés à Zeltheim, je détachai aussitôt le radeau, afin de pouvoir retourner promptement au vaisseau lorsque j'aurais entendu le fracas. Nous nous mîmes avec activité à le décharger; et, pendant que nous en étions occupés, une détonnation si terrible se fit entendre sur la mer, que ma femme et mes enfans, qui en ignoraient la cause, en furent vivement effrayés et abandonnèrent l'ouvrage. « Qu'est-ce donc que

cela? s'écrièrent-ils tous; qu'arrive-t-il? C'est un coup de canon. Peut-être est-ce le capitaine avec nos camarades du vaisseau qui sont revenus, ou bien un bâtiment étranger donnant le signal de détresse; il nous faut aller à son secours.

La Mère. Le bruit m'a paru venir directement du vaisseau; peut-être sera-t-il sauté. Vous n'aurez pas pris garde au feu, et il se sera communiqué à un baril de poudre. » Dans le fond de l'ame, elle faisait cette supposition parce qu'elle désirait que le vaisseau fût anéanti, pour mettre fin à nos éternels voyages.

Le Père. Il faut donc que cela soit arrivé en calfeutrant la pinasse, le mieux est de nous en assurer sur-le-champ, d'y retourner. Qui sera de la partie?

« Moi, moi, moi, » fut le cri général; et mes trois petits drôles sautèrent dans leurs cuves, où je les suivis après avoir tranquillisé la mère, en lui disant un petit mot en secret.

Nous sortîmes de la baie plus promptement que nous n'avions encore fait; la curiosité redoublait les coups de rames. Quand nous eûmes le vaisseau en vue, je remarquai avec

plaisir qu'il ne présentait aucun changement sur le côté que nous avions en face, et qu'il n'en sortait même aucune fumée; j'avançai alors gaiement; mais, au lieu d'aller tout droit, comme à l'ordinaire, dans le corps entr'ouvert du vaisseau, je cinglai autour de la proue pour arriver au côté opposé, où j'avais placé mon pétard. J'aperçus aussitôt une affreuse dévastation; la plus grande partie de la paroi extérieure était fracassée, les débris innombrables nageaient dans la mer, tout était pêle-mêle : mais la pinasse qu'on voyait alors parfaitement, n'avait aucun mal ; elle était seulement un peu de côté. En voyant que j'avais aussi bien réussi, je ne pus retenir des cris de joie, qui surprirent beaucoup mes enfans ; car la vue de cette dévastation effroyable les avait très affligés ; ils me regardaient avec étonnement. « Elle est à nous, m'écriai-je, la belle pinasse; il nous est facile de la mettre en mer; venez tous dessus, chers enfans; allons voir si elle n'a pas souffert.

Fritz. Ah! je comprends ce que c'est, mon père; vous avez fait vous-même sauter la paroi du vaisseau avec de la poudre, afin de

faire une ouverture pour la pinasse. Mais comment cette ouverture a-t-elle pu être aussi grande ?

Le Père. Je vous conterai tout cela en détail si ma pinasse n'a point de mal, et s'il n'y a point de danger de feu sur le vaisseau. Nous entrâmes par la nouvelle fente, et au premier regard je reconnus que la pinasse était intacte, et qu'il n'y avait nulle part ni feu ni flamme; mais le mortier et des morceaux de la chaîne s'étaient enfoncés dans la paroi opposée, qui était aussi fracassée en partie. Tranquille alors, j'expliquai à mes fils ce que c'était qu'un pétard, comment je l'avais arrangé, et tous les services que m'avait rendus le vieux mortier.

J'examinai l'ouverture de la pinasse, et je vis que, par le moyen du cric et du levier, nous pourrions facilement la mettre à l'eau; j'avais eu la précaution d'avance, en la remontant, de poser sa quille sur des cylindres, ensorte qu'avec quelques efforts on pouvait en venir à bout; mais, avant de la lâcher, j'y attachai une longue et forte corde, dont je fixai l'autre bout à l'endroit le plus solide du vaisseau pour la retenir, si la commotion la

lançait trop avant dans la mer. Nous nous mîmes avec vigueur à l'ouvrage, chacun armé d'un levier, moi faisant jouer le cric : bientôt la pinasse fut en mouvement et se lança avec force dans la mer; la corde l'empêcha de s'éloigner, et nous servit à la diriger jusqu'à l'endroit où je chargeais le radeau, et où, pour cet effet, j'avais attaché une poulie à une poutre avançante, et qui devait me servir aussi à équiper de mâts et de voiles notre joli bâtiment Je rassemblai toutes mes connaissances sur l'art de gréer un vaisseau, et le mien fut bientôt en état de voguer.

Alors l'esprit militaire s'éveilla tout à coup dans l'ame de ma jeune troupe, et elle n'eut plus de repos. Maîtres d'un vaisseau monté de deux canons, rempli de fusils et de pistolets, mes enfans se croyaient invincibles et en état de résister à des flottes entières de sauvages, de les détruire même de fond en comble; peu s'en fallait qu'ils ne désirassent de les voir arriver. Pour moi, je leur disais que je priais Dieu de tout mon cœur de ne pas nous mettre dans la triste nécessité de faire usage de notre artillerie.

La nuit nous surprit avant que notre ou-

vrage fût achevé; nous reconduisîmes la pinasse derrière le vaisseau, où nous la laissâmes attachée à la corde, et nous rejoignîmes ma femme, à qui nous n'en parlâmes point, pour nous donner le plaisir de la surprendre. Nous lui dîmes qu'un petit baril de poudre avait sauté et fracassé une partie du vaisseau, et rien de plus. Lors même qu'elle aurait regardé avec la lunette d'approche, elle n'aurait pu voir la pinasse, qui était cachée derrière le corps du navire.

Deux jours furent encore employés pour équiper et charger complétement notre belle barque. Lorsqu'elle fut achevée et prête à cingler, il me fut impossible de résister aux persécutions de mes fils qui me demandaient, en récompense de leur zèle au travail et de leur discrétion, de pouvoir saluer leur mère de deux coups de canon en approchant de terre, aussitôt ils furent chargés, et mes deux cadets s'établirent à côté, la mèche allumée, et prêts à mettre le feu, pendant que Fritz avait pris sa place près du mât pour commander et pour diriger les câbles; moi, comme de raison, je m'établis au gouvernail pour diriger le bâtiment, et nous par-

times avec des cris de joie pour notre chère demeure. Le vent était favorable et soufflait si vivement que nous passions avec la rapidité d'un oiseau sur le miroir de la mer : je fus saisi d'un frisson par cette vélocité excessive, qui amusait extrêmement mes enfans. Notre bateau de cuves, que j'avais attaché à la pinasse et chargé de beaucoup de choses, volait avec nous comme la chaloupe de notre bâtiment. A l'entrée de la baie Sauveur, nous baissâmes la grande voile, afin de pouvoir mieux nous diriger ; et peu à peu nous laissâmes aussi tomber toutes les autres, pour ne pas être jetés par la violence du vent contre les rochers dont cette côte est bordée. Ainsi notre course fut ralentie, et nous pûmes sans crainte commencer la grande affaire de la salutation. N° 1, *feu*! n° 2, *feu*! cria le commandant Fritz ; et Jack et Ernest firent feu. Les coups retentirent fortement contre les rochers, et les échos du rivage les répétèrent majestueusement. Fritz, qui ne restait pas en arrière quand il était question de tirer, fit partir ses deux pistolets en même temps, et nous criâmes tous à la fois un houra de toute la force de nos poumons.

« Soyez les bien-venus, mes bien-aimés ! » répondit la bonne mère saisie d'étonnement et de joie. « Soyez les bien-venus ! » criait aussi de sa voix enfantine mon petit François, qui était à côté d'elle, encore tout effrayé, et ne sachant pas bien s'il devait s'affliger ou se réjouir. Nous tâchâmes alors, avec nos rames de pousser vers la terre derrière une petite hauteur de rochers qui pouvait nous servir d'abordage : alors ma femme et mon petit accoururent pour nous recevoir. « Méchans ! nous dit la première en nous embrassant de tout son cœur, quelle frayeur vous m'avez faite avec votre artillerie et votre petit vaisseau ! En le voyant s'approcher avec vitesse, et ne pouvant m'imaginer d'où il venait, ni qui il renfermait, je me glissai en tremblant avec mon petit François derrière les rochers ; les coups de canon ont redoublé mon effroi ; et, si je n'avais entendu presque en même temps votre voix, Dieu sait où nous aurions couru... Enfin, c'est vous : que le ciel en soit béni ! Mais oui, voilà un charmant petit vaisseau ; je crois bien que je pourrais à présent prendre sur moi de le monter et de retourner sur la mer ; il nous

sera d'une grande utilité, et je vous pardonne en sa faveur vos éternelles absences. » Son fils aîné la pressa d'entrer dans la pinasse; il l'aida à y monter. Dès qu'elle y fut placée, ses fils lui demandèrent la permission de tirer encore deux coups de canon en son honneur, et le vaisseau fut nommé de son nom *l'Elisabeth*. Mes fils me demandèrent aussi permission de changer le nom de la baie, et de l'appeler la *baie du Salut*; comme ce mot présentait deux sens qui lui convenaient également, j'y consentis; c'est ainsi que depuis nous l'avons toujours appelée, et c'est sous ce nom qu'on la verra figurer sur notre carte.

La bonne mère fut très contente; elle loua notre habileté, notre persévérance: « Mais ne vous imaginez pas, nous dit-elle, que je vous donne tous ces éloges sans avoir droit aux vôtres, ainsi que mon petit François; nous ne sommes pas restés oisifs; pendant que vous travailliez avec tant d'activité pour le bien commun, la maman et le petit cadet en faisaient autant de leur côté: s'ils ne peuvent le prouver aujourd'hui par des coups de canon, ils feront dans la suite leurs preuves

avec de bons plats d'excellens légumes qui seront très bien accueillis après une promenade sur le beau vaisseau. Mais il ne tient qu'à vous chers amis, de voir tout de suite notre ouvrage. »

Nous nous rendîmes à son aimable invitation, en sautant promptement sur le rivage; elle prit les devans, tenant par la main son petit associé François, et nous les suivîmes gaîment. Elle nous conduisit sur les hauteurs contre la paroi des rochers, là où le ruisseau des Chakals se précipite en cascade, et montra tout à coup à nos regards étonnés un beau jardin potager, divisé en compartimens et en planches très bien rangées, dont quelques unes commençaient à lever; entre les compartimens étaient de jolis sentiers bien alignés, où l'on pouvait aller deux de front

Voilà mon ouvrage et celui de mon fils, » dit-elle avec orgueil. Dans cette place, le terrain, qui n'est que des feuilles décomposées, etait assez léger pour qu'une femme et un enfant pussent le travailler sans peine. Dans cette portion de terrain, j'ai mis des pommes de terre; dans celle qui est à côté,

sont des racines fraîches de manioc ; ici, j'ai semé des laitues de plusieurs espèces ; et voici la place que j'ai réservée pour des cannes à sucre. Tu pourrais facilement conduire en ces lieux l'eau de la cascade avec des bambous ; et, par ce moyen, mes plantes seront nourries, rafraîchies, et viendront à merveille. Mais vous n'avez pas tout vu : là, sur le talus du rocher, j'ai transplanté quelques plants d'ananas avec la racine et la terre ; entre deux j'ai semé des melons qui réussiront très bien dans cet endroit abrité et chaud comme une couche. J'ai, comme tu le vois, préparé un terrain pour des fèves et des pois, et un autre pour toutes sortes de choux. Autour de chaque plantation, j'ai mis des grains de maïs dans la terre ; comme il vient fort haut et touffu, il abritera mes jeunes plantes, qui ne seront pas brûlées par l'ardeur du soleil. »

J'étais en extase devant ce beau et utile travail. « Tu es une excellente femme ! m'écriai-je ; je n'aurais jamais pu croire que toi et notre petit François vous eussiez assez de force et de discrétion pour effectuer en peu de temps à notre insu, une entreprise aussi pénible.

LA MÈRE. Je t'avouerai franchement que je ne croyais pas moi-même, en la commençant, en venir à bout; et c'est pourquoi je n'en ai dit mot à personne; mais quand j'eus un peu avancé mon travail, je conçus l'idée de vous surprendre, et l'espoir de réussir me donna de la force et de l'activité; je soupçonnais que vos courses journalières du vaisseau avaient aussi pour but quelque surprise que vous vouliez me faire. « A deux de jeu, me suis-je dit; je serai aussi mystérieuse qu'eux. » En nous prodiguant une quantité d'éloges et de plaisanteries réciproques, nous revînmes vers notre tente; ce fut une de nos plus douces journées, car nous étions tous contens et de nous-mêmes et des autres : nous avions donné et reçu; et je fis observer à mes fils la bonté de la Providence, qui fait du travail une jouissance, et qui a placé notre propre bonheur dans celui des objets de nos affections, et notre orgueil dans les louanges qu'ils méritent.

« J'ai cependant un petit reproche à te faire, me dit ma femme; tes courses au vaisseau t'ont fait trop négliger le précieux paquet d'arbres fruitiers d'Europe que tu avais

apporté à Falkenhorst; je crains qu'ils ne soient entièrement séchés ; je les ai cependant arrosés et couverts avec des branches; j'en ai même couché quelques uns dans la terre, et je l'aurais fait à tous si j'en avais eu le temps; mais tu ne dois pas tarder à les planter, si tu ne veux les perdre.

Le Père. J'en serais bien fâché, et je te remercie de les avoir soignés provisoirement. Nous devrions retourner le plus tôt possible à Falkenhorst, où une foule de choses réclament nos soins : nous avons à présent en notre puissance la plus grande partie de la cargaison du vaisseau, mais presque tout est à découvert, et souffrirait également du soleil et de la pluie. »

Ma bonne femme qui ne pouvait supporter l'idée de demeurer au brûlant Zeltheim, accéda de bon cœur à ma proposition. Nous déchargeâmes la barque, et nous enfermâmes les objets qu'elle contenait sous notre tente, avec nos autres provisions.

La pinasse fut mise à l'ancre, et la proue attachée au rivage à un pieu très fort. Quand toutes nos richesses furent ainsi en ordre, nous entreprîmes le voyage de Falkenhorst,

mais non pas les mains vides : nous traînâmes avec nous tout ce qui nous parut de première nécessité, et nous étions, ainsi que nos bêtes de somme, abondamment chargés.

CHAPITRE XXII.

Exercices gymnastiques ; découvertes différentes ; animaux singuliers, etc.

Pendant notre séjour à Zeltheim, au milieu de nos occupations et de nos trajets au vaisseau, nous n'avions point oublié de célébrer un dimanche; le jour de notre arrivée à Falkenhorst en amenait un troisième que nous tâchâmes de sanctifier selon notre pouvoir, en consacrant la matinée à la prière, à la lecture de la Bible, au chant des cantiques, et au récit d'une nouvelle parabole de mon invention, que j'appelai les *Voyageurs arabes* : j'y rappelais à mes enfans, sous des images et des noms supposés, toutes les grâces que Dieu nous avait faites depuis notre arrivée dans l'île, en nous faisant découvrir tant de choses utiles à la vie, et par dessus

tout un trésor inestimable; c'était un talisman, qu'un bon génie, qui veillait sur les voyageurs et les protégeait, leur avait donné. Ce talisman était tel qu'il leur inspirait à l'instant tout ce qu'il y avait de mieux à faire pour leur bonheur, et qu'en suivant ses inspirations on ne pouvait jamais s'égarer ni manquer de rien. On comprend que j'entendais, par le génie protecteur, la bonne et soigneuse mère, et par le précieux talisman la sainte Bible, qu'elle avait sauvée du naufrage et sortie si à propos de son sac. Ils le comprirent très bien, et, quand j'eus fini, tous allèrent embrasser leur mère par un mouvement spontané, en l'appelant leur bon génie, et la remerciant d'avoir conservé le saint livre pour leur instruction et pour notre consolation à tous.

Après dîner, je fis encore une courte morale à mes fils, après quoi je leur permis les récréations qui leur plairaient, ayant pour système de ne pas les fatiguer ni les ennuyer de ce qu'ils doivent aimer. J'eus l'idée, pour les amuser utilement, de leur recommander la continuation des exercices que nous avions commencés le premier dimanche par le ti-

rage de l'arc; j'avais fort à cœur d'entretenir et d'augmenter chez eux la force et l'agileté corporelles, si nécessaires dans notre situation. Rien n'ôte plus le courage à un homme que de ne pas se sentir la force ou l'adresse nécessaire pour se défendre ou pour échapper aux dangers. Cette fois-ci, j'ajoutai au tirage de l'arc la course, les sauts, et la grimpade sur les arbres, soit en escaladant le tronc, soit au moyen d'une corde suspendue, comme les matelots sont obligés de faire pour monter sur les mâts. Au commencement, ils s'aidaient par des nœuds placés à la distance d'un pied l'un de l'autre; puis avec des nœuds plus éloignés, et enfin sans nœuds. Je leur appris ensuite un exercice qu'ils ne connaissaient point, et qui s'exécute avec deux boules de plomb attachées aux deux bouts d'une ficelle d'une toise de longueur. Pendant que je préparais cette machine, tous les yeux étaient fixés sur moi. « Que doit-il en résulter, papa? Comment se sert-on de cela? montrez-le-nous vite, s'il vous plaît.

— Patience, mes enfans, patience, s'il est possible : voilà le plus utile des instrumens; à présent, voyons celui-ci. Vous saurez que

nous aurons ici les armes d'une peuplade vaillante et très habile à la chasse, les fameux Patagons, qui habitent sur la pointe méridionale de l'Amérique; mais, à la place des boules qu'ils n'ont pas, ils attachent deux pierres solides et pesantes aux deux bouts d'une courroie plus longue que cette ficelle. Ils sont tous armés de ce simple instrument, dont ils se servent avec une habileté incroyable. S'ils veulent tuer ou blesser un ennemi ou un animal, ils lancent de toutes leurs forces une des pierres contre l'objet qu'ils veulent frapper, et la retirent aussitôt par le moyen de l'autre, qu'ils tiennent dans l'autre main; pour porter un second coup, s'ils le trouvent nécessaire; mais, s'ils veulent prendre un animal en vie, sans le blesser, ils lancent avec une adresse singulière une des pierres autour de la tête, qui se trouve ainsi tout à coup serrée. Par la manière dont la pierre est jetée, la courroie fait un tour ou deux autour du cou; ils jettent ensuite contre l'objet la seconde pierre qu'ils tiennent en main, et avec une telle certitude qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, et qu'ils en entortillent ainsi une bête même

au galop Les pierres continuent à tourner et à faire tourner la courroie; et lorsqu'elle arrive soit aux pieds, soit au cou de l'animal, elle l'arrête avec la force centrifuge, tellement que ces pauvres bêtes ne peuvent plus avancer, et tombent au pouvoir du chasseur.

Cette description de la chasse des Patagons intéressa beaucoup mes fils; il me fallut faire sur-le-champ l'essai de mon instrument contre un petit tronc d'arbre que l'on me montra dans quelque éloignement. Mon jet me réussit fort bien, et ma ficelle avec mes balles entoura si bien le tronc que l'habileté des chasseurs patagons fut tout-à-fait prouvée. Chacun de mes enfans demanda aussi à essayer, et Fritz devint bientôt maître passé dans cet exercice, ainsi que dans tout ce qui demandait de la force et de l'adresse; il était non seulement le plus agile de mes garçons, mais, comme le plus âgé, il avait plus de force et son intelligence était plus développée. L'esprit est d'un plus grand secours qu'on ne pense dans les exercices du corps.

Le lendemain, je remarquai, en me levant, de mon château aérien, qui dominait sur la mer, qu'elle était fortement agitée,

et que le vent la soulevait avec violence : je me réjouis beaucoup d'être en sûreté chez moi, et d'avoir destiné cette journée à rester sur la terre ferme. Quoique ce vent n'eût rien été pour des navigateurs habiles, il pouvait être aussi dangereux pour nous qu'une tempête. Je dis donc à ma femme que je ne la quitterais pas et que je serais à ses ordres pour faire ce qu'elle jugerait bon et utile. Elle me montra ce qu'il y avait de nouveau à Falkenhorst, et ce qu'elle y avait fait pendant mon absence : je vis d'abord un bon tonnelet de ramiers et de grives à demi rôtis, et mis dans du beurre pour les conserver; c'était là sa chasse; elle les avait pris au cerceau dans les branches du figuier. Plus loin, elle me montra une paire de jeunes pigeons privés qui étaient nés sur l'arbre, et qui voltigeaient déja, tandis que la mère était de nouveau sur le nid pour couver ses œufs. Nous arrivâmes enfin au paquet des arbres fruitiers, qui véritablement demandaient mes soins et paraissaient à demi secs. Je me mis sur-le-champ en devoir de prévenir un malheur. J'avais promis, la veille, à mes enfans que nous irions dans le bois des arbres

à calebasses, pour nous y pourvoir de vases de différentes grandeurs dont nous avions besoin pour mettre nos provisions; ils se faisaient un grand plaisir de cette course; mais je voulus, avant de l'entreprendre, qu'ils m'aidassent à mettre en terre nos jeunes arbres, ce qui fut bientôt exécuté, animés comme nous l'étions par le désir de faire la course projetée. Cependant, lorsque nous eûmes fini, le jour me parut trop avancé pour commencer ce voyage, dont la mère et le petit François voulaient être aussi. Il y avait eu tant de préparatifs à faire que le soir nous surprit; nous y renonçâmes donc jusqu'au lendemain, et nous résolûmes que nous nous mettrions en marche de grand matin. Avec le lever du soleil, tout mon monde fut sur pied, et les derniers arrangemens pour le départ furent faits avec une promptitude extraordinaire. L'âne, attelé à la claie, jouait cette fois le rôle principal; il était destiné à ramener à la maison notre vaisselle de courges, et à porter notre petit François s'il se sentait fatigué; en attendant, il fut chargé de nos provisions de bouche, d'une petite bouteille de vin de Canarie, de

poudre et de plomb. Turc, revêtu de sa cotte d'armes, ouvrait comme de coutume la marche, et formait l'avant-garde; venaient ensuite mes trois fils aînés, équipés en chasseurs; puis la mère, tenant par la main le petit cadet; et Bill, pour l'arrière-garde, portant le singe sur son dos : mes fils avaient donné le nom de *Knips* à cet animal. J'avais pris cette fois un fusil double de chasse, chargé d'un côté de grenaille pour le gibier, de l'autre d'une balle de plomb pour notre défense.

Ainsi nous partîmes gaiement et de bonne humeur de Falkenhorst. Tournant autour des marais des flammans, nous arrivâmes bientôt dans l'excellente contrée de l'autre côté. Ma femme et ceux de mes fils qui n'y avaient pas été ne pouvaient se lasser d'en admirer les beautés. Fritz, avide de quelque aventure de chasse, quitta un peu les bords de la mer, attirant Turc du côté des hautes herbes, où ils entrèrent tous les deux, et disparurent entièrement à nos yeux; mais bientôt nous entendîmes les aboiemens du chien : nous vîmes partir en l'air un oiseau, et presqu'en même temps un coup de fusil

de Fritz l'atteignit et le fit tomber ; mais l'oiseau frappé n'était pas mort : il se releva et prit le large avec une célérité incroyable, non pas en volant, mais en marchant. Turc courut comme un furieux après lui ; Fritz, en criant comme un forcené, le suivit ; et Bill, apercevant tout ce train, jeta de côté le singe sur le sable, et, partant comme un trait, se précipita aussi sur les traces du fuyard : ce fut elle qui le saisit, et le tint ferme jusqu'à l'arrivée de Fritz. Mais ici ce fut autre chose qu'avec le flammant dont les longues jambes sont assez faibles : l'oiseau blessé était grand et fort ; il donnait, soit au chien, soit à Fritz, lorsqu'ils voulaient l'approcher, des coups de pieds tellement sensibles que ce dernier abandonna le champ de bataille, et n'osa plus aller trop près du lutteur emplumé. Turc, qui s'était vaillamment jeté dessus, fut aussi intimidé par quelques coups de pied qu'il reçut à la tête, et ne voulut plus être de la partie. La courageuse Bill s'était saisie d'une aile, et ne voulut pas lâcher prise jusqu'à mon arrivée, qui fut assez lente à cause des hautes herbes et du poids de mon fusil : mais, lorsque je

fus assez près pour distinguer l'oiseau couché et demi vaincu, j'eus une grande joie en reconnaissant une belle poule outarde[1]. J'avais une grande envie d'en apprivoiser une pour notre basse-cour, quoique je susse que c'était très difficile : je voulais au moins l'essayer.

Pour l'avoir en notre pouvoir sans la tuer, je pris mon mouchoir, et, épiant un moment favorable, je le jetai sur la tête de l'oiseau ; il ne put s'en débarrasser, et ses efforts ne firent que l'entortiller davantage. Comme alors il ne pouvait me voir, j'en approchai assez pour lui passer dans les jambes une forte ficelle nouée en lacet coulant, que je serrai ; alors nous fûmes à l'abri de ses plus fortes armes. Je dégageai doucement celle de ses ailes que Bill tenait encore ; je les

1. La grande outarde, oiseau de l'ordre des gallinacées. C'est le plus grand des oiseaux de nos climats. La grandeur ordinaire et moyenne du mâle est de trois pieds du bec à la queue ; l'envergure, de sept pieds, le poids, de vingt-cinq à trente livres. Toutes les dimensions de femelles sont d'un tiers au dessous. Quoique les ailes de l'outarde, ainsi que celles des poules, ne soient pas proportionnées au poids de son corps, elle peut cependant s'élever et se soutenir quelque temps en l'air ; mais elle ne prend sa volée qu'avec beaucoup de peine : aussi ne se plaît-elle que dans les plaines découvertes et spacieuses. Cet oiseau ne se perche point, et fuit le voisinage des eaux. C'est un animal craintif, défiant, qu'on n'approche que difficilement, et qui se défend

attachai toutes les deux avec une ficelle autour du corps; enfin l'outarde fut domptée, non sans que je reçusse plusieurs coups bien appliqués; mais enfin elle fut à nous, en état d'être transportée à notre demeure, où je me proposais, par mille soins et caresses, de la dédommager du mal que nous lui faisions pour le moment.

Sans plus tarder, nous portâmes la prisonnière à ceux qui nous attendaient impatiemment assis sur le rivage. Dès qu'ils nous aperçurent, Ernest et Jack vinrent en courant au devant de nous et criaient déja de loin : Ah, le bel oiseau ! comme il est grand ! comme son plumage est joli ! — « Je parie que c'est une oie outarde, cria Ernest dès qu'il l'eut entrevu. — Et tu as gagné ton pari, lui dis-je; c'est une oie ou une poule outarde : on leur donne indifféremment ces deux

avec fureur, au moyen de ses coups de pied, lorsqu'on veut le saisir. Pris jeune, il s'apprivoise, il s'habitue à manger avec la volaille. La grosseur de l'outarde et la délicatesse de sa chair ont fait désirer de l'élever en domesticité, et il serait intéressant d'en faire la tentative ; mais son humeur farouche sera toujours un obstacle à sa civilisation. La couleur ordinaire de son plumage est le noir mêlé de roux en dessus, et blanc en dessous, faiblement mêlé de fauve ; à la naissance des plumes se trouve un duvet couleur de rose. Il y en a de plusieurs espèces, tant indigènes qu'étrangères : l'outarde canepétière, l'outarde d'Afrique, l'outarde hupée, la bleuâtre, la blanche, etc. (Nouv. Dict. d'Hist nat.)

noms, à cause de quelque ressemblance avec le genre; mais elle n'a pas les pieds membraneux comme l'oie, et n'a point de pouces derrière, ou d'ergot, comme la poule; sa chair est excellente : elle a le goût du dindon, avec qui elle a aussi des rapports. Le mâle fait la roue avec sa queue pour plaire à sa femelle. Bonne mère, je te prie de tâcher d'apprivoiser celle-ci.

La Mère. Et moi, je suis d'avis de la laisser courir; elle a peut-être des petits à qui ses soins sont nécessaires.

Le Père. Oh, non! chère amie; cette fois ton bon cœur t'égare; cette pauvre bête est blessée, et périrait en liberté, faute de soins. Quand j'aurai bien examiné sa blessure, si je la trouve trop forte pour la guérir, je la tuerai, et nous aurons un excellent rôti; mais, si elle est guérissable, nous aurons pour notre basse-cour une superbe poule, qui peut-être attirera son mâle, et nous procurera une belle couvée; si elle en a une en ce moment, espérons que les petits pourront se tirer d'affaire eux-mêmes : ainsi que les poulets, ils peuvent courir en sortant de l'œuf. »

Tout en parlant ainsi, j'attachai l'outarde sur la claie, de manière qu'elle y fût commodément, et nous marchâmes vers le bois des Singes, ainsi nommé depuis que nous y avions passé, Fritz et moi, et qu'ils nous jetèrent avec colère tant de noix de coco. Il raconta encore très comiquement à sa mère tout ce qui s'était passé. Pendant ce temps-là, Ernest allait de côté et d'autre, saisi d'admiration pour la beauté et la hauteur des arbres; il resta en extase devant un grand palmier isolé de plus de soixante pieds, élevant avec admiration ses yeux étonnés de la prodigieuse hauteur du tronc jusqu'aux belles grappes de coco qu'il voyait pendre sous leur couronne de feuilles, et qui lui donnaient grande envie d'en manger. Sans être aperçu, je m'étais placé derrière lui, et je m'amusais à voir l'expression de son regard; enfin, il poussa un profond soupir, et dit à haute voix : « Mon Dieu, que c'est haut!

Le Père. Oui, pauvre Ernest, et point de singe pour t'en jeter; c'est bien triste! Si j'y lâchai Knips, outre qu'il n'a pas l'habitude d'en cueillir et de les jeter, il s'aviserait peut-être d'y rester, tant le goût de la liberté

est naturel! C'est bien dommage, n'est-ce pas, que ces belles noix ne tombent pas d'elles-mêmes dans ta bouche?

Ernest. Non, vraiment, je ne m'en soucie pas du tout, elles tombent de trop haut et sont trop dures; il y aurait au moins quelques dents cassées, et peut-être n'en serais-je pas quitte à si bon marché. »

A peine a-t-il dit cela qu'il tombe à ses pieds une des plus grosses noix de l'arbre. Effrayé, il fait un saut de côté, et lève la tête vers l'arbre. Il en tombe une seconde, qui faillit me toucher, et je n'étais pas moins surpris que lui, ne pouvant comprendre d'où venait ce phénomène. On n'apercevait pas le moindre animal, et je savais que les noix de coco ne se détachent d'elles-mêmes que lorsqu'elles sont trop mûres et presque gâtées; et celles-là étaient vertes et fraîches.

Ernest. Mon papa, c'est comme dans les contes des fées; à peine forme-t-on un souhait qu'il est accompli.

Le Père. Sans doute. Cependant l'enchanteur qui nous sert si vite pourrait bien être caché là haut dans le feuillage, sous la forme de quelque petit singe que nous ne

voyons pas, et avoir plutôt l'intention de nous chasser d'ici que de nous régaler de ces noix. »

Ernest hasarda alors de ramasser ces fruits; ils n'étaient pas même assez mûrs, de manière que nous ne pouvions imaginer ce qui les avait fait tomber, et nous faisions sans cesse le tour de l'arbre pour tâcher de le découvrir. Nous avions beau fatiguer nos yeux, nous n'apercevions rien, excepté de temps en temps un léger mouvement dans les feuilles; mais on ne voyait du reste ni oiseau ni singe, et il n'y avait pas un souffle de vent.

Fritz avait fini de raconter à sa mère son histoire; voyant notre persistance à regarder le haut de cet arbre: il crut qu'il y avait quelque gibier à tirer, et se hâta d'accourir avec ses jeunes frères. Nous lui dîmes de quoi il était question; il avait vraiment des yeux de lynx. « Je verrai bien ce que c'est moi, dit-il en levant le nez; et, s'il tombait des noix à présent, je saurais bientôt qui nous les jette. — Tu les sentiras au moins, « lui dis-je A l'instant, il en tombe deux qui se détachent de leur queue et si près du curieux, qu'il en eut la lèvre et le menton écorchés.

Ernest ne put s'empêcher d'en rire : « Voilà du moins un sorcier très poli, dit-il ; il veut te les envoyer dans la bouche ; ce n'est pas sa faute si tu ne l'as pas assez grande pour les les laisser entrer... — Bon ! en voilà encore deux qui roulent du côté de maman et de François ! Voyez comme il est honnête ! à mesure que les convives augmentent, les noix tombent pour chacun d'eux, allons, ouvrons-les vite pour boire leur liqueur fraîche et bienfaisante à la santé du magicien. » Une noix fut brisée, elle avait un lait abondant ; chacun en prit un peu dans les débris de la coquille, et on l'avala en regardant en haut et en criant tous à la fois : Vivat ! monsieur le sorcier ! — Le voilà, le voilà ! s'écria Jack... Ah ! mon Dieu ! qu'il est laid ! Voyez, papa, comme il est hideux ! Une tête horrible, plate, ronde, grosse comme l'intérieur de mon chapeau, avec deux pinces effroyables. — Où ? où le vois-tu donc ? — Le voilà qui descend doucement, » dit-il en nous le montrant. Je l'eus d'abord reconnu : c'était un crabe de terre, espèce de crustacé de forme ronde, ressemblant d'ailleurs beaucoup à une écrevisse de mer, mais cent fois

plus hideux. Il y en a qui sont excellens à manger, et qui font la principale nourriture des indigènes. Celui-ci est connu sous le nom de *crabe à coco*, ou *pagure voleur*, parce qu'il est très friand de ce fruit; il monte lentement le long du tronc du palmier et avec beaucoup de peine. Lorsqu'il est parvenu dans le chou ou faisceau de feuilles, il s'y cache, et casse alors avec ses pinces, qui sont très fortes, toutes les queues des grappes de coco; il les sépare et les fait tomber du haut de l'arbre; souvent elles se brisent; alors le crabe redescend, et trouve en bas de quoi se régaler. On prétend que les pinces sont assez fortes pour casser les noix ; j'en doute, et je crois plutôt qu'ils en sucent le lait par le moyen des trous que les cocos ont près de la queue. Ces animaux ne sont dangereux que lorsqu'on est à portée de leurs pinces, ou qu'ils sont en bandes nombreuses, ce qui n'est pas rare. Au moment où nous le vîmes, le petit François eut peur et se cacha derrière sa mère; Ernest même reculait et cherchait un refuge; Jack leva, en menaçant, la crosse de son fusil, et nous regardions tous d'un œil curieux l'arbre que le

singulier animal descendait lentement. A l'instant où il fut en bas, le courageux Jack tapa dessus avec son fusil et le manqua. Le crabe se voyant attaqué se retourna, et vint, les pinces ouvertes contre son adversaire.

Mon petit homme se défendit vaillamment, ne recula point, mais aucun coup ne lui réussit : le crabe savait à merveille les éviter, et je vis le moment où les forces du petit garçon allaient s'épuiser inutilement. Cependant je voulus laisser libre cours au combat ; je savais qu'il y avait peu de danger pour l'enfant, et qu'il finirait par être vainqueur s'il s'y prenait lestement et avec prudence ; et ce duel d'un petit garçon avec une grosse écrevisse était vraiment la chose du monde la plus plaisante.

Enfin, fatigué de ses coups infructueux, et se souvenant apparemment que les pinces d'écrevisses de mer ne font pas de bien aux mollets, Jack, serré de près par son ennemi, et craignant d'être pincé, fit un demi-tour à droite et prit le large. Ses frères firent alors de grands éclats de rire, et s'écrièrent : « le sorcier t'a vaincu ; il t'a mis en fuite, pauvre Jack ! aussi pourquoi te battre avec un

sorcier ! » Alors Jack, piqué au jeu, s'arrêta, jeta par terre son fusil, sa gibecière, ôta vivement son habit, l'étendit au devant de lui, et courut rapidement contre son adversaire, qui s'avançait en agitant ses redoutables pinces. Sans balancer, Jack lui jeta son vêtement sur la tête, l'enveloppa dedans, et frappant alors sur le paquet : « Je t'arrangerai bien, vilain sorcier, lui disait-il, et je t'apprendrai à me saluer de tes cornes. »

Je riais si fort que je ne pouvais aller à son secours, et je voyais le paquet se soulever ; l'invulnérable animal était encore plein de vie et de colère. Je pris alors ma hache, et j'en donnai deux ou trois coups sur l'habit ; ils me parurent suffisans. Je le soulevai, et je trouvai en effet l'horrible bête morte, mais conservant encore son attitude menaçante.

« Quelle épouvantable créature ! disait Jack en l'examinant ; mais bien loin que sa laideur m'ait effrayé, elle m'a donné du courage et de l'ardeur : on est bien aise de délivrer la terre d'un tel monstre.

— Tu aurais bien à faire, mon petit Hercule, dis-je en lui frappant sur l'épaule, c'est l'animal le plus commun sur les bords de la

mer; on en voit par millions de différentes espèces, toutes plus laides les unes que les autres; celle-ci, si je ne me trompe, est distinguée par le nom d'*écrevisse à poète*. Sais-tu bien, mon cher Jack que j'ai grande envie de créer un ordre en ta faveur, et de te faire *chevalier de l'écrevisse*. Voilà le second combat singulier que tu as avec elles; nous ne parlerons pas du premier, où tu fus pris par la jambe; mais cette fois tu as vraiment montré du courage et de la présence d'esprit. L'idée de jeter ton habit était très bonne; je doute que tu en fusses venu à bout autrement. Le grand crabe est un animal assez redoutable, et il faut que ceux-ci soient bien forts pour ouvrir des noix de coco; ainsi tu n'avais point affaire à un ennemi méprisable: mais la prudence humaine et le raisonnement donnent à l'homme la victoire sur les bêtes les plus dangereuses.

Jack. Mais, papa, peut-on manger les crabes? ils sont si laids!

Le Père. L'habitude fait tout surmonter. L'écrevisse est affreuse aussi, et se sert sur les tables les plus délicates; le crabe est le mets favori des esclaves nègres dans les

Antilles, et souvent de leurs maîtres. Je crois que ce doit être une viande indigeste et dure; mais nous en ferons l'essai à dîner. »

Je chargeai sur la claie le crabe et les noix de coco qu'il nous avait procurées, et nous nous remîmes en marche. Peu à peu le bois s'épaissit; nous eûmes assez de peine à le traverser; il fallut souvent me servir de la hache pour ouvrir un passage à l'âne au travers des broussailles. La chaleur augmentait aussi, et nous étions tous altérés, lorsque Ernest, qui faisait toujours des découvertes utiles, en fit par hasard une qui venait à souhait dans ce moment-là. Il était, comme on sait, grand amateur de l'histoire naturelle, et cueillait, chemin faisant, les plantes qu'il ne connaissait pas, pour les examiner. Il trouva une espèce de tige mince et assez haute, qui croissait au pied des arbres, et qui souvent entravait notre marche. Avec son couteau il en coupa, et fut bien surpris, au bout d'un moment, de voir sortir de chaque plante, à l'endroit où elle avait été coupée, une goutte d'eau pure et fraîche qu'il nous montra; il en mouilla ses lèvres, la trouva parfaite, et s'affligea qu'il n'y en

eût pas davantage. Je les pris à mon tour, et je vis bientôt que le manque d'air empêchait l'eau de sortir plus abondamment. J'y fis des incisions, et bientôt elle coula comme par une rigole. D'abord Ernest, et bientôt tous les autres, se désaltérèrent et s'en régalèrent. Pour moi, ému de reconnaissance envers la bonté de Dieu, j'élevai les yeux au ciel. « Voyez, dis-je à mes enfans, quelle bénédiction du ciel nous avons trouvée dans ces plantes salutaires, dont je suis bien fâché d'ignorer le nom! Que deviendraient les pauvres voyageurs dans ce climat brûlant, en traversant ces forêts immenses? Éloignés de toute source d'eau, ils périraient de soif et de chaleur, si la Providence ne leur avait ménagé ce moyen de se rafraîchir. »

Je m'avisai de fendre la plante tout du long; nous eûmes alors assez d'eau pour pouvoir en donner même à l'âne, au singe et à la pauvre outarde blessée. Nous fûmes encore obligés quelque temps de cheminer entre les buissons avant de nous retrouver en liberté. Enfin nous aperçûmes à notre droite, un peu à côté du rivage, le bois des calebasses, où se dirigeait notre course,

et bientôt nous eûmes atteint cette plage agréable, où je m'étais reposé dans mon premier voyage avec Fritz. Chacun s'étonnait, admirait ces beaux arbres et ces fruits immenses qui croissent si singulièrement attachés au tronc. Fritz, qui les connaissait déja, expliquait tout en détail, et faisait le professeur, ainsi que je l'avais fait avec lui lors de notre première excursion. Je fus bien aise qu'il n'eût rien oublié. Pendant son récit, je faisais des yeux un choix de calebasses de différentes grosseurs pour nos divers besoins. Je cherchais aussi à découvrir si la malicieuse horde de singes n'était point dans le voisinage; je craignais d'en être inquiété pendant nos occupations. Je fus bien content de n'en pas voir un seul, et, après une petite promenade dans le bois, je revins près de ma famille.

Je trouvai Jack et Ernest dans la plus grande activité; ils ramassaient des branches de bois sec et des cailloux, pendant que la mère s'occupait de l'outarde blessée, et ne trouvait pas qu'elle eût grand mal; elle me dit qu'il y avait de la cruauté à la laisser plus long-temps attachée sur la claie. Pour lui

faire plaisir, je la dégageai et lui laissai seulement les pieds liés de manière à ce qu'elle pût marcher, mais non courir ni donner des coups : ensuite je nouai à un petit tronc d'arbre une longue ficelle, qui lui permit de se promener à petits pas et en liberté. Elle se montrait peu sauvage, excepté quand les chiens l'approchaient ; mais elle ne craignait point l'homme, ce qui me confirma dans l'idée que nous étions sur des côtes tout-à-fait inhabitées. Mes fils étaient parvenus à faire un grand feu, et je les voyais tous occupés autour. Je pris la liberté de me moquer d'eux ; je leur demandai s'ils étaient devenus des salamandres ou des habitans de la planète de Mercure, qui allument, dit-on, du feu pour se rafraîchir, tant le soleil est près d'eux et brûlant : ici il ne l'était guère moins.

« Papa, me dit Jack, il est question seulement de faire cuire mon sorcier mangeur et distributeur de cocos. — Ah! c'est pour cela, messieurs, que vous avez cherché ces beaux cailloux : vous voulez, j'en suis sûr, vous en servir en les faisant chauffer pour apprêter votre crabe sans mettre sur le feu votre vaisselle de courges, qui ne le supporterait pas. »

Ils en convinrent. « Commencez au moins, leur dis-je par faire le plat dans lequel vous voulez jeter les cailloux échauffés et le crabe, avant de faire le feu et de vous griller à côté.

La Mère. Je demande aussi qu'on me fasse quelques vases à lait et une grande cuillère plate pour prendre du beurre dans le tonnelet, et de jolies assiettes pour le servir proprement.

Le Père. Bien parlé, chère femme; et moi, je demande quelques nids de pigeons, des paniers pour les œufs, des ruches pour nos abeilles, etc.

Les Enfans. Ah! oui, oui, ce sont d'excellentes choses; nous allons bien travailler.

Jack. Mais auparavant, papa, laissez-moi faire un plat pour mon crabe; par cette chaleur, il pourrait se gâter d'ici à ce soir, et je ne voudrais pas l'avoir tué avec tant de peine pour n'en pas profiter; cela serait d'abord fait, si vous vouliez me montrer à couper une courge avec une ficelle.

Le Père. Allons, allons c'est juste; il faut bien te donner le prix de ta victoire. Quant à la ficelle dont on se sert à défaut de scie, c'était fort bien pour la première fois et je te

montrerai à t'en servir dans l'occasion ; mais aujourd'hui que je viens dans ce but, j'ai apprêté tous les outils nécessaires ; il s'agit seulement de cueillir une bonne quantité de calebasses de différentes grosseurs ; elles seront bientôt coupées. »

Mes enfans se mirent à l'ouvrage, et bientôt nous eûmes un nombre suffisant de ces beaux fruits ; plusieurs étaient déja secs sur l'arbre, en sorte qu'on pouvait s'en servir aussitôt, mais il y en eut aussi beaucoup de cassés en tombant, et de peu mûrs, qui furent jetés comme inutiles. Nous commençâmes tous à couper, à scier, à creuser, à sculpter : c'était un plaisir réel pour moi de voir l'activité de notre fabrique de porcelaine ; c'était à qui déploierait les ressources de son imagination. Pour ma part, je fis un très joli panier à œufs avec une calebasse entière, en laissant un arc dans la partie supérieure qui formait l'anse du panier. Je fis ensuite un certain nombre de vases à lait avec leurs couvercles, et des cuillères pour lever la crême. Je fis aussi des gourdes ou bouteilles pour de l'eau, et c'est ce qui me donna le plus de peine : il fallait vider la courge par une petite ouverture de

la grosseur d'un doigt, pratiquée au dessus; je fus obligé, après avoir détaché l'intérieur au moyen d'un bâton, de le faire sortir avec de la grenaille et de l'eau; ensuite, pour contenter ma femme, nous lui fîmes une provision de jolies assiettes plates. Fritz et Jack se chargèrent des ruches, des nids de pigeons et de poules. On prit pour cela les plus grosses calebasses, où l'on fit au devant une ouverture proportionnée à l'animal qui devait l'habiter; ils étaient si jolis que François s'affligeait de n'être pas un peu plus petit pour en avoir un à son usage et pour sa demeure. Les nids de pigeons furent destinés à être attachés aux branches de notre arbre; ceux pour les poules, les canards et les oies, devaient être placés entre les racines en guise de poulaillers, ou vers les bords du ruisseau. Lorsque les choses essentielles furent achevées, je leur permis de faire un plat pour mettre cuire le crabe, ce qui fut bientôt exécuté. Mais il leur manquait de l'eau; il ne croissait plus là de nos bonnes plantes *à fontaine*, c'est ainsi que nous les avions nommées. Mes enfans me prièrent d'aller avec eux chercher de l'eau, n'osant

pas se hasarder seuls plus avant dans le bois.

Il fallut donc me décider à être leur compagnon; Ernest s'offrit cependant avec beaucoup de zèle pour me remplacer. Il n'avait pu réussir à la fabrication de la porcelaine; il cassait plus de la moitié des pièces qu'il entreprenait, et, pour réparer sa maladresse, il marchait en avant, et cherchait de tous côtés pour découvrir de l'eau ou quelque autre chose d'utile. Bientôt je l'entendis crier très fort en revenant à nous d'un air effrayé: « Venez vite, mon père, me dit-il : un gros cochon sauvage. Oh! comme il m'a fait peur! Je l'ai entendu grogner tout près de moi; il est ensuite allé dans le bois, où on l'entend encore.

— Holà! dis-je aux autres; à la piste! à la piste! appelons les chiens; c'est cela qui serait une excellente capture! Holà! Turc, Bill! » Ils arrivèrent au galop. Ernest fut le conducteur, et nous mena à la place où le sanglier l'avait salué; mais nous n'y trouvâmes qu'un terrain garni de pommes de terre, dont quelques unes avaient été fouillées sans doute par l'animal. L'ardeur pour la chasse s'était un peu ralentie chez Jack et Ernest, au mot de

sanglier ; ils se mirent à ramasser les pommes de terre, et nous laissèrent, Fritz et moi, aller sur la trace des chiens : ceux-ci eurent bientôt atteint le fuyard. Nous entendîmes leurs aboyemens, et peu après des grognemens épouvantables qui venaient du même côté. Nous nous avançâmes avec prudence au pas de charge, et tenant nos fusils en avant, prêts à tirer ensemble dès que nous serions à portée de la bête formidable. Bientôt nous eûmes le plaisir de voir nos deux braves dogues à droite et à gauche d'un animal énorme dont ils tenaient les oreilles entre leurs dents, et qui n'était point un sanglier, comme je l'avais cru d'abord sur le rapport d'Ernest, mais un vrai porc, qui, à notre arrivée, paraissait plutôt nous demander secours et délivrance, qu'avoir l'envie de nous attaquer. Contre notre attente, nous perdîmes aussi, Fritz et moi, le goût de la chasse, et nous reconnûmes bientôt dans le prétendu sanglier notre laie qui s'était évadée. Après un moment de chagrin et de surprise, nous ne pûmes retenir un éclat de rire, et nous nous empressâmes de débarrasser notre bête domestique des dents

de ses deux antagonistes, ses horribles cris retentissaient dans le bois, et attirèrent près de nous les glaneurs de pommes de terre. Alors commença une petite guerre de railleries réciproques : Fritz se moquait de leur ardeur de chasse, qui s'était bornée à ramasser des pommes de terre, Jack et Ernest le plaisantèrent sur le sanglier domestique, et prétendirent qu'ils en avaient eu l'idée en entendant son grognement. « Tu l'avais pris cependant pour un cochon sauvage, dit Fritz à Ernest, toi qui l'avais vu, » Je ne sais ce qu'Ernest aurait répondu ; l'attention de tous fut attirée sur une espèce de petite pomme de terre répandue autour de nous dans l'herbe, et qui tombait de plusieurs arbres auxquels il en pendait encore beaucoup. Notre sanglier s'en régalait pour se consoler de la peur et du mal que les chiens lui avaient faits, et en avalait en quantité.

Ces fruits étaient fort jolis et colorés : Fritz craignit que ce fut la pomme vénéneuse du mancenillier, contre laquelle je les avais tant prévenus mais le cochon les mangeait avec avidité, et l'arbre qui les portait n'était point haut et n'avait ni le port ni le feuillage que

les naturalistes donnent au mancenillier. Je ne prononçai donc point encore, mais je dis à mes fils d'en mettre dans leur poche pour les soumettre à l'épreuve du singe. J'étais déjà presque rassuré en voyant que nos deux chiens s'en régalaient aussi; cependant je persistai dans la défense de goûter de ce fruit avant que je l'eusse suffisamment éprouvé; ils me le promirent. Mais l'eau nous manquait encore, et, comme la soif nous tourmentait, nous fûmes obligés d'en chercher avec zèle. Jack courut en avant, et marcha contre des rochers, espérant avec raison que là nous en trouverions; mais à peine eut-il franchi les buissons que nous l'entendîmes s'écrier : « O ciel! mon père, un crocodile! un crocodile!

— Un crocodile! dis-je en éclatant de rire; quelle idée as-tu là, mon garçon? ici, sur ces rochers brûlans où l'eau manque totalement, un crocodile! Tu rêves, sans doute.

— Je ne rêve point, dit-il plus doucement; heureusement il dort étendu là sur une pierre; il est précisément comme maman.

Le Père. En voici bien d'une autre! Ta maman ressemble-t-elle à un crocodile? Tu fais là une assez sotte plaisanterie.

JACK. Je veux dire seulement qu'il est grand comme elle, et je n'ai pas la moindre envie de plaisanter, car c'est bien sûrement un crocodile, mais peut-être seulement un petit...... Venez, venez le voir; il ne bouge pas. »

Je ne savais qu'en penser, et nous nous glissâmes jusqu'à la place où l'on voyait le monstre; mais bientôt, au lieu d'un crocodile, j'eus devant moi un individu de la grande espèce de lézard à laquelle les naturalistes ont donné le nom de *leguana* ou *yguana*[1], et qui passe aux Indes occidentales pour la plus grande friandise. Je le dis à mes fils, en les rassurant sur le danger d'approcher de cet animal naturellement doux et si excellent à manger. Tous eurent alors le désir de s'en emparer, et de faire présent à leur mère d'un gibier aussi rare. Fritz était déja prêt à faire

1. Yguana, genre de reptile de la famille des lézards; il se trouve dans l'Amérique méridionale et dans les îles qui en dépendent. Sa longueur est de quatre à six pieds, dont la queue fait au moins la moitié. Sa tête est comprimée sur les côtés, aplatie en dessous, recouverte par de grandes plaques, armé de dents aiguës; le dessous du cou est muni d'un énorme goître; les écailles de ce goître sont lancéolées; celles de la créte sont aiguës, très longues sur le dos, et plus courtes sur la queue. Tout le reste de la peau est revêtu de petites écailles lisses, excepté celles du dos, qui sont surmontées d'une arête. Sous chaque cuisse il y

feu dessus et le visait, quand je l'aperçus à temps pour le retenir. « Tu es toujours trop prompt, lui dis-je : ton coup peut manquer, ou simplement blesser ; ces animaux-là sont couverts d'écailles, comme tu le vois, et ils ont la vie très dure. Je crois aussi me rappeler que, dans la colère, ils peuvent être dangereux. Essayons un autre moyen : puisqu'il dort, nous pouvons attendre ; il n'est besoin que d'un très petit artifice pour l'avoir en notre pouvoir avec la plus grande sûreté, et vous aurez en même temps un singulier spectacle. » Je coupai dans les buissons une forte verge au bout de laquelle j'attachai une ficelle à nœud coulant ; je pris pour seule arme dans l'autre main une gaule très mince, puis je m'approchai du dormeur à pas lents ; plus j'avançais, plus je ralentissais mes pas. Dès que je fus très près de lui, je commençai

a une rangée de quinze tubercules. Ses couleurs sont très variables ; cependant le vert mêlé de jaune y domine le plus souvent ; quelquefois ils sont gris, d'autres fois bleus ou bien panachés de toutes les couleurs, dans le genre des caméléons, auxquels l'yguana ressemble beaucoup. La chair de l'yguana passe pour un des plus excellents mets qu'on puisse offrir à la sensualité de l'homme. On en fait une telle consommation dans le midi de l'Amérique que le nombre en est considérablement diminué. On l'assaisonne en fricassée, soit au gras, soit au maigre. (Nouv. Dict d'Hist. nat. v. 11.)

à siffler un air gai, d'abord doucement, et peu à peu plus fort, jusqu'à ce que l'yguana fût éveillé[1]. Il paraissait se délecter de ce son; il levait la tête pour mieux l'entendre, et la tournait de tous côtés pour découvrir d'où il venait. Je m'approchais toujours plus sans cesser ma musique, qui le fixait à cette place. Enfin, je fus assez près pour l'atteindre avec ma gaule, dont je le chatouillai doucement, en sifflant l'un après l'autre tous les airs que je pouvais me rappeler. Le grand lézard ne savait plus où il en était, toutes ses attitudes exprimaient le délire et la volupté; il s'étendait, il recourbait sa longue queue ondulente, balançait sa tête, la levait, et nous montrait alors une rangée formidable de dents aiguës, qui nous auraient mis en pièces à la moindre attaque hostile. Je saisis habilement un moment où il avait la tête levée pour lui jeter le lacet. Dès que cela fut fait, mes fils s'approchèrent aussi, et voulurent le serrer et l'étrangler; mais je le leur défendis, ne voulant

1. Tous les lézards aiment passionnément la musique; on est sûr de les attirer, ou par le son de la flûte, ou bien en sifflant, et c'est la manière dont on s'empare des yguanas. Dès qu'on est assez près pour les toucher, on leur enfonce le bout d'une gaule dans la narine, ce qui les tue sans douleur. (Dict. d'Hist nat)

pas faire souffrir ce pauvre animal. Je ne lui avais jeté le lacet que dans le cas où la manière très douce de le tuer, dont je voulais faire l'expérience, n'eût pas réussi : alors j'aurais eu recours au lacet pour me défendre ; mais il n'en fut pas besoin. Toujours sifflant mes plus jolies mélodies, je pris un moment favorable pour enfoncer ma gaule dans une de ses narines ; le sang en coula avec abondance, et termina bientôt sa vie, sans qu'il eût donné aucun signe de douleur ; au contraire, il paraissait encore écouter la musique avec plaisir.

Dès qu'il fut mort, je permis alors à mes fils d'approcher et de serrer le lacet, qui nous fut très utile pour le tirer au bas de la grosse pierre où il s'était posté. Mes enfans s'extasiaient du moyen dont je m'étais servi pour le tuer sans le faire souffrir. « Il n'y a pas grand mérite à cela, leur dis-je ; j'ai lu souvent dans les relations des voyageurs la description de cette chasse, très connue aux Indes occidentales. Maintenant, voyons comment nous emporterons notre lourd et précieux butin. « Après y avoir bien pensé, il fallut me décider à le charger sur mes

épaules; et ma tournure, ayant sur le dos cette singulière bête dont la queue pendait au loin, ne fut pas ce qui amusa le moins mes enfans; ils la portèrent tous à l'instar des pages qui suivent un prince. Cela me soulagea beaucoup, et me donna l'air d'un vieil empereur chinois, revêtu d'un manteau royal superbe et très extraordinaire : les couleurs changeantes du lézard brillaient au soleil comme des pierreries.

Nous étions déja assez avancés sur notre route, lorsque nous entendîmes un appel lamentable de ma femme et les pleurs du petit François : notre longue absence leur avait donné une extrême inquiétude; nous avions oublié de les avertir de notre approche par quelques coups de fusil, n'ayant pas eu l'occasion d'en tirer un seul, et déja ils nous croyaient perdus. Mais aussitôt que nos voix retentirent en chant d'allégresse, leurs lamentations se changèrent en cris de joie, et bientôt nous fûmes tous rassemblés sous les arbres à calebasses, et nous racontâmes notre excursion à la bonne mère, après avoir étendu à ses pieds l'ennemi vaincu, ce qui lui fit d'abord une peur horrible, et la divertit

ensuite quand je lui racontai la ressemblance que Jack avait trouvée entre elle et le lézard. Nous eûmes tant de choses à lui raconter que nous oubliâmes notre soif : elle fut cependant affligée que nous n'eussions pas trouvé d'eau, mais il fallut bien aussi nous le pardonner. Mes fils avaient sorti de leur poche les pommes inconnues qu'ils avaient ramassées ; elles étaient dans l'herbe à côté de nous ; notre Knips les eut bientôt flairées, et, suivant sa bonne coutume, il vint furtivement en voler, et s'en régala avec avidité ; j'en jetai aussi une ou deux à la poule outarde qui les mangea sans hésiter. Convaincu alors que ce n'était pas du poison, je permis aux enfans qui les regardaient avec envie, de s'en régaler aussi ; je leur montrai l'exemple : nous les trouvâmes très bonnes, et j'eus le soupçon bien fondé que ce pouvait être des goyaves, espèce de fruit assez estimé dans ces parages. L'arbre qui les porte a quelquefois vingt pieds de hauteur : mais sans doute que ceux qui nous avaient fourni nos pommes étaient encore très jeunes. Ils croissent dans une telle abondance que, dans les pays habités, on est obligé de les extirper, pour qu'ils n'envahissent pas tout le terrain.

Cette friandise nous avait un peu désaltérés, mais notre faim n'en était qu'augmentée, et, comme nous n'avions pas le temps d'apprêter notre yguana, nous fûmes obligés de nous contenter des provisions froides que nous avions apportées avec nous; mais, au dessert, nous eûmes quelques excellentes pommes de terre cuites sous les cendres, où mes fils les avaient mises en arrivant.

A peine fûmes-nous fortifiés et ranimés par ce repas que la mère insista vivement pour reprendre le chemin de notre demeure, avant que la nuit fût tout-à-fait noire En effet, le jour me parut tellement avancé que je me décidai à ne pas ramener avec nous la claie, qui était déja si chargée que l'âne n'aurait pu la traîner que très lentement, d'autant mieux que je voulais prendre un chemin plus court à travers les buissons, qui auraient entravé sa marche. Je résolus donc de la laisser jusqu'au lendemain, où je viendrais la chercher. Je me contentai de ne mettre sur le baudet que les sacs ordinaires remplis de notre vaisselle de courge, le lézard yguana, qui aurait pu être gâté le lendemain, et mon

petit François, auquel il servit de dossier ; j'arrangeai le tout, et laissai à ma femme et à Fritz le soin d'attacher l'outarde de manière à ce qu'elle pût marcher devant nous sans risque de s'échapper.

Dès que tous ces préparatifs furent faits, la caravane se mit en marche pour retourner en ligne droite au logis. Sortis du bois des calebassses, nous arrivâmes à la continuation des arbres des goyaves, où nous renouvelâmes notre provision de pommes savoureuses; ensuite nous entrâmes dans un majestueux bois de chênes agréablement entrecoupé de beaux figuiers des Indes, de l'espèce de ceux de Falkenhorst. La terre était presque jonchée de glands. Mon petit peuple, toujours curieux et friand, ne put se retenir de goûter ces glands, qui ressemblaient parfaitement, pour la forme, à ceux d'Europe; mais, vu la différence du climat, il pouvait y en avoir aussi dans le goût. L'un d'eux s'avisa donc d'en mordre un, et le trouvant très doux et très agréable, il le dit bien vite à ses frères, qui se jetèrent dessus et en remplirent leurs poches, celles de leur mère et les miennes. J'étais aussi fort réjoui d'avoir

trouvé ces nouveaux alimens ; j'eus même l'idée d'en nourrir notre volaille : j'admirais plus que jamais ces beaux arbres qui nous couvraient de leur ombrage et nous faisaient un présent inestimable. Je reconnus que c'était une espèce de chênes toujours verts, qui sont communs dans les bois de la Floride, et du fruit desquels les Indiens de l'Amérique septentrionale tirent une huile douce, qu'ils emploient à faire cuire leur riz. Une foule d'oiseaux se nourrissent de ces glands ; nous pûmes le remarquer par le cri sauvage et discordant de plusieurs espèces de geais et de perroquets qui sautillaient joyeusement dans le branchage et entre les feuilles. Mes fils voulaient tirer dessus ; je ne pus les en empêcher que par la promesse que nous reviendrions une autre fois chasser dans ce bois, et en leur faisant observer qu'il était trop tard.

Nous arrivâmes bientôt à la maison. Le chemin que nous avions pris avait tellement abrégé notre marche qu'avant que l'obscurité fût complète nous pûmes faire encore quelques petits arrangemens importans. Ma femme eut un grand plaisir à se servir, le

même soir, du panier à œufs et des vases à lait; Fritz fut chargé de faire un creux en terre, qui devait provisoirement servir de cave pour conserver le lait. On le recouvrit de planches chargées de pierres. Jack prit les nids de pigeons, monta vite sur l'arbre et les cloua à des branches; il mit dedans de la mousse sèche, et y plaça un de nos pigeons femelles apprivoisés, qui couvait dans ce moment-là; il y posa avec précaution les œufs sous la mère; elle roucoulait avec reconnaissance. Ernest s'occupait à ranger le poulailler entre les racines. Quand il eut fini, il fut important de voir comment cette volaille se trouverait dans ce beau palais; elle était déja perchée et placée pour dormir, et trouva fort mauvais d'être réveillée; tandis que, de son côté, Ernest se courrouçait de son peu d'empressement à venir habiter sa nouvelle demeure. Quant à moi, je m'étais chargé d'éventrer l'yguana et d'en préparer un morceau pour notre souper, malgré ma femme, qui ne cachait pas sa répugnance à manger du lézard et du crabe : elle les trouvait trop affreux; on ajouta donc en sa faveur de nouvelles pommes de terre; nous

essayâmes de les faire cuire avec des glands doux, et le tout se trouva parfait. François était chargé de faire le marmiton ; c'était assez volontiers son emploi à côté de sa mère. Nous nous approchâmes sans peine du feu clair et pétillant sur lequel cuisait notre souper ; une brise de mer avait rafraîchi l'air, et après une grande fatigue le feu fait toujours plaisir. Cette bonne et utile journée fut couronnée par un repas vraiment savoureux, où nous donnâmes tous à notre chasse de l'yguana des éloges bien mérités. Ma femme ne put se décider à en manger, et s'en tint aux pommes de terre grillées. Le crabe eut peu de faveur ; il se trouva sec et fade, et fut laissé de côté. Nous préparâmes ensuite à côté du flammant une couche commode à notre outarde, et nous allâmes nous étendre dans nos lits, dont nous avions tous un grand besoin.

CHAPITRE XXIII.

Excursion dans des contrées inconnues.

On comprend que le lendemain ma première pensée fut d'aller chercher notre claie

dans le bois des calebasses; j'avais eu un double but en la laissant là, et je n'en avais pas parlé pour épargner des inquiétudes à ma femme : je voulais faire une excursion au delà de la paroi des rochers, et voir si nous ne trouverions pas quelque chose d'utile. J'étais curieux, outre ce but; de connaître un peu mieux l'étendue de notre île; je ne voulais avec moi que Fritz, plus fort et plus courageux que ses frères; je laissai donc les trois autres avec leur mère, ainsi que Bill,, pour les protéger; d'ailleurs, je m'étais aperçu qu'elle était pleine. Turc nous suivit, et nous en témoigna sa joie par ses sauts et ses hurlemens. Nous partîmes de grand matin, en chassant devant nous notre âne, qui devait ramener la claie.

Étant arrivés au bois des chênes verts, nous trouvâmes sous les arbres notre laie à l'engrais, et avalant une quantité de glands doux qu'elle paraissait trouver excellens. Nous lui souhaitâmes bon appétit, en la priant de vouloir bien nous admettre à l'honneur de partager son déjeuner. Fritz remplit de fruits les poches de sa veste. Nous vîmes avec plaisir que la leçon de la veille avait rendu

cet animal plus traitable ; il ne cherchait pas à nous éviter, et nous aurions pu l'amener avec nous s'il n'avait été trop incommode. Tout en ramassant nos glands doucement et sans faire de bruit, nous vîmes les oiseaux qui remplissaient le bois de tous côtés s'approcher de nous ; il y en avait de charmans par leur plumage, et cette fois je ne pus refuser à mon grand chasseur Fritz de tirer un ou deux coups de fusil, pour en examiner quelques uns de plus près. Il en mit trois à bas ; je jugeai que l'un était le grand geai bleu de Virginie, et les deux autres des perroquets : l'un des deux était un superbe haras rouge, le plus beau des perroquets connus ; l'autre était une perruche verte avec quelques plumes jaunes.

Pendant que Fritz rechargeait son fusil, nous entendîmes dans l'éloignement un bruit singulier, qui ressemblait tantôt à celui d'un tambour couvert, tantôt à celui d'une scie qu'on aiguise. Nous pensâmes d'abord à la musique des sauvages, et nous nous glissâmes un peu de côté dans les buissons. Nous parvînmes doucement en avant vers la place d'où venait ce bruit singulier : ne voyant

rien qui dût nous effrayer, nous écartâmes les branches, et nous aperçûmes, sur un tronc d'arbre renversé et à moitié pourri, un très bel oiseau de la grosseur d'un coq domestique, paré d'un beau collet de plumes autour du cou et d'une belle huppe relevée; il était occupé à faire les gestes les plus extraordinaires. Sa queue était étalée en éventail comme celle d'un coq d'Inde, mais plus courte. Les plumes de son cou et de sa tête étaient relevées et hérissées; il les agitait quelquefois avec une telle vitesse qu'elles paraissaient un nuage qui l'enveloppait subitement; quelquefois il tournait en cercle sur son tronc; tantôt il remuait la tête et les yeux comme s'il était possédé, et poussait ce cri singulier qui nous avait alarmés, précédé et suivi d'une espèce d'explosion. C'était un mouvement de son aile frappant à temps précipités sur le tronc creux et sec, qui causait ce bruit semblable au son du tambour. Autour du tronc était rassemblée une quantité d'oiseaux qui lui ressemblaient, mais qui, plus petits, n'avaient pas sa belle forme. Tous avaient les yeux attachés sur lui et paraissaient admirer ses manières. Je regardais

Robinson Suisse



Je regardais avec etonnement ce farceur emplu plumé, lorsqu'un coup de fusil de Fritz, termina le spectacle, en faisant tomber l'acteur.

ce singulier spectacle, dont j'avais entendu parler avec étonnement. Le nombre des spectateurs du farceur emplumé augmentait à chaque instant, ainsi que ses cris et ses jeux, qui donnaient l'idée de l'ivresse ou du délire, lorsqu'un coup de fusil de M. Fritz, placé à quelques pas derrière moi, termina le spectacle, en faisant tomber de son théâtre l'acteur, étendu mort sur le sable : le coup mit tous les spectateurs en fuite. Cette interruption d'une scène aussi remarquable me fut très désagréable, et je ne pus m'empêcher d'en faire de vifs reproches à mon fils. « Pourquoi, lui dis-je, pourquoi toujours la mort et l'anéantissement? la nature et ses actions animées ne sont-elles pas mille fois plus réjouissantes que la destruction? Il peut sans doute vous être permis d'accorder quelque chose à votre curiosité. à vos besoins, et même à votre goût pour la chasse. Je ne m'oppose pas, vous le savez, à vous voir faire la guerre au gibier ou aux bêtes singulières ou dangereuses; mais la modération est utile partout, et le spectacle de ce coq de bruyère ou fétras, prenant tant de peine pour attirer autour de lui sa cour de femelles, était

pour moi fort amusant, et je suis très fâché de voir sans mouvement la créature qui en avait de si rapides il y a une seconde. Éprouves-tu un grand plaisir d'avoir mis en fuite ces jolies poules qui avaient tant de plaisir à admirer l'oiseau que tu as tué?

Fritz baissait les yeux et paraissait honteux et repentant; je lui dis que, puisque le mal était fait, il fallait au moins tirer parti de sa chasse; que le fétras [1] ou coq de bruyère était un gibier très estimé, et qu'il devait aller le ramasser pour le porter à sa mère.

Il y alla, et revint, malgré ma leçon, très content de son butin. « N'est-ce pas, papa,

1. La poule à fraise ou grosse gélinote du Canada, se trouve aussi dans le Maryland, la Pensylvanie et les îles de ces parages. Ses mœurs sont les mêmes que celles du tétra ou coq de bruyère d'Europe; aussi quelques auteurs l'ont-ils simplement désigné sous le nom de coq de bruyère à fraise, ou le cupidon. Lorsque le mâle est tranquille, le bouquet de longues et belles plumes qu'il porte au cou retombe de part et d'autre sur la partie supérieure des ailes; mais quand quelque passion l'agite, il les relève, ainsi que les plumes du sommet de la tête, et en forme une huppe et une fraise très belles : c'est pour lui une parure d'amour. Lorsqu'il veut appeler ses femelles, il enfle son jabot, fait la roue avec sa queue, laisse traîner ses ailes jusqu'à terre; il les relève, les abaisse, et, par ses mouvemens singuliers et précipités, fait un bruit si fort qu'on l'a comparé à celui du tambour ou d'un tonnerre éloigné. Mais cette invitation d'amour est souvent pour lui le signal de la mort : c'est le moment où le chasseur impitoyable, qui l'entend de loin, et vient par un coup assuré frapper l'oiseau, trop occupé de sa passion pour penser au soin de sa vie. (Nouv. Dict. d'Hist. nat.)

me dit-il, que c'est une superbe bête? Mais je voudrais bien savoir pourquoi elle se démenait si singulièrement?

Le Père. Je pense que, par ses gestes et ses sons singuliers, il appelait autour de lui ses femelles, dont il a un grand nombre, comme le coq domestique; il a cela de commun avec les coqs de bruyère de nos pays septentrionaux. Je crois, en l'examinant de plus près, que c'est la poule à fraise ou grosse gélinotte du Canada ou de Virginie. Tu as joué un mauvais tour à toutes ces poules, mon fils en les interrompant d'une manière aussi cruelle dans leurs amusemens.

Fritz. J'en suis bien fâché à présent, d'autant plus que nous aurions pu les prendre en vie, et qu'il serait bien beau d'avoir cette espèce de poule à Falkenhorst.

Le Père. J'allais te le dire, et nous en avons encore le moyen. Dès qu'une de nos poules domestiques sera disposée à couver, nous reviendrons ici avec notre singe à la chasse des œufs; s'il en trouve un nid, ainsi que je le présume, nous le pillerons et ferons couver les œufs par la poule couveuse: de cette manière nous nous procurerons la

plus belle race de poules qu'on puisse trouver. »

Nous chargeâmes alors le coq à fraise sur notre âne, et nous continuâmes notre voyage. Nous arrivâmes bientôt au bosquet des goyaves, dont les agréables fruits nous rafraîchirent, et bientôt après nous eûmes retrouvé notre claie dans le bois des calebasses. Tout notre butin était dans le meilleur état; mais, comme la matinée n'était point encore avancée, nous commençâmes notre excursion projetée au delà de la paroi des rochers. Pour y parvenir, nous les longeâmes afin de découvrir la place où ils finissaient, dans l'espoir de pouvoir les trouver lorsque nous serions au bout, ou de trouver même plutôt quelque ouverture qui nous permît de pénétrer dans l'intérieur de l'île, si, comme je le présumais, ils ne la terminaient pas. Nous pénétrâmes donc en avant, en regardant toujours autour de nous pour ne pas perdre quelque avantage, ou pour échapper aux dangers qui pourraient nous menacer. Turc prit vaillamment les devans, l'âne le suivait à pas lents, remuant ses longues oreilles, et nous fermions la marche.

De temps en temps nous rencontrions quelques petits ruisseaux comme celui de Falkenhorst, qui fournissaient un rafraîchissement agréable. Quand nous eûmes dépassé le bois des goyaves, nous traversâmes des champs de pommes de terre et de manioc, dont l'herbe embarrassait notre marche; mais nous en fûmes dédommagés par la vue du pays où nous étions, et que ces plantes basses nous laissaient voir en plein. A droite, sur la hauteur, nous découvrîmes une quantité de lièvres ou d'agoutis s'amusant sur l'herbe, au soleil du matin. Fritz les prit de loin pour des marmottes; mais aucun, à notre approche, ne fit entendre l'espèce de sifflement que poussent ces animaux lorsqu'ils voient un objet étranger. L'idée de mon fils me parut donc fausse; il aurait voulu s'en assurer au moyen d'un coup de fusil; mais le rocher sur lequel ils s'amusaient n'était pas à portée, et j'en fus charmé.

Nous entrâmes bientôt dans un joli bosquet de buissons qui nous étaient inconnus : toutes les branches étaient chargées d'une grande quantité de baies d'une qualité rare; elles étaient toutes couvertes de cire qui

s'attachait sensiblement à nos doigts quand nous voulions les cueillir[1]. Je savais qu'il y avait en Amérique une espèce de buissons produisant de la cire que les botanistes nomment *myrica cerifera*; je ne doutais pas que nous ne l'eussions trouvé, et cette découverte me fut très agréable. « Arrêtons-nous ici, mon fils, dis-je à Fritz, nous allons ramasser beaucoup de ces baies, pour rapporter de notre course un présent pour ta mère; ceci lui fera grand plaisir. »

Nous ne tardâmes pas à rencontrer un nouveau spectacle que nous ne pûmes nous empêcher d'observer avec admiration : c'était le singulier ménage d'une espèce d'oiseaux

1. L'arbre à cire ou myrica croît à la Louisiane, et une autre espèce plus petite à la Caroline. C'est un joli arbrisseau aquatique. dont une tige porte les fleurs, et l'autre les fruits. Il croît à la hauteur de nos petits cerisiers; il a le port du myrte, et ses feuilles en ont l'odeur. Ses baies, d'un gris cendré, contiennent des noyaux qui sont couverts d'une espèce de cire ou de résine semblable à de la cire, et que les habitans du pays emploient au même usage; ils en font des bougies très bonnes, et qu'ils sont parvenus à blanchir. Cet arbre est d'un grand rapport : une livre de baies produit deux onces de cire. Un homme peut aisément en cueillir quinze livres en un jour. Le procédé consiste à mettre fondre cette cire dans l'eau bouillante dans de grandes chaudières; la cire résineuse surnage; elle a une odeur douce, aromatique, et donne une bonne lumière. Cet arbrisseau a été cultivé dans des terres en France. Les naturalistes croient qu'il pourrait être aisément acclimaté, et devenir ainsi très utile. (Valm. de Bom. et le Dict. d'Hist. nat.)

qui ne sont guère plus gros que nos pinsons, ayant un plumage brun très commun. Cette espèce d'oiseaux vit en république et bâtit un grand nid général où habite toute la tribu. Nous vîmes un de ces nids établi sur un arbre un peu isolé, tressé, avec beaucoup d'habileté, de paille et de jonc entrelacés; il nous parut renfermer beaucoup d'habitans; il était placé comme un amas de forme irrégulière, autour du tronc de l'arbre, à la naissance des branches et des rameaux. Il nous parut avoir dans le haut une espèce de toit, fait avec des racines et des joncs, plus serré que le reste du nid. Sur les côtés, inégalement formés, étaient une quantité de trous ou petites ouvertures : c'étaient les portes et les fenêtres de chaque cellule particulière qui se trouvait dans cette maison commune. Il sortait de quelques uns de ces trous des petites branches qui servaient aux oiseaux de points d'appui pour entrer et sortir; le tout à l'extérieur ressemblait assez à une immense et grossière éponge. Les oiseaux qui l'habitaient nous parurent très nombreux; ils entraient et sortaient continuellement, et j'estimai qu'il pouvait y en avoir

au moins un millier. Les mâles étaient un peu plus gros que les femelles, et avaient aussi quelque différence dans le plumage; leur nombre est très petit; je ne puis dire si c'est la cause de leur réunion en société.

Pendant que nous examinions avec une grande attention cette colonie d'oiseaux, nous aperçûmes autour du nid une très petite espèce de perroquets qui n'étaient pas beaucoup plus gros que les oiseaux[1]. Leurs ailes vertes dorées, et la variété de leurs couleurs, produisaient un effet charmant; ils se disputaient avec les colons, leur défendaient souvent l'entrée de leur nid, les attaquaient vivement, et nous donnaient même des coups de bec lorsque nous approchions la main du nid. Fritz, qui savait très bien grimper, eut enfin envie de considérer de plus près cette remarquable colonie, et de prendre quelques oiseaux. Il jeta par terre tout ce qui le gênait et grimpa un peu au dessous du nid: il tâcha de passer sa main dans un de ces trous, et de prendre ce qu'il trouverait dans la cellule; il aurait voulu s'emparer d'une femelle

1. Ce petit perroquet se nomme toui; c'est un des plus petits perroquets connus.

couveuse et l'emporter avec ses œufs. Plusieurs de ces cellules étaient vides; mais bientôt il en trouva une garnie, et il y reçut la juste punition de sa curiosité et de sa piraterie. Il fut si fortement mordu au doigt par un bec, qu'il n'eut plus envie que de tirer sa main, en la secouant en l'air, et en jetant un cri perçant de douleur; mais, s'il fut puni, il ne fut pas corrigé. Dès que la douleur fut un peu passée, il passa la main une seconde fois avec plus de précaution, et prit son ennemi au milieu du corps. Malgré la résistance de l'oiseau, ses cris, ses lamentations, il le tira dehors et le mit bien vite dans la poche de sa veste; il la boutonna bien, et se laissant glisser le long du tronc, il arriva heureusement à terre, mais non pas sans danger. Sur le cri de détresse de son prisonnier, une foule d'oiseaux étaient sortis de leurs nids, et l'entouraient tellement en le menaçant de leurs becs, et criant tous à la fois, qu'il en fut presque effrayé, et jugea qu'il était à propos de songer à la retraite. Les oiseaux le poursuivirent jusqu'à ce qu'il fût près de moi : alors, par quelques cris et en agitant mon mouchoir en l'air, je les

effrayai à mon tour, et je les éloignai de nous. Il tira alors le prisonnier de sa poche; c'était un charmant petit perroquet moineau à plumes vertes; Fritz me demanda en grace de le lui laisser emporter à la maison comme un très joli présent pour ses frères, qui pouvaient lui faire une cage, l'apprivoiser et lui apprendre à parler. Je ne m'y opposai pas. Nous continuâmes notre voyage, ne voulant pas perdre de temps avec cette singulière colonie. Elle devint naturellement le sujet de notre conversation. C'était la première fois que j'avais vu des oiseaux vivre en société dans un nid commun, et j'en étais surpris. D'après la trouvaille de Fritz, il nous parut probable que les oiseaux propriétaires étaient de ces petits perroquets, dont un venait d'être pris sur son nid, et que les premiers oiseaux que nous avions observés étaient des intrus qui cherchaient à s'en emparer. « On trouve ainsi, disais-je à mon fils des architectes sociables qui bâtissent en commun dans presque chaque classe du règne animal; je n'en ai pas encore vu chez les amphibies, mais nous en découvrirons peut-être aussi quelque jour, comme chez ces oiseaux. Une foule de causes

peuvent engager les animaux à se réunir en masse au lieu de vivre isolés ; le manque de femelles ou de mâles, le fardeau de l'éducation ou de la nourriture, la sûreté, la défense : qui osera poser des bornes à l'instinct de l'animal et à ses facultés?

FRITZ. Mais je ne vois cependant que les abeilles qui vivent ainsi en famille.

LE PÈRE. A quoi penses-tu, mon fils? et les guêpes, et les bourdons, et les fourmis?

FRITZ. En effet, je ne sais comment j'oubliais les fourmis, car je me suis souvent amusé à les observer : rien n'est plus joli qu'une fourmilière ; on voit, en les regardant avec attention, comme elles travaillent en société, font leur ménage, leurs provisions, bâtissent, se défendent et soignent leurs couvées.

LE PÈRE. Tu as aussi remarqué comme elles portent soigneusement leurs œufs au soleil, et les traînent de tous côtés pour les échauffer, jusqu'à ce qu'ils soient éclos?

FRITZ. Ne pensez-vous pas, mon père, que ce que nous prenons pour des œufs n'est autre chose que des chrysalides dans lesquelles les fourmis se sont enfermées, ainsi que le font

d'autres insectes, pour prendre des ailes et opérer ainsi leur métamorphose?

Le Père. Ta remarque est juste, mon fils; il y a de bons naturalistes qui ont observé avec fruit ces industrieux insectes [1]. Mais les fourmis communes de notre patrie ont si fort excité ton admiration, tu serais bien plus étonné des travaux incroyables des fourmis étrangères! il y a une espèce qui bâtit des fourmilières de quatre, six, huit pieds de hauteur, et au moins aussi larges; les murs extérieurs de ces bâtimens sont construits avec tant de solidité et d'une telle épaisseur, que ni la pluie ni le soleil ne peuvent y pénétrer. En dedans elles pratiquent des ruelles, des voûtes, des arcades, des colonades, des chambres à couvert. Toute cette masse est faite si solidement que, si on la vide et si on la nettoie en dedans, elle peut servir de four. La fourmi est en général un insecte nuisible qui vit de brigandage, dont on a beaucoup de peine à se débarrasser : il en existe cependant une espèce utile en Amérique, qu'on

1. Entre autres M. Pierre Huber, de Genève; il a publié un volume de ses observations sur les fourmis, aussi instructif qu'agréable à lire.

nomme *fourmi céphalote*, ou *fourmi de visite*; elle paraît en grandes troupes tous les deux ou trois ans, et se répand en abondance dans les maisons. Dès qu'on les voit paraître on leur ouvre les chambres et les armoires; elles entrent partout, et en très peu de temps elles exterminent les rats, les souris, les punaises, les hakerlas (espèce d'insecte très incommode dans les pays chauds), enfin tous les animaux nuisibles à l'homme, comme si elles avaient une mission particulière pour l'en débarrasser. Elles ne lui font personnellement aucun mal, à moins qu'il ne soit assez ingrat pour les attaquer et les chasser: alors elles s'attachent si fortement à ses souliers qu'en un instant ils sont détruits. Ces fourmis font un horrible dégât dans les plantations d'arbres, qu'elles dépouillent en une seule nuit de leurs feuilles. A mesure qu'elles tombent, ceux de ces insectes qui sont restés au pied des arbres s'en emparent, et les emportent dans leur fourmilière. Cette espèce curieuse ne construit pas sa demeure sur terre; mais elle creuse des caves qui ont quelquefois huit pieds de profondeur[1], et les

1. Histoire des insectes d'Amérique, par mademoiselle Mérian.

maçonnent comme des hommes pourraient le faire. Des voyageurs assurent qu'une des îles de la mer du Sud en est tellement infestée qu'on n'ose point y aborder. On la leur a abandonnée, et elle est connue des marins sous le nom d'*Ile aux Fourmis*.

Fritz. N'a-t-on trouvé aucun moyen de les détruire ou d'arrêter leur dévastation ?

Le Père. Dans notre Europe, elles ne sont heureusement pas si formidables : mais cependant elles sont encore assez nuisibles pour qu'on ait cherché les moyens de s'en défaire. Les plus sûrs sont le feu et l'eau bouillante; elles ont d'ailleurs beaucoup d'ennemis parmi les insectes et les oiseaux : le plus terrible est le myrmécophage ou fourmilier[1]. La nature, qui l'a destiné sans doute à réduire la multiplication des fourmis, l'a pourvu d'une longue langue gluante, qu'il enfonce, pour les attirer, dans les trous de la fourmilière; les insectes s'en approchent : y demeurent attachés; dès qu'elle en est assez chargée, le myrmécophage la retire, avale

1. Il y en a de trois espèces, le tamanoir, le tamandoua et le fourmilier. Il y a aussi une famille d'oiseaux qui se nomme fourmilier, et qui se nourrit de fourmis.

avec délices ceux qui se sont laissé prendre à ce piége, qu'il renouvelle avec le même succès. On prétend que deux myrmécophages sur une fourmilière peuvent la détruire en très peu de temps. Il y a de plus un insecte qui porte le nom de *fourmi-lion*, et qui est aussi leur ennemi. Il a l'instinct de faire de petits entonnoirs de sable sur la route des fourmis, qui sont entraînées rapidement au fond sans pouvoir se retenir ; elles y trouvent leur formidable ennemi qui se saisit de sa proie. Plusieurs nations sauvages, telles que les Hottentots, les mangent aussi par poignées.

Fritz. Ah! les vilains! j'ai bien de la peine à le croire : mais en voilà assez sur les fourmis. Vous avez dit, mon père, que dans chaque classe du genre animal il y en avait qui vivaient en societé commune : quels sont les autres, s'il vous plaît?

Le Père. Dans le règne des oiseaux, il y a ceux que nous venons de découvrir, et je n'en connais aucun autre; mais, parmi les quadrupèdes, il existe au moins un exemple de vie commune et sociale; tâche de te le rappeler.

Fritz. C'est peut-être l'éléphant ou la loutre de mer.

Le Père. Tu n'as pas deviné : quoique ces deux animaux-là montrent un grand penchant à vivre en société avec ceux de leur espèce, ils ne bâtissent rien qui ressemble à une maison commune; mais cependant tu es sur la trace en parlant de la loutre de mer.

Fritz. Ah! je m'en souviens à présent; c'est le castor, n'est-ce pas? On dit que ces bêtes si intelligentes savent faire déborder les ruisseaux et les rivières, et bâtissent des villages entiers dans l'étang qui se forme par ce débordement.

Le Père. Très bien, mon cher! Et, à la rigueur, on pourrait aussi compter les marmottes au nombre des animaux sociables, cependant elles ne bâtissent pas dans le sens propre du mot; mais elles se creusent une caverne commune dans les montagnes où elles habitent, et elles y passent chaudement l'hiver en famille, dans un sommeil continuel. Tu aurais d'autant plus tort de les oublier qu'elles sont nos compatriotes; car c'est principalement dans les hautes Alpes de notre Suisse que les marmottes se trouvent.

Pendant notre conversation nous avions fait du chemin, et nous arrivâmes encore dans un bois d'arbres qui nous étaient inconnus : ils ressemblaient un peu au figuier sauvage ; au moins ils portaient un fruit rond semblable aux figues, plein de petits grains dans une chair molle et succulente. Cependant ce fruit avait au fond un goût âcre et acerbe. Nous observâmes de plus près ces arbres, qui étaient remarquables par une élévation de quarante à soixante pieds et par l'écorce de leur tronc, écailleuse comme une pomme de pin. Ils ne portent point de branches dans leur longueur ; mais il en pousse plusieurs au sommet, les unes droites, les autres inclinées. Les feuilles sont à l'extrémité des rameaux, coriacés, épaisses, ayant leurs deux surfaces de teintes différentes. Mais ce qui nous surprit le plus fut une espèce de gomme ou bitume qui paraissait être sortie liquide du tronc par quelque ouverture accidentelle, et s'être durcie à l'air. Cette découverte attira extrêmement l'attention de Fritz ; souvent en Europe il avait employé la gomme des cerisiers soit à coller, soit à vernisser ; il espéra que celle-

là pourrait lui servir au même usage. Il prit son couteau et en ramassa une forte provision.

Tout en cheminant il examinait sa gomme, et cherchait à l'amollir par son haleine et la chaleur de sa main, comme il l'avait fait souvent de celle des cerisiers. Il ne put en venir à bout; mais ces essais lui firent découvrir une propriété plus rare, celle de s'étendre, en la tirant par ses deux extrémités, et de se resserrer promptement par un mouvement élastique. Il en fut très frappé, vint en courant à moi renouveler son expérience avec un grand succès, en me disant : « Voyez, mon père ; je suis sûr que ce que j'ai trouvé est la gomme élastique dont je me servais en Europe pour effacer les mauvais traits de mes dessins ! Voyez, je puis l'étendre et elle se retire subitement dès que je la lâche !

— Oh, que dis-tu ? que dis-tu là ? m'écriai-je avec joie : ce serait pour nous une découverte imcomparable ! Mille et mille remercîmens, si tu as trouvé le vrai caoutchouk, qui donne la gomme ou résine élastique. Donne, donne que je la voie !

— Tenez, papa, voyez vous-même. Mais quel si grand bonheur serait-ce donc pour nous d'avoir trouvé cette gomme? Sert-elle à autre chose qu'à effacer le crayon? Je ne sais pas d'ailleurs si c'est la même. Pourquoi n'est-elle pas noire comme celle que nous avions en Europe?

— Combien de questions à la fois! Laisse-moi reprendre haleine pour te répondre. La résine élastique ou caoutchouk[1] est une espèce de jus laiteux qui découle de certains arbres, et sans doute de ceux-ci, par des incisions faites dans l'écorce; et on le reçoit dans des vases placés exprès dessous. Cette espèce de bitume arrive en Europe sous la forme de flacons noirâtres, plus ou moins grands; et voici comment on lui donne cette forme. Avant que ce jus soit coagulé, on en recouvre de petits flacons de terre à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il ait une certaine épaisseur: on suspend ensuite ces petites cruches ainsi recouvertes dans la fumée, qui les sèche parfaitement et leur donne cette couleur

1. Le caoutchouk ou gomme, connu en Europe sous le nom de gomme élastique, découle d'un arbre nommé héve de la Guyane, et aussi des figuiers.

brune foncée. Avant qu'ils soient tout-à-fait secs, on grave dessus avec la pointe d'un couteau les lignes ou figures dont ces flacons sont ornés. Enfin, on casse la bouteille qui a servi de moule, et qui est en dedans, on en fait sortir les morceaux par le col, et il reste un flacon de cette gomme lisse, douce au toucher, ferme et cependant flexible. Cette espèce de bouteille est utile, commode, facile à porter, et ne se casse point. On a découvert ensuite que cette gomme enlevait les traits du crayon, et les dessinateurs les effacent avec un morceau de ces petits flacons, qu'ils dépècent pour en faire usage.

— Cette fabrication est bien simple. Nous voulons, mon père, tâcher de l'imiter, et de nous faire ainsi des bouteilles bien commodes pour boire en chassant; mais cependant ce n'est pas, comme vous disiez un si grand bonheur pour nous.

— Non, pas dans ce sens; mais on en fait aussi des souliers et des bottes sans coutures, sur des moules de terre de la grosseur du pied ou de la jambe, et tu penses combien, sous ce rappport, cette découverte peut nous être utile. Nous chercherons quelque moyen

de lui rendre sa liquidité pour l'étendre sur les moules, et, s'il n'y en a point, nous tâcherons de tirer des arbres mêmes du bitume frais et liquide en assez grande quantité pour nous en servir; et combien ne nous sera-t-il pas utile! On peut, avec cet enduit rendre *imperméable* toute espèce d'étoffe, de linge, de la soie, de la laine, c'est-à-dire que l'eau ne peut les pénétrer; et cette qualité rend surtout cette résine excellente pour les bottes et pour les souliers. On doit aussi les faire plus facilement que ceux de cuir, et cela est précieux pour nous, qui ne sommes pas cordonniers.

Très contens de notre découverte et déja chaussés en imagination des plus belles bottes de caoutchouk, nous continuâmes notre route, et nous pénétrâmes plus avant dans ce bois, qui s'étendait assez loin. Peu après l'avoir quitté, nous atteignîmes celui de cocos, dont nous connaissions déja la partie inférieure. C'était le même, qui se prolongeait depuis le bord de la mer jusque sur les hauteurs; nous nous y reposâmes un moment avec plaisir, et une couple de noix nous régalèrent: Turc les avait enlevées à de petits

singes qui jouaient dans l'herbe comme des enfans : ils les laissèrent et grimpèrent bien vite à la cime des arbres, pendant que nous nous régalions avec leurs joujoux. Après cette petie collation, nous nous remîmes en marche : nous voulions au moins parvenir jusqu'à la sortie du grand bois de cocos pour examiner l'étendue de notre empire. Nous y parvînmes bientôt, et nous reconnûmes alors la grande baie à droite, et à gauche le *Cap de l'Espérance trompée*, qui avait été le point final de notre première excursion.

Là seulement j'aperçus, au milieu de la quantité de palmiers à cocos, une espèce de palmier plus bas, que je présumai être le palmier sagou ou le sagoutier : il y en avait un abattu par le vent, et que j'examinai. Je vis qu'il contenait beaucoup de moelle, et en la touchant elle me parut farineuse : alors, avec ma hache, j'ouvris le tronc pour voir si elle était de même partout, et, à mon grand plaisir, je la trouvai de la plus excellente qualité. Cette moelle, que je goûtai, avait exactement la saveur du sagou, dont j'avais souvent mangé en Europe[1]. En ouvrant

1 De tous les palmiers qui croissent dans l'Inde, le sagoutier

le tronc, je fis une nouvelle trouvaille qui me confirma dans l'idée d'avoir découvert le palmier sagoutier : je vis dans la moelle cette espèce de larves qui s'en nourrit uniquement, et qui passe aux Indes orientales pour la plus grande friandise. La curiosité me tenta d'en faire l'essai sur-le-champ. Je dis à Fritz de chercher des branches sèches et de faire du feu ; j'en embrochai une demi-douzaine à une baguette de bois : nous avions pris du sel avec nous pour nos pommes de terre, je les saupoudrai, et je les fis rôtir à la flamme. L'odeur suave qui s'en exhalait me fit bien présumer de ce nouveau mets :

est un des plus intéressans; il est utile dans toutes ses parties; il découle, des incisions faites à son tronc, une sève qui fermente promptement, et qui est saine et agréable. On en ferait plus d'usage, si l'expérience n'avait pas appris que c'est aux dépens de la moelle farineuse, connue en Europe sous le nom de sagou, et qu'il est plus important d'avoir de cette dernière, qui a sur toutes les autres substances farineuses l'avantage inappréciable de se conserver à perpétuité et d'être extrêmement saine. Le tronc et les larges feuilles du sagoutier sont d'une grande ressource pour la construction des maisons; le premier fournit les planches et la charpente, les feuilles, la couverture. On fait de plus, avec ces dernières, des cordes, des nattes et une foule d'objets d'utilité domestique. La fécule du sagoutier s'obtient comme celle de pomme de terre; on arrache la moelle, on l'écrase, on la met dans un baquet avec de l'eau, on l'agite, puis on la passe dans un tamis de crin; on met l'eau qui reste dans des vases où la fécule se dépose, puis on la sèche au four en espèce de galettes, qui sont pilées ensuite en grains comme le riz, et c'est ainsi qu'elle

dès qu'il fut grillé, j'en mangeai avec une pomme de terre qui me servait de pain, et je puis assurer tous les gourmands de notre Europe que, s'ils font cas d'un bon morceau, celui-là seul vaudrait la peine de faire le voyage de l'Inde : je n'avais de ma vie rien mangé d'aussi parfait. Fritz, qui d'abord avait pris la liberté de me railler, et de m'assurer que, pour rien au monde, il ne mangerait de ma grillade, attiré par l'odeur et la bonne mine, ne put y résister. Il m'en demanda, et fit chorus d'éloges avec moi : il chercha dans le tronc de l'arbre toutes les larves qu'il put trouver, et en grilla à son tour.

se transporte en Europe. Ce qui est resté dans le tamis se jette en tas dans les jardins, et bientôt ces tas sont recouverts d'un champignon d'un goût exquis, et d'une larve qui n'est pas moins estimée comme aliment. (Dict. d'Hist. nat.)

Les larves, que l'on nomme souvent très improprement vers, à cause de quelque ressemblance de forme, n'en sont pas du tout, puisque les vers sont une classe d'insectes qui doit toujours rester ce qu'elle est. On a donné le nom de larve, qui veut dire masque, à l'état d'enfance pendant lequel les insectes croissent et prennent leur développement avant de se transformer en nymphes, et vivre ensuite dans un état plus parfait. Cette enfance dure des mois, et quelquefois même des années, et c'est le moment où l'insecte a le plus besoin de nourriture : aussi les larves sont très voraces. Chaque espèce d'insecte ou larve a sa nourriture qui lui est particulière; celle du sagoutier ou palmier à sagou vit uniquement de la moelle farineuse de cet arbre, qui l'engraisse extrêmement et la rend un mets délicat, et très recherché dans l'Inde sur la table des nababs et des rois.

Après ce repas sensuel, nous nous levâmes pour continuer et finir notre excursion. Des épais buissons de bambous, dans lesquels il était impossible de pénétrer, y mettaient un terme naturel: il nous fut impossible de nous assurer si on pouvait passer au delà de la paroi de rochers : nous tournâmes donc à gauche, contre la pointe de *l'Espérance trompée*, où la belle plantation de cannes à sucre que nous avions découverte la première fois nous attirait encore. Pour ne pas retourner au logis les mains vides, et nous faire pardonner notre longue absence, nous en coupâmes chacun un bon paquet, qui fut lié sur le dos de l'âne, et nous ne négligeâmes point d'en prendre chacun une canne pour la sucer chemin faisant. Nous arrivâmes bientôt au bord de la mer, où le chemin était ouvert et bien plus court ; il nous conduisit en peu de temps au bois des calebasses, où nous trouvâmes notre claie telle que nous l'avions laissée : l'âne fut déchargé, et le paquet de cannes à sucre lié sur la claie ; après quoi nous l'attelâmes avec les courroies, et le patient animal traîna ce qu'il avait porté.

Nous arrivâmes à Falkenhorst sans autre

aventure et d'assez bonne heure. Nous fûmes d'abord un peu grondés, puis questionnés, puis remerciés quand nous étalâmes nos trésors, et surtout nos cannes à sucre. Chaque enfant en prit une et commença à sucer; la mère s'en régala aussi. Il fallait entendre Fritz raconter avec feu toutes nos découvertes, imiter les gestes du coq à fraises, en le leur montrant; ce qui fit rire ses frères aux éclats : puis vint le tour de l'histoire du grand nid et du perroquet vert, qu'ils écoutaient avec transport et comme un conte de fée. Fritz leur montra le bel haras pourpre, qu'ils ne pouvaient assez admirer, ainsi que le geai bleu. Mais, lorsque Fritz sortit de la poche de sa veste le petit perroquet vivant, je crus qu'ils deviendraient fous; ils sautaient tous de joie, et je fus obligé d'interposer mon autorité pour qu'il ne fût pas mis en pièces s'ils se l'arrachaient mutuellement. François demandait à son frère aîné s'il ne lui avait pas déja appris bien des mots en chemin. « C'est toi qui seras son précepteur, lui dit Fritz, petit jaseur, et je crois qu'il saura bientôt babiller. » François le couvrit de baisers, lui répéta cent fois *perroquet mi-*

gnon, puis l'attacha par la pate à une des racines, en attendant qu'on lui eût fait une cage; il lui présenta des glands doux, dont il mangea avec appétit. Nous en fîmes tous autant, et nous racontâmes notre excellent dîner de larves de sagou, qui fit venir l'eau à la bouche à mes petits, mais non pas à leur mère, qui n'aimait pas les mets nouveaux et les bêtes extraordinaires. Je lui promis pour sa part des champignons parfaits, qui viennent d'eux-mêmes sur le résidu de la fécule de sagou : je l'enchantai aussi avec le projet de mes bougies de myrica, de mes bottes et de mes souliers de caoutchouk élastique, et Fritz en faisait tirer des morceaux à ses frères et les lâchait subitement, ce qui les amusait beaucoup.

A la nuit tombante nous grimpâmes notre échelle, et, après l'avoir retirée, nous nous livrâmes aux douceurs du sommeil, dont nous avions un grand besoin.

CHAPITRE XXIV.

Occupations et travaux utiles ; embellissemens ; sentiment pénible et naturel.

Le lendemain la mère et les enfans ne me laissèrent aucun repos jusqu'à ce que j'eusse mis en train ma fabrique de bougies ; je cherchais à me rappeler tout ce que j'avais lu sur cet objet, pour le mettre en pratique. J'aurais voulu avoir un peu de suif ou de graisse de mouton à mêler avec la cire des baies ; je savais que la bougie en devient plus blanche et la lumière plus pure ; mais, n'en ayant point, il fallait nous contenter de la cire toute seule. Je mis des baies dans une chaudière, autant qu'elle pût en contenir, et je les fis cuire sur un feu modéré : pendant ce temps-là, ma femme fit des mèches avec du fil de toile de voile. Lorsque nous vîmes paraître au-dessus de la chaudière une matière huileuse, odorante et d'un joli vert clair, nous la levâmes avec précaution, et la posâmes dans un vase à côté du feu, pour l'entretenir liquide, et nous continuâmes ce procédé autant que nous eûmes de baies, et jusqu'à ce qu'il y eût une belle provision de cire fondue.



Nous trempâmes ensuite nos mèches l'une après l'autre dans la cire, et nous les suspendîmes à des branches. Lorsque la cire fut prise autour et refroidie, nous les trempâmes encore, et toujours de même jusqu'à ce que nos bougies eussent la grosseur convenable : elles furent ensuite placées dans un endroit frais pour les durcir parfaitement avant de nous en servir. Nous voulûmes cependant en faire l'essai le soir même, et nous en fûmes très satisfaits; nous pûmes nous déshabiller et nous coucher plus tard dans notre château d'arbre, et ce genre de lumière, que nous n'avions pas vu depuis l'Europe, nous fit un extrême plaisir.

Ce succès nous encouragea dans une autre entreprise à laquelle tenait beaucoup ma femme : c'était de faire du beurre frais avec la crême qu'elle levait avec grand soin tous les matins, dans l'espoir de pouvoir s'en servir à cet usage, et qui se gâtait faute de moyen pour l'y employer. L'ustensile le plus nécessaire, celui dans lequel on bat le beurre, et que l'on nomme une *baratte*, nous manquait. A force de penser comment je pourrais y suppléer, je me rappelai ce

que j'avais lu dans des relations de voyage sur la manière dont les Hottentots font le beurre ; mais j'observai, ce dont ils n'ont pas même l'idée, la plus grande propreté. Au lieu d'une peau de mouton cousue en outre, je creusai une grosse courge, qui fut aux trois quarts remplie de crême. Un couvercle, fait de la même courge, la ferma hermétiquement. Je mis ce vase sur un grand morceau carré de toile de voile : j'attachai les quatre coins à des pieux, je plaçai mes quatre fils, et je les chargeai de donner un mouvement au vase de courge placé au milieu, en balançant la toile chacun de son côté. Cet exercice peu pénible les amusa beaucoup et ressemblait au mouvement du berceau d'un enfant ; ils s'en occupaient en chantant et en riant, et nous eûmes la satisfaction, en soulevant le couvercle au bout d'une heure, d'y trouver une masse de beurre excellent, qui fut pour nous un grand régal, et pour ma femme une grande ressource pour la cuisine. Tous ces ouvrages-là n'étaient que des jeux ; mais celui qui me donna une peine véritable, et pour lequel je fus sur le point d'échouer, fut la construc-

tion d'un char pour transporter nos provisions et nos récoltes plus commodément que sur la claie, qui était difficile à traîner. L'impatience, le manque de force ou d'adresse, et le besoin du moment, me décidérent à faire d'abord seulement un char à deux roues; pour essayer mes talens de charron, et de renvoyer à un autre temps la construction d'une voiture à quatre roues.

Je n'ennuierai pas mes lecteurs des détails de cet ouvrage, qui me donna une peine inouïe, et réussit médiocrement, j'emploiai beaucoup de bois en essais inutiles; enfin je parvins à composer une machine roulante que je ne conseille à personne de prendre pour modèle, mais qui répondit assez bien au but que je m'étais proposé d'atteindre.

Pendant que j'y travaillais avec acharnement, ma femme et mes fils étaient aussi occupés de travaux utiles; je quittais le mien de temps en temps pour les diriger et leur donner des conseils; mais je dois dire avec vérité qu'un seul mot suffisait, et qu'ils s'acquittaient à merveille de ce qu'ils entreprenaient. Ils transplantèrent, d'après mes instructions, la plupart de nos arbres frui-

tiers d'Europe dans les sites où nous pensions qu'ils pourraient réussir le mieux, suivant leurs qualités. Ils plantèrent d'abord des ceps de vigne auprès de notre bel arbre et nous eûmes l'espoir dans la suite de les élever en treille et d'avoir un ombrage agréable. Dans ces climats, la vigne doit croître sous la protection des hautes plantes, qui la mettent à l'abri de l'ardeur du soleil. Nos châtaigniers, noyers, cerisiers, furent plantés en deux belles allées droites, formant une avenue qui conduisait du pont de famille à Falkenhorst, et nous promettait dans la suite une promenade ombragée pour aller à notre ferme de Zeltheim. Nous mîmes beaucoup de temps à la former; il fallut arracher les herbes et remplir de sable notre allée, qui fut élevée et bombée dans le milieu pour être toujours sèche. Mes enfans s'employèrent avec zèle à porter du sable de la mer dans leurs brouettes; je leur construisis aussi une espèce de tombereau où l'âne pouvait être attelé.

Nous nous occupâmes ensuite d'ombrager et d'embellir notre aride Zeltheim, et de le mettre en même temps plus en sûreté.

Nous y plantâmes en quinconce tous ceux de nos arbustes qui ne craignaient pas l'ardente chaleur, comme des citronniers, limonniers, pistachiers, pamplemousses, une espèce d'oranger qui parvient à une grandeur extraordinaire, et qui porte des fruits de la grosseur de la tête d'un enfant [1], du poids de douze à quatorze livres, et plusieurs autres espèces, telles que les amandiers et les mûriers. Tous les arbres d'une espèce plus commune de fruits à noyaux furent plantés sur les bords, dans les expositions les plus convenables. Pour fortifier et masquer notre tente, qui renfermait nos provisions, nous fîmes autour une plantation très serrée de citronniers et d'orangers sauvages, qui portent de fortes épines et des branches très touffues, et, pour la rendre et plus épaisse et plus belle, j'y entremêlai quelques grenadiers que j'avais trouvés dans le paquet de plantes pris sur le vaisseau. Je n'oubliai pas non plus de faire un bosquet de goyaviers, qui viennent facilement de

1. Cette espèce d'oranger ou plutôt de citronnier, originaire de la Médie et de l'Assyrie, s'élève dans ce pays-là jusqu'à soixante pieds, (Dict d'Hist nat.)

boutures et produisent un petit fruit très agréable. De temps en temps nous plaçâmes au milieu de ces différentes plantations quelques gros arbres destinés à donner plus d'ombre et à former des cabinets naturels; ils favorisaient aussi la crue des hautes herbes, en empêchant qu'elles ne fussent desséchées par l'ardeur du soleil. Si jamais nous étions obligés, par quelque crainte ou quelque accident, de nous retirer dans cette forteresse, il était essentiel d'y trouver de la nourriture pour notre bétail. Pour plus de précaution, je fis garnir tous les espaces intermédiaires entre nos enclos et le lit du ruisseau avec des figuiers d'Inde à piquet. Je fus alors assuré contre la facilité d'une invasion : toutes ces plantes favorisées par l'influence du climat, devaient acquérir bientôt une telle hauteur et une telle épaisseur qu'il deviendrait difficile de les traverser : je me proposai par la suite d'augmenter encore ces moyens de défense. Les courbures du ruisseau avaient occasionné dans l'enclos des avances de terrain que je coupai en angles droits et en talus, et qui pouvaient nous servir de bastion pour y placer les canons du vaisseau et nos autres

armes à feu, dans le cas d'une attaque des sauvages. Il fallait aussi construire notre pont, qui était devenu le seul point ouvert pour pénétrer dans l'enclos, de manière qu'on pût le tourner ou l'enlever facilement pour empêcher le passage du ruisseau. Mais en attendant qu'il nous fut possible de nous occuper de nos vastes projets, nous nous contentâmes, comme nous avions fait jusqu'alors, d'ôter les premières planches de chaque côté, lorsque nous voulions rendre le passage moins facile. Je plantai aussi le long du ruisseau et près de notre abordage ordinaire, quelques beaux cèdres pour y attacher à l'avenir notre vaisseau. Je m'arrête, car je crains que, si mon journal se lit une fois en Europe, le lecteur ne soit aussi fatigué que nous de toutes ces plantations, qui nous coûtèrent bien des peines et bien des sueurs, et nous prirent au moins six semaines; mais cette activité soutenue avait eu l'avantage, outre l'utilité du travail, de nous maintenir en bonne santé, d'augmenter la force physique et morale de mes jeunes gens, et d'entretenir notre gaîté et notre sérénité. Plus nous embellissions notre retraite, plus

elle nous était chère, et le travail du jour et le repos de la nuit étaient des jouissances. Les dimanches, fidèlement observés, restauraient à la fois notre ame et notre corps; nos membres fatigués et notre esprit abattu avaient également besoin d'occupations plus relevées; notre sentiment de reconnaissance pour l'Être suprême qui nous avait sauvés, et répandait sur nous tant de bienfaits, demandait à s'épancher. Ainsi, nos exercices religieux, suivis de notre gymnastique et de quelques promenades agréables, où j'instruisais mes fils en causant amicalement avec eux, nous rendaient tous et meilleurs et plus heureux. Il était très remarquable de voir comment ces jeunes garçons, qui, pendant toute la semaine, avaient employé leurs forces aux travaux les plus pénibles, en trouvaient encore pour grimper sur les arbres, pour courir au but, pour lancer des flèches ou des bombes, et pour nager; ils étaient la preuve que ce n'est pas autant l'inaction qui repose que le changement d'occupation. Mais tous ces travaux pénibles usèrent tellement nos vêtemens qu'un nouveau voyage au vaisseau, où il devait y en avoir encore,

devint absolument nécessaire. Nons avions à peu près épuisé notre garde-robe d'habits d'officiers et de matelots; ce n'étaient plus que des lambeaux, et nous voyions arriver avec peine le moment où il faudrait renoncer à nos vêtemens européens. Outre cela, mon nouveau char, dont j'avais d'abord été très enchanté, avait un défaut insupportable; il criait si affreusement à chaque mouvement des roues que notre tympan en était écorché; et les roues tournaient si mal autour de l'essieu, que l'âne et la vache réunis pouvaient à peine le traîner. C'était en vain que j'essayais de temps en temps, en dépit des gronderies de ma femme, de mettre quelques petits morceaux de beurre à l'essieu; il était desséché dans peu d'heures, et cette denrée nous était trop précieuse pour la prodiguer ainsi.

Ces deux circonstances nous obligèrent donc d'avoir encore recours au vaisseau échoué, que le ciel et la mer nous avaient conservé; nous savions qu'il y avait encore cinq ou six caisses remplies de chemises et de vêtemens de matelots dont nous pouvions nous servir; et nous soupçonnions qu'il y

avait à fond de cale quelques tonnes de goudron ou de graisse de char, que nous voulions transporter chez nous. A cela se joignaient la curiosité de savoir dans quel état était le vaisseau, et le désir de nous approprier, s'il était possible, quelques uns de ses gros canons pour les poser sur nos bastions, et pour être prêts à nous défendre en cas de guerre.

Le premier jour où le temps me parut sûr et le vent favorable, j'allai au vaisseau avec mes fils aînés, et nous y arrivâmes sans obstacles; nous le trouvâmes encore serré entre les rochers, mais ayant cependant souffert de la mer et du vent. Nous nous mîmes sans tarder à l'ouvrage pour nous procurer quelques tonnes de goudron, et les mettre sur notre pinasse à l'aide de la poulie; nous nous emparâmes aussi des caisses d'habits et de ce qui restait de munitions de guerre, de poudre, de balles, etc. etc, et même de canons qu'il nous fut possible d'emporter; mais les plus gros résistèrent à tous nos efforts; à peine parvînmes-nous à les soulever pour en ôter les roues, qui pouvaient nous être très utiles. Nous nous bor-

nâmes donc à chercher les moyens d'avoir une batterie de quatre en tout ou en partie, et nous employâmes à ce travail tout ce que nous avions d'art et de force.

Nous retournâmes, dans cette intention, plusieurs jours de suite au vaisseau, où nous fîmes tous les préparatifs nécessaires pour rendre les canons mobiles, et nous revenions le soir chez nous, chargés de tout ce qui restait dans la carcasse du bâtiment et qui pouvait être à notre usage, comme portes, fenêtres, serrures, ferraille de toute espèce. Rien n'échappait à notre brigandage, tellement qu'il ne resta enfin que les gros canons et trois ou quatre immenses chaudières, destinées à une raffinerie de sucre, et qui étaient trop pesantes pour être mises sur la barque. Nous attachâmes peu à peu ces grosses pièces à deux ou trois tonneaux vides bien enduits de goudron et qui devaient se tenir au dessus de l'eau et ne pas laisser enfoncer leur fardeau dans la mer. Quand ces mesures furent prises, je résolus de faire sauter le reste du bâtiment, comme j'en avais fait sauter une partie pour mettre la pinasse à flot. Je dirigeai mes vues du côté

du corps du vaisseau où il n'y avait plus rien à prendre; je pensai que le vent et la marée nous apporteraient à terre les poutres et les planches bien commodément et sans nous donner de peine, et que tous ces bois de charpente, échoués sur le rivage et mis en sûreté, nous seraient utiles, si nous voulions nous bâtir une demeure.

Nous préparâmes donc un tonneau de poudre, que nous avions laissé exprès à bord, nous le roulâmes à la place où nous attendions les meilleurs effets de son éclat; nous y fîmes une petite ouverture, et, quand nous fûmes prêts à partir, nous y insinuâmes un bâton avec un bon morceau de mèche que nous allumâmes par le bout extérieur. Nous remontâmes alors promptement dans notre barque, que nous dirigeâmes vers la baie du Salut, où nous arrivâmes heureusement. Mais notre curiosité, dirigée sur le vaisseau et sur l'explosion qui devait avoir lieu d'un instant à l'autre, ne nous laissait aucun repos, quoique j'eusse fait la mèche assez longue pour espérer que le vaisseau ne sauterait pas avant l'approche de la nuit. Je proposai à ma femme de porter notre souper

sur une pointe de terre, de laquelle on voyait distinctement le vaisseau, et nous attendîmes là avec impatience le moment terrible de l'explosion. Bientôt, après le crépuscule, un tonnerre majestueux et une colonne de feu annoncèrent la destruction du vaisseau qui nous avait apportés dans ces contrées désertes et donné tant de richesses : aussi ne pûmes-nous voir son anéantissement sans un vif sentiment de douleur. Dans ce moment, et plus que jamais, l'amour de la patrie, ce puissant bien qui attache l'homme aux lieux où il est né, se fit sentir à nos cœurs; il nous semblait qu'ils étaient pour jamais déchirés. Nous nous rendîmes en silence et la tête baissée à notre tente; les cris de joie auxquels mes enfans s'étaient préparés se changèrent en soupirs et en sanglots que j'avais peine moi-même à étouffer. Ma femme était celle qui éprouvait le moins de peine : elle pensait avec plaisir que nous n'irions plus exposer notre vie sur ce bâtiment à demi détruit, et chaque jour elle s'attachait davantage à son île et à notre genre de vie. Le repos de la nuit nous calma cependant assez pour que notre premier soin

fût d'aller sur le rivage examiner les traces de l'énorme destruction du bâtiment. Le vaisseau avait entièrement disparu, la mer était couverte de débris que les vagues nous amenaient, et je vis avec une extrême satisfaction flotter les tonnes vides attachées aux chaudières et aux canons. Nous sautâmes aussitôt dans notre pinasse, à laquelle notre bateau de cuves fut attaché; nous traversâmes sans obstacles toutes les ruines, tous les bois flottans autour des écueils où le vaisseau avait échoué, et nous cherchâmes les canons, que leur immense poids faisait voguer lentement. Nous en découvrîmes bientôt trois, soutenus à fleur d'eau par les tonnes, et, ce qui nous fit plus de plaisir encore, les chaudières de cuivre, qui étaient plus utiles, et que l'on voyait surnager un peu au dessus de l'eau escortées de leurs tonnes. Fritz, avec sa promptitude ordinaire, se jeta dans le bateau de cuves, lia des cordes à l'affut des pièces de quatre; il en attacha deux à notre bateau outre une énorme quantité de perches, de lates et d'autres bois; et nous retournâmes à terre avec ce riche butin.

Nous fîmes encore trois courses pour amener les autres canons; les chaudières, les fragmens de mâts, etc. etc., que nous déposâmes provisoirement dans le bassin de la baie du Salut : alors commença un travail bien pénible, celui de porter le tout à terre et au sec. Nous détachâmes les canons et les chaudières de nos bateaux, et ensuite de leurs tonnes, et nous les laissâmes dans une place où nous pouvions arriver avec notre claie et nos bêtes de somme; avec le secours du cric, nous chargeâmes les chaudières sur la claie; par ce même moyen, les quatre roues furent remises à l'affut des canons : alors il nous fut facile de les faire arriver à terre, en y attelant notre âne et notre vache. Nous emportâmes de même tous les bois que nous voulions mettre à sec, et le reste fut fixé avec des pieux et des cordes, pour n'être pas emporté par le reflux.

Nos grandes chaudières nous furent d'abord très utiles pour mettre à l'abri nos barils de poudre; nous les rangeâmes en trois tas à une distance convenable de la tente, nous les entourâmes d'un petit fossé pour empêcher l'eau d'en approcher, et nous

plaçâmes dessus les chaudières renversées comme une espèce de toit qui les couvrait complétement. Le reste de l'espace, jusqu'à la terre, fut rempli d'argile et de mousse. Les canons furent couverts tant bien que mal avec des planches et des toiles de voiles, plus pour garantir le bois que le métal, et nous traînâmes prudemment les grandes tonnes de poudre derrière une avance de rochers, où, lors même qu'elles auraient sauté, il ne pouvait en résulter rien de fâcheux; nous les couvrîmes de planches en attendant que nous eussions exécuté le projet d'un magasin à poudre, qui nous tenait fort à cœur. Ma femme insista surtout pour ces précautions, et voulut s'assurer par ses propres yeux qu'il n'y avait aucun danger pour Zeltheim. Ce fut pendant cet examen, et en cherchant une place de côté pour se reposer à l'ombre en nous voyant travailler, qu'elle fit l'agréable découverte que deux cannes et une de nos oies avaient couvé sous un buisson et conduisaient déja une quantité de leurs petits, qui caquetaient dans l'eau. Nous nous réjouîmes de cette bienvenue inattendue, et nous la regardâmes comme une récompense du pénible

travail que nous avions fait depuis quelque temps. Mes fils aînés voyaient dans cette jeunesse animée, qui sautillait autour de nous, d'excellens rôtis, et Jack et François s'amusaient des jeux et de la frayeur de cette petite troupe en voyant des hommes pour la première fois; nous les apprivoisâmes bientôt en leur jetant des morceaux de pain de manioc. Cette occupation et la vue de cette nouvelle famille emplumée ranimèrent en nous le désir de retourner à Falkenhorst, près de la société du même genre que nous y avions laissée. L'un soupirait après son singe, l'autre après son flammant, François après son perroquet, et ma femme après sa volaille, son ménage, un bon lit, et toutes les jouissances de chez soi : ensorte que nous fixâmes au lendemain notre départ de Zeltheim, et que nous allâmes nous occuper des préparatifs nécessaires.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE.



